

Bringuebadin

Pentalogue
d'un million de mots

Quart-livre

Colloque au centre Des Forêts

1 Faux départ.

« - Oh hisse. Ô mon. Elle est pas légère hein, la valise. » Levé d'un bond, Nathan avait, sans que rien ne le laissât soupçonner même une seconde plus tôt, pris l'initiative de descendre du porte-bagages, pour un monsieur arrivant tout comme lui, selon toute vraisemblance, à la gare principale de la grande ville, et qui l'avait bien laissé voir, lui, son gros effet. Le monsieur trouva lieu de s'en offusquer. D'où savait-il que c'était la sienne celle-là déjà ! Si c'était un sale coup qu'il manigançait, il avait mal choisi son client ! Qu'il lâche ça, il ne lui devait rien. Il ne lui devrait jamais rien, mieux eut valu y rester. Quand le monsieur entendit le détromper sur son âge, si c'était de cela qu'il se fût agi, Nathan s'éclipsa. Si seulement le langage eut été habilité à arbitrer toutes les rencontres. Nathan obliqua par un des halls de la gare. L'énorme panneau d'affichage lui fit savoir que ce vendredi 2 mai 2025 son train arriverait dans dix minutes, à 18 h 28, avec dix minutes de retard. Il s'en serait amusé mais il repérait justement Marie, venue l'accueillir, sans soupçon. Elle grattait une tache blanche sur un vieux bloc de pierre, d'un index peintre, ou chatouilleur. Marie devait s'en être remise aux affichages, elle ne payait aux courants contraires de l'heure de pointe pas la moindre attention. Elle était dans son élément. À droite, son bob paille en œillère, à gauche un cache-œil anthracite. D'amples mèches très blondes par contraste, solidaires, chahutaient la mémoire du personnage. Elle portait un gilet à rayures, et fermeture éclair. L'aménité finissait de remplir ce bottillon Chelsea qui servait de repos à la plante de son pied. C'était dans la tectonique des dalles, à gommer ; elle remarqua moins une présence, un changement dans l'éclairage, qu'un poids, sembla-t-il. Qui aurait dû continuer d'aller passer, Nathan. Il la fixait, à trois pas, surprise. Il vint à elle. Elle demeura timide d'étonnement. La timidité était une disposition qu'il ne se rappelait pas l'avoir vu masquer. Ce fut lui qui prit la parole, il dit : « salut Marie », et lui tapa une bise. « Tu n'as pas changé, pas pris une ride. » Il était rigolard, peut-être de camaraderie, une vieille sorte de

camaraderie. Elle finit par émettre une espèce de rire, ou pouffée, de contrariété, comme font par mécanisme les autocuiseurs. « - Viens, » dit-elle, « dépêchons-nous, » dit-elle, « Wiltord nous attend sur un emplacement taxi. »

La berline compacte de type crossover, gris platine avec ses 5 portes 5 places et son couple maximal de 280 newtons mètres, son coffre de 380 décimètres cubes, sa consommation de 5.4 litres aux 100 kilomètres pour une émission négligeable de 104 et sa belle masse à vide de 1209 kilogrammes n'avait pas été inquiétée par la mafia taximétrique. Wiltord, ayant scruté l'arrivée des deux protagonistes non sans anxiété, poussa d'un grand coup la porte passager, ouverte en prévision, et Marie s'y précipita. Vite, Nathan monta lui à l'arrière. Il faut admettre que nous nous sommes fait un petit monde où les moyens logistiques d'une personne, s'ils ne sont pas pour tous sa valeur et son importance à la fois, sont effectivement son pouvoir. L'objectivité l'affirme. Wiltord démarra au quart de tour, pour piler au feu cinquante mètres plus loin. Le moment bien choisi, Nathan réussit du premier coup à attacher sa ceinture. « - Salut, Wiltord », dit-il alors. « - Oh si si, » répondit celui-ci, « prenez un chewing-gum, Émile. » Il fut pris. Revoici donc la grande ville, pensa Nathan, la grande ville. La grande ville, sur ses passages cloutés, avaient des gens dont l'attitude et l'habillement étaient très offensifs, sans rien défendre. Ce qui ne surprenait guère. Basket-ball champagne. Un petit chien faisait pipi contre un des projecteurs qui devaient éclairer la façade de la gare, le soir. Les verrait-on s'allumer, avant que le feu ne passe au vert ? Ç'aurait été une belle coïncidence. « - Nathan m'a dit que j'avais beaucoup changé, quand je l'ai reconnu, sur le quai, il était tout perdu, énormément, ouais, changé. Tu trouves, toi ? » Elle se retourna vers leur passager avec un certain sourire, le temps que Wiltord l'eût examinée avec la circonspection attendue. Des triangles de cheveux, tête arrêtée voiture redémarrant, lui déforestaient le visage. « - Je te vois tous les jours. » Wiltord laissa là au clignotant son moment de gloire sonore. « Ces changements dont tu parles ont besoin d'une longue absence pour apparaître. » Il refusait par mignonnerie de donner dans le complimentage, pour mettre Marie hors d'elle. Il eut un regard explicatif à l'adresse de Nathan, dans le rétroviseur central, et le regretta aussitôt. « Mais si je devais donner mon impression, je crois que tu as changé des tonnes. Tu avances tous les jours, ça je le vois bien, la

distance à l'année doit être aberrante. » La grande ville avait sa façon bien à elle d'utiliser le ciment, autour des non-lieux. Nathan se faisait justement la réflexion. C'est Marie qui se retournait : « - je pourrais te dire la même chose, en vrai. C'est drôle comme le massif t'as rechangé, j'arrête pas de me demander si on a pris le bon passager. C'est pas impossible qu'on ait kidnappé le fils à Nathan, Wilson. J'ai l'impression de revoir le Nathan du lycée. Tu nous as fait un petit dans le dos ou quoi ? ». Nathan prit bien soin d'accuser réception du coup d'œil scrutateur que Wiltord avait confié au rétroviseur malgré lui. C'était Marie qui pour poursuivre se retournait : « nous aussi on a pris des chtons, Wiltord avec son accident, et Moi. - Qu'est partie faire son service au fin fond de l'Amiénois. » Un silence. Wiltord réapparut dans le rétroviseur intérieur : « l'anesthésie générale que mon corps s'est administrée après le choc mit plusieurs mois à se dissiper, un an peut-être. - Facile un an. » Nathan cherchait quoi dire, ou penser, alors qu'un homme à trois manteaux longeaient les voitures avec un panneau disant : « - non mais allô quoi ». Les interludes de pur bercement, du véhicule à vitesse constante, devenaient de plus en plus agréables, presque aussi bons que ceux du train tantôt. La grande ville avait beaucoup d'escaliers descendant qu'elle habillait tous de mentonnières amovibles, qu'ils rejetaient tous vers l'arrière ; bien plus que la petite ville, en comparaison, c'était joli. Nathan se souvenait à peine de la petite ville. Marie lui avait laissé sa minute, elle se retournait avec un sourire, qui risquait de se perdre. Nathan, sur la banquette arrière, n'avait guère d'autre choix que de lui donner du regard. « - Tu te demandes sûrement ce que c'est que ce truc de colloque, j'imagine. - Je voulais pas tout expliquer par message », s'excusa, s'expliqua Wiltord. « - Colloque, déjà, » embrayait Marie, « non. - L'usage du terme est abusif. Quoi que ? - Un pied-de-nez, tu as pu dire. - Un pied-de-nez. Réunion de spécialistes, convoqués pour discuter et confronter leurs informations et leurs opinions sur un thème donné. Le thème : - le thème ! - La prolifération d'homo sapiens. Le phénomène d'explosion démographique qui a suivi la seconde guerre mondiale, ses conséquences. La surpopulation. - La prolifération de notre espèce, terrienne pour le futur proche, limitée à sa planète natale, sachant que le nombre d'êtres humains devrait culminer à 10,4 milliards d'individus en 2080. - De cela, nous en sommes tous spécialistes. » Ils laissèrent une seconde à Nathan. « Si l'on y réfléchit, la question est moins celle du nombre que celle des modes de vie ? Onze milliards, ça va si on

fait tous des efforts, disent en épouvantail les cinq pourcents européens de l'humanité, ne faites juste pas comme on a fait nous ! Pas tant comment en est-on arrivé là, tu vois ; moins qu'est-ce qu'on fait que qu'est-ce qui se passe ? - Qu'est-ce qui nous arrive ! » Tous de rire sous cape.

« Combien de temps ?

- Du samedi demain au dimanche de la semaine suivante.

- Combien de fois ?

- Vingt-huit interventions, vingt-huit congressistes, enfin, » Wiltord agita en l'air la main du levier de vitesse, « pas exactement, nous en reparlerons le moment venu. » Mystère, Marie continua à poser les questions : « - vingt-huit conférences ?

- Vingt-huit.

- Vingt-huit ?

- Cela semblait conséquent, on me l'a demandé avant que je ne pense aux chiffres. C'est resté.

- Où ?

- Au centre des congrès Louis-René des Forêts.

- À la grande ville ?

- À la grande ville, dix minutes en tramway depuis la gare.

- Nous y voyons déjà un peu plus clair. » Les baies vitrées par dizaines, dans les étages, après avoir éteint d'un coup l'intérieur, se modulaient au rythme rose du soleil couchant. Les files d'attente, selon les lieux, formaient des lettres différentes, des N, des I, des L, ou M ou W qui convenaient toujours à la destination. Derrière plusieurs voitures au stop suivant, Marie se retourna. « - Te gênes pas, Nate. Les questions doivent te démanger. Qui, en premier lieu ? Si ce ne sont pas des sociologues, des anthropologues, des universitaires, pour parler d'un tel sujet ? Et le sujet ! Il prolifère, ou il pullule ton homo sapiens ? Moi je crois qu'il prospère, et foisonne et surpasse sa condition.

- J'en parlerai demain.

- Le premier ?

- C'est moi qui organise. Laissez-moi vous épargner le stress des ouvertures.

- La noblesse.

- L'hubris.

- Et qui, alors ?

- C'est un projet test de participation citoyenne, dans le cadre du programme A.P.T : Apprendre Pour Toujours.

- En français, Monsieur.

- Vingt-huit citoyens tirés au sort, salariés de la fonction publique, étudiants, sans-activité-professionnelles, retraités, sur la liste électorale, dans le respect de la parité, sont convoqués en mairie un beau matin, pense, dans le style, aux jurés d'assises. Il y a des excusés. Il y a des suppléants. Bref, on finit par avoir une classe. Une demi-journée par semaine, sur un an, la classe de vingt-huit est relevée de ses fonctions ou payée à taux gracieux pour se former à la dissertation, douze séances, et approfondir les sujets proposés, d'abord ensemble puis, l'attribution faite, chacun de son côté. » Marie attendit une minute que tout cela siphonne.

« - D'où ! » Marie venait de s'esclaffer. Les deux autres en gaussèrent à leur tour. « D'où un tel projet d'illuminé part-il et comment peut-il trouver à se financer dans la conjoncture qu'on connaît !

- Ah ça.

- Wiltord ne te le dira pas. Je vais le faire pour lui. » Elle lui pinça le flanc, se moquant bien de si la voiture qu'il conduisait était en marche ou à l'arrêt. « D'où ? Au centre des congrès ! La semaine des ponts ! Tu vois le truc, ç'aurait pu être juste une mairie de quartier ou l'amphithéâtre de la faculté des psychos. Un lundi-mardi. Quel cabinet à l'ouest, quel conseil municipal d'allumés, dans le déni le plus total des nécessités de la sobriété budgétaire, à l'encontre des besoins d'efficience les plus élémentaires, se lancerait là-dedans ? Vingt-huit jojos-jogeottes et les former pendant six mois, et leur laisser carte blanche pendant six autres, pour une heure d'exposé, entre deux giboulées. Quels genres de résultats pourraient donner un cirque pareil et qui en aurait quelque chose à secouer ? Comment, tout petit fonctionnaire de catégorie A qu'il soit, parmi deux mille autres à la grande ville, comment Wiltord Pécaril a-t-il fait ? » De la place pour un mot d'esprit qui ne vint pas, « il a marabouté la mairesse ». Elle se retourna sur Nathan, lèvres pressées, œil gigantesque. Mèches en animation de repos. Puis, pinça à nouveau le conducteur. « Madame la maire, ex tête de liste de l'équipe verte, dormait mal, depuis toujours. Madame la maire, voyez-vous, ne dormait plus depuis sa prise de fonction. Notre bon Wilson affirma lui trouver pourquoi, la défiant seulement de l'en croire capable. Une semaine passée dans ses bureaux, à son ceinturon, à suivre le cabinet, de formation transversale, n'est-ce pas, à faire le

gourou, à lui demander des détails sur tout et n'importe quoi, une petite semaine et, de son propre dire, elle enchaîna trois nuits comme elle ne se souvenait plus qu'il fût possible. Le lundi, elle nous dénicha le Dansjoue, chargé de production culturelle extraordinaire, - exceptionnelle. - Et le Dansjoue nous est arrivé portefeuille sous l'aisselle. Comme dit le proverbe. » C'était après la desserte des platanes, fêrus de la reproduction et des gels désinfectants, ombrageurs et squameux, qu'ils furent arrivés. Une porte cochère, une barrière à carte, Wiltord se gara en marche arrière, prêt à repartir quand il le faudrait. Nathan n'eut pas détaché sa ceinture que Marie lui ouvrait la porte : « tu verras, ça va passer à une vitesse, et puis si tu t'ennuies, on restera à l'apparte, une journée ou deux. Je te ferais visiter le quartier, c'est presque la banlieue, c'est chouette ». Sorti de l'habitacle, Nathan regarda l'arche qu'ils venaient de passer. « Ça fait loin jusqu'au centre Des Forêts. » Elle interprétait à pleins poumons. « D'ici c'est pas jouable. Y a combien du lavoir de Plambampt à chez toi ? Chez toi avant, rue Charneille. Genre sept fois ça. » Elle se marra. « Ce sera toujours la route la plus refaite, Nacht, qui étalonnera nos voyages à l'étranger. Poésie. Citation. Songe. » Wiltord, plus pratique, les conduisit par l'inquiétante entrée de derrière, l'entrée parking. « - Ou je me trompe », dit-il, « ou je suis outragé. » Il maronna des phalanges le métal de leur boîte aux lettres. La manche de son veston, de la parfaite longueur, avait tout laissé voir, cadrant à merveille. La matière à vêture balançait avec beaucoup d'élégance aux hanches et chevilles du Wiltord Pécaril plein d'allant. La théâtralité presque paysanne du geste atypique et adroit, de la main dans sa définition, rendait curieux. Sa couleur, éthérée dans son trajet de la paume au revers, réjouissait. En Nathan qui avait été frappé de voir cela, ce n'était pas un désir de ressemblance mais autre chose qui s'était pressé, non pas pour irriguer, non plus pour humecter. L'attraction fit qu'il le suivit, et Marie de même, comme par hasard. Ils le suivirent qui montait au petit trot la volée d'escalier.

Marie, la porte passée, bloqua tout son monde dans le couloir exigu de l'entrée. Elle farfouillait dans son sac, cherchait un bonnet de bain qu'elle trouva, elle l'étira un peu et le mit sur un gros pot d'argile retourné le trou de drainage en l'air. Wiltord le savait, rien par la porte non plus, le facteur n'était pas passé. Client de longue date Wiltord avait négocié des arrangements plutôt inhabituels et quelque peu romanesques pour ses

approvisionnement en Marie-Jeanne. Contre mauvaise fortune bon cœur, commencerait dès lors la première pause de leur soirée. Il y en aurait deux. Le couple installa préalablement Nathan dans un siège de cuir matelassé, Marie alla en vitesse mettre sous les casseroles de bonnes choses le gaz au mini, pour revenir, troisièmement, occuper avec son chéri la demi-lune du canapé, la lourde tête de ce dernier au calme de son giron, la sieste. Nathan eut le temps de noter comme le séjour, étrangement séparé du rectangle de la cuisine par une paroi de verre fumé, était vaste, et riche et refluant de trésors de toutes sortes, la table qui les séparait en était chargée, et la présence de nombreux carreaux de verre coloré qui servaient de sous-brocs ou de supports antidérapants ou de cales ou de séparations bibliothèque, des plantes heureuses, l'absence de poste de télévision, trois très très grandes fenêtres sans rideau, deux aquariums, dehors les vieilles bouteilles jetées à la fosse d'un conteneur souterrain. À la suite directe de cette micro-sieste, le couple s'activa. Marie alla dans la cuisine remuer la bonne carbonnade flamande qui mijotait dans sa bière rousse. Wiltord voulut débarrasser une des deux tables à manger pour y mettre le couvert, il y renonça. Il bourra plutôt le plateau inférieur de la table basse, de sorte à la rendre carrossable. Marie arrivait avec la cocotte. Wiltord la fit attendre une seconde, pour le jeu, son énorme cocotte fulminante sous le menton, avant de poser au centre un fort joli dessous de plat mosaïqué. Boirait-on avec un peu de jus de carotte ? Et pourquoi pas. Marie remplit la première l'assiette creuse de Nathan, et lui passa la main dans les cheveux. Wiltord lui mit au col une grande serviette de lin, et lui grattouilla le nombril. Ils sentaient comme cela lui faisait du bien de revoir du monde et de manger. Tous trois d'attaquer. Et personne ne se laissa distraire. La terre cuite époncée au pain de campagne, Nathan remarquait comme vibraient les contenus des tasses, sous l'effet des jambes à tour de rôle folles de son ami. Marie s'en aperçut après lui. Bras croisés, bidon en exergue, elle explique que ce syndrome des jambes sans repos est un effet secondaire de la médication expérimentale qu'elle ajoute avec quelques libertés à l'alimentation de son chéri. « - Mais pourquoi ! » S'exclama d'elle-même Marie. Bonne question, principalement pour le rendre plus doux, mais aussi dur, quand il est propice qu'il le soit, plus longtemps. Poussant, elle rit avec une nervosité qu'elle étagea. Wiltord entrant dans son jeu : « - Fouchet est un ami, Marie, il ne sert à rien de lui dissimuler nos problèmes. - Je le crois », dit-elle. Il reprit : « - c'est une compensation à

l'intégrité biologique bousculée de mon unité corporelle, tu vois. Mon corps, qui a dû tant refouler, pour que ma personne se hisse dans les plus hautes sphères de l'éducation nationale ». Marie se leva du canapé pour aller chercher dans le frigo la brique de jus de carotte qu'elle vida dans leurs verres. « - Et pourquoi pas des débats, tiens ? » À l'adresse du Fouchet : « tu te demandes sûrement ». Fouchet hocha la tête. « Des débats, plutôt que des exposés. Pour ton colloque. Ça t'éviterait de te retrouver avec n'importe quel clampin, il n'y aurait pas besoin de tes douze séances d'introduction à la dissertation. La société c'est le conflit apaisé, soumis au vote et à l'amendement, tu choisis tes sujets, tu fais se ramener quatre spécialistes de leurs bahuts de province. On parle. Qu'est-ce qui va pas ?

- De un, » répliqua l'organisateur, « tu n'aurais pas de public. » Il fit silence. « Je continue ? Je ne suis pas d'accord avec : conflit apaisé. La société c'est le conflit indirect, réfléchi. D'autre part, spécialistes, non. Spécialiste, pour nous, égal silenceur. Le spécialiste, avec nos sciences bonifiées, devient de plus en plus, à mesure qu'elles enfoncent, hyper-spécialisé ; les sujets sérieux qui concernent des populations variées ne peuvent être discutés qu'à différents niveaux de formation. - Tu veux dire, » questionnait Marie, « qu'il nous faut des intervenants qui n'aient pas eu dans l'emploi quotidien de leur personne le devoir de trop réfléchir.

- Exactement. Ça peut surprendre, je sais. Pour exposer à l'air libre et laisser voir aux spécialistes qui en parleront entre eux ensuite, à leur niveau, ce qu'il y a, ce qu'il en est, dans le bon sens et le sentiment. C'est, de mon opinion, ce qui n'a pas réussi en soixante-neuf, ce qui a fait que ça n'a rien donné. Cette phénoménale époque s'est noyée elle-même dans les amphithéâtres de l'université qu'elle avait inondée ; elle a sombré pour avoir refusé d'admettre le caractère incognoscible de ses problèmes entiers et d'autre part la limitation temporelle de l'étude, les trente glorieuses, cette bulle, excroissante. » La micro-sieste, vous dit-on. « Enfin, » conclut-il là-dessus, « de plus, je pense que le débat oral ressemble trop au spectacle, spontané, j'entends, en direct. C'est un match. Le débat est évidemment l'utopie, nous, le colloque au centre Des Forêts, lui fournissons des supports. - Un corpus. - Oui. Par correspondance, les uns après les autres, la somme l'essai. » Fouchet but un trait. Wiltord entendait. « Initialement, a-t-on besoin, initialement, de contradicteurs pour mieux

penser ? J'ai entendu parler des accoucheurs. Cependant, pour former une résolution personnelle plus préhensible ?

- Tu vas la réentendre demain celle-là », dit à Fouchet Marie, se fendant la poire. « Mais tu crois sincèrement que ces typos pris au hasard vont apporter quelque chose au débat ? Qu'ils sauront faire, même après tes séances, une dissertation potable ?

- Bien sûr.

- Sûr ?

- Bien sûr, si je n'avais pas si peur de nos instincts de beau parleur, de nos réflexes de papotage, j'aurais proposé sans.

- Mais bien sûr ! » Hoqueta-t-elle.

« - Tu sous-estimes nos concitoyens, Marie.

- J'aime quand tu m'appelles par mon prénom, et le prononce.

- Je sais, Marie. Et essaie de ne pas en abuser, Mademoiselle.

- Donc, laisse-moi résumer. Les faire parler quoi. Tes congressistes. Qui ont leurs collègues, et des familles et un conjoint. Des potes de soirée pour les plus chanceux, ou des coéquipiers ou des intérêts convergents ou des situations similaires. Des amis, bénis soient-ils. » Marie bénit la légende. « Soigner les troubles, les stigmates et les séquelles du lycée, citoyen par citoyenne, revivre la peur de l'isolement, le besoin du groupe, retenter. Le grand retour en classe. Pas comment en est-on arrivé là, tu disais, pas comment qu'on va faire, le thème, le thème. Wiltord et son idée fixe, je te le donne dans le mille : la prolifération. » Fouchet leva sa petite cuillère dans un geste de ponctuation. « Qu'est-ce que », achoppa Marie. « Partout, à quoi tout est lié, revient, fini. La prolifération, est-ce bien de cela qu'il s'agit, qu'est-ce que ça veut dire, étoffons, qu'est-ce que ça implique, filons.

- Si seulement tu avais été tirée au sort, mon amour », et lui d'ajouter au rêve le soupir. « Comment en est-on arrivé là ? Par esprit d'espèce, tout bonnement. Rien de bien intéressant sous ce caillou. À l'opposé, comment fait-on ? Il faudra y penser, dit la fourmi. » Un rototo Fouchet à demi réprime, par politesse deux fois. Comme justifiée, Marie se prend un deuxième dessert, et pour tout-à-fait tâte le bidon de son copain avant d'y plonger le couvert. Ainsi la femme se déculpabilise de n'en pas faire davantage.

« T'en reprends ? » La chercha Wiltord. « Chaulier va !

- C'est pas pour ce soir.

- Tu fais des réserves.

- Le temps que je les prépare et les range. C'est demain qu'il nous faudra des fagots et des fagots à enfourner dans l'événement. Tu as envie toi, dans ton moment, d'être houspillée par les remarques de l'estomac ou les mauvaises suées de bois vert ?

- Merde le frometon ! » Emportés par leur exposition, Wiltord comme Marie avaient tout oublié du plateau de fromages qu'ils avaient sorti et posé sur le lit de la chambre avant de partir pour la gare. Wiltord s'enquit auprès du Fouchet si cela, à la bonne franquette, enfin, serait au fond une entorse si condamnable. Celui-ci leva sa cuillère, le convexe vers lui du petit objet de métal. Wiltord revenait déjà avec le plateau fromages. Ils s'essayèrent à la fourme de Montbrison, un fromage à pâte persillée, bleu dont le caillé estensemencé de pénicillium. On compta les trous visibles d'un côté de quart de meule de bon emmentaler de l'Emme : sept. Wiltord en coupa quatre tranches qui leur firent vint-huit trous. Qu'est-ce qu'il leur avait dit. Marie se retirerait dans ses quartiers désormais car Wiltord voulait fumer avec son vieil ami du cannabis qu'il avait gardé et qu'elle ne tolérerait plus. Elle promit encore de s'occuper plus tard de la vaisselle et leur fit place nette. Ils se frottèrent les mains, lesquelles sentaient fort bon au sortir de ce repas. Ils roulèrent avec délibération. Et plaisir, et plaisir, Wiltord de réalisation, Fouchet du soulagement de se voir dispensé du choix des activités. Boîte à effriter, fiche cartonnée, boule d'une aiguille à tricoter utilisées, les compères se traînèrent la panse jusqu'aux fenêtres, joints aux poings. Wiltord les ouvrit en grand et installa sur le rebord deux coussins de coude des plus pratiques. C'était en réalité la seconde pause de la soirée qui commençait. On le réalisait un peu tard, peut-être. Ils soufflèrent leurs nuages, à tour de rôle, sans se parler, émus, sur le fond noir de la nuit. Quinze minutes sublimées, sans avoir trop perdu de l'émotion, les deux vieilles connaissances revinrent s'asseoir dedans, Fouchet au siège qui lui avait été attribué, Wiltord n'importe où. Au même moment, Marie sortait de la cuisine, les mains mouillées, le bas de son haut esquissé, s'adressant à son compagnon : « - qu'est-ce qu'il est facile à vivre ! Je te l'avais dit. Tu t'inventais des histoires. Pour rien. T'avais tout oublié », s'adressant à leur hôte qui s'était calé, rassis : « Wiltord n'a presque pas arrêté depuis le lycée, il régule son humeur, avec.

- Mon sommeil, mon sommeil surtout, l'été, quand les journées rallongent. Ce que je perds en remémoration vespérale, je le gagne en redécouvertes matutinales.

- Il a réussi à s'en faire une sorte de complément alimentaire. Je ne pouvais pas moi, c'était tout ou rien. Il a fait de l'agent son bon génie, ma tentative sur la durée a fini tout autrement. T'avais arrêté toi, après, toute la fac tu m'avais dit ? » Une tentative de réglage des pupilles soldée par un échec, il pressa sa bouche au revers de sa main droite, ce qui avait pu laisser penser qu'il bâillât. « Regarde comme il est fatigué, le bout de choux. Il lutte contre le néant pour nous tenir compagnie. Nous l'épuisons sans en prendre conscience. Tu parles d'une hospitalité ! » Aussitôt cela dit, elle se dirigea vers une paillasse que Fouchet avait manqué de relever derrière une cloison de briques de verre. La cloison compartimentait un coin du séjour, laissant juste la place pour un matelas simple où Marie tomba à genoux. Plusieurs oreillers et autant de coussins qu'autant de duvets, un pouf-poire, une housse pour guitare, donnaient au réduit l'apparence d'une penderie tombée en avant.

« - Son oreiller sacré », n'attendit pas pour expliquer Wiltord.

« - Écoute-le lui ! Un jour que j'étais sortie, il s'est essuyé la main dessus après qui s'était paluché. Le bâtard ! Je lui ai fait avouer. Genre j'allais rien remarquer. Des années de ça, je m'en souviens comme si c'était hier, avec la même intensité du sentiment encore moite.

- Ce n'est même plus le même.

- Que tu dis.

- Elle en a changé cinquante-six fois depuis. Elle change d'oreiller comme de chemise.

- Parole, parole, parole. » Fouchet ne savait trop quoi dire de cette anecdote un peu gênante. Marie considérait que ses oreillers étaient items intimes, et que même son partenaire sexuel les souillaient. À considérer. Persuadés qu'il ne dirait plus rien, ils l'emmenèrent à la salle de bain, où ils lui montrèrent le lavabo et deux serviettes sorties à son intention, s'il voulait prendre une douche et se brosser les dents. Il prit une douche et se brossa les dents. Quand il repassa dans le séjour, ils l'attendaient, debout l'un contre l'autre. Le monsieur lui serra vigoureusement la main et se précipita dans la salle d'eau. La dame lui rendrait la monnaie. « Comme ton visage s'est angulé avec le recul des gouffres », dit-elle expressément,

avec expressivité, lui effleurant la joue. « Je trouve ça incroyable, comme tu as changé. Tu es beau, tu sais.

- Je sais », dit-il. Elle le laissa plonger dans le bazar textile et duveteux afin de l'y border. Elle arrangea autour de lui ses couvertures, ses coussins, pulls-plaids et pyjamas, et le laissa. Quelques minutes plus tard, sa toilette faite, Wiltord retraversa le séjour sur la pointe des pieds. Il murmura une sorte de souhait de bonne nuit, il entra dans la chambre à coucher et en repoussa la porte. Fouchet nota encore qui lui revenaient déformés par le verre de la cloison, la chaise d'écolier qu'occupait une couronne de sapin, la reproduction d'un Bras de Seine près de Giverny posée au sol dans son cadre, la chute étagée, opportune, des deux queues de lierre étonnamment en phase avec l'heureux quadrillage que leur donnait la position couchée, tote de totes, le sac de sacs. Enfin, il sombra dans l'odeur, et sous le poids.

2 Prolifération.

Quatre grands platanes, et un if. Les coudées franches, Fouchet s'autorise l'innocent plaisir de se représenter leurs réseaux racinaires qui en plusieurs endroits commencent à soulever l'écorce civilisationnelle ou bitume. Les quatre en rang, au bord du square, maillés aux coudes, font quelques pas en arrière et relèvent le nez. L'if à l'écart, un if à baies, a une branche cassée plus pointue qu'un pieu, à hauteur de tête. Il se trouve juste à l'ouverture de la clôture, dans l'angle du côté. Le crochet de boucher vous fait craindre pour les ados qui se chahutent sur le chemin du stade, pour les cyclistes perchés sur leur accroche-rêve de rouille, somnolant une certaine seconde dans le matin vif, à chaque bouffée chaude remontée de leur col. Wiltord sortait de la chambre. Bas de pyjama tartan, sans rien en-dessous, t-shirt extra-extra-large. « - Stoßlüften, Monsieur Fouchet. Les grands esprits se rencontrent. Qu'est-ce que tu manges ? » Fouchet referma la fenêtre du séjour, se détourna du petit square en face et le salua d'un sourire. « Ce qu'on me donne, dit homo sapiens. Tu as bien dormi ? » Comme sa question restait en suspens, risquait avec l'autre de faire de la pluie, il entra tête et tronc dans un des meubles de la cuisine. Marie sortit

de la chambre à son tour. Elle était elle déjà prête au combat. Sa tenue avait changé du tout au tout si l'on la comparait avec celle de la veille. Elle non plus ne passa pas aux cabinets, ce qui mit l'invité dans une situation de perplexité si avancée qu'il s'immobilisa, une immobilité dont il ne se tira qu'une fois assis devant un petit-déjeuner qu'il n'avait pas choisi. S'était-il assis à la place de quelqu'un d'autre ? Ce ne serait que le soir, ayant survécu encore celle-là, qu'il apprendrait, par hasard, que leur chambre à coucher avait des cabinets secondaires. Wiltord tartina debout son pain au bicarbe de beurre et de confiture de rhubarbe. Marie excavait du doigt un pot de compote. Elle crut lui faire réaliser, en présence de témoin, la petite absurdité que c'était de manger debout à une table pensée pour des chaises classiques ; il lui répondit comme à chaque fois où le Fouchet n'avait pas été là : « j'étais allongé huit heures et tu veux que je m'asseye ». Des miettes du pain qu'il venait de griller tombaient entre les joints du carrelage. Wiltord devança Marie qui se montrait bien démonstrative dans l'attention qu'elle y prêtait : « c'est mon tour, nan ? Bon.

- Je voulais vous proposer, Monsieur. De manière exceptionnelle, étant donné la semaine qui vous attend, le congressisme, n'est-ce pas, je pensais - n'en faites rien, très chère. Cela ne vous ressemble guère. » Cela, l'ambiguïté, laissée en plan, Wiltord fit une bouchée du reste, alla s'habiller et revint tout journaloux mais très bien mis, dans un gilet de denim épais et un pantalon blanc qu'on eût dit taillés à sa mesure, une écharpe grise nouée autour du cou. Wiltord osait le blanc. Fouchet regarda peu par la fenêtre, lors du trajet. Dans la voiture, Marie était progressivement devenue très concentrée, professionnelle, réceptive, tendue, le moindre geste autour d'elle la concernait. Elle s'était choisi deux serre-têtes du même satin glycine, un très large pour le dessus du front, un autre moins, croisé à l'oblique sous le premier pour cacher aux sensibilités fragiles la distraction massive de son œil gauche, brûlé au cours d'un regrettable accident, à l'époque du lycée. Elle était bien la seule à continuer d'être sans cesser de renaître. À un feu, elle crut sentir de la réserve, à l'arrière, elle la repéra, dans un geste qui avait été fait, de se lisser le bouc. « - Mais, Wiltord Pécaril, vos questions, là, » lança-t-elle soudainement, « d'où les sortez-vous ? Vous parliez de vingt-huit dissertations, il vous aura donc fallu vingt-huit sujets ou intitulés de sujet ? Peut-être même davantage ?

- Une classe de seconde, ç'a été le projet de leur cours d'éducation civique.
- Vous charriez. Les gens pourraient vous croire.
- À regret. » Il soupira, sans cesser de conduire. « Qui font nos sujets ? Vaste question. C'est souvent là où l'objectivité se fourvoie. Une vaste question qu'il va nous falloir, j'en ai peur, remettre à plus tard. Plus un mot. » Il leur fit signe du doigt. Ils firent silence, parfaitement immobiles, le temps que l'intelligence artificielle, une fois scannée la plaque du véhicule, décide ou non de leur ouvrir le parking souterrain du centre des congrès. « Salut, Raphaël. - Salut vieux. » Les trois se suivirent pour serrer la main de Raphaël. La salutation avait un peu déboussolé Fouchet, à la descente du véhicule, comme ça, après deux pas dans l'éclairage blafard du parking. D'autant plus que ce Raphaël que Wiltord connaissait, était assis sur une chaise de camping, devant une tente montée, une plaque d'immatriculation chaînée d'or autour du cou. « Alors c'est lui ? - En chair et en os. - Et bien. » Marie, Wiltord et Fouchet se tournèrent vers l'ascenseur du parking et l'empruntèrent. Il n'avait que deux étages. Ses goûts musicaux, quoiqu'à peine entr'entendus, en disaient long sur ses opinions politiques. Et le délai entre message d'alerte et verrouillage effectif la façon qu'il avait choisie pour les exprimer. Lorsque ses portes s'ouvrirent, lentement, de mauvais gré, les trois comparses se retrouvèrent face à une fort petite banque d'accueil en demi-lune. La concierge qui s'y tenait les accueillit avec éclat, non sans une touche d'hospitalité inodore. La politesse rendue, les raisons, supérieures, invoquées, sa main sèche et agréablement chaude serrée par trois fois, elle les orienta vers le gardien qui devait être quelque part au bout du grand couloir, sur leur droite. Encore une chose, une pile de courrier, au sol derrière l'une des innombrables portes du bâtiment, d'entrée ou de sortie ou les deux, Marie la ramassa, y jeta un coup d'œil et la porta au bureau. On ne sait trop quoi penser de la réaction de la concierge. Le couloir. De nombreuses personnes l'empruntent. Elles ne cherchent pas à reconnaître ou saluer, moins encore à souhaiter ensemble la bonne journée. Il est inexplicablement long. Y glissèrent Fouchet, Wiltord, Marie, sur le béton lissé couvert d'une signalétique hors d'usage, sous des palonniers suspendus, intensément repeints, avant qu'à l'angle, le gardien devinant leur vint au devant. « - Salle Montréal. Vous êtes la salle Montréal ? Bonjour, Monsieur, Madame, Monsieur. » Il leur serra la main à tous les trois, ferme mais sans despotisme, imprimant à chaque fois la même vague fraternelle dont le

point d'interruption, étant celui du ressac, se laissait deviner sans hésitation possible. « Je ne peux pas vous laisser entrer avant dix heures, vous comprenez, des histoires avec les assurances. - Oui-oui, nous étions prévenus. J'ai visé large. - Vous avez bien raison. Nous avons une cafétéria si jamais ; vous connaissez le centre ? - En visiteur. - Vous avez déjà du monde qui vous attend. - Ah ? » Là, le gardien fut appelé, de l'autre bout, « - garçon, eh garçon », avec une arrogance trop mal assumée pour ne pas être sincère. « - À plus le singe monte, à plus il nous en montre, dit en silence le gardien. » Il conduisit Wiltord Pécaril par un couloir plus étroit qui s'ouvrit sur un hall, ajouré en hauteur par deux longues fenêtres métalliques à petits carreaux. Marie se chargea de remercier le gardien, elle le fit avec un empressement trop intense pour ne pas avoir été ressenti. « Je reviens vers vous dès qu'on me donne la clé », dit-il et disparut. Sous les fenêtres, plusieurs bancs en épis et des tabourets à pied de fonte, vissés au sol. De l'autre côté, trois portes doubles, jaunes. « - Pérégrinité, c'est absence des listes du recensement, surprises d'aménagements où l'extensif épandage de la vie instinctive, j'entends politique puisque c'est là paradoxalement la sphère d'expression de notre animalité, ne semble plus autoriser à s'étendre. Intrusions, départs, devant être de par ou ballade reconnue en son pays, région, capitale, village, jardin, chambre. Ne pas confondre. Selon de soi sa longueur d'airain, ou sa portée d'aisance, c'est-à-dire pérégrinités, liberté, répétée et chaque fois altérée, cosmogonique de ne pas avoir d'origine établie, dixit l'univers, découverte de structures d'accueil, pérégrinité, par opposition à - Stravesh ! Je te coupe l'herbe sous le pied, salut ! T'as dormi là ? T'es arrivé à quelle heure ? Laissez-moi vous présenter le loustic. Stravesh, Nathanaël Fouchet, - l'original », blagua Stravesh, tendant la minoune, « et ma compagne : Marie Thalassier - nous nous connaissons », les coupa-t-elle dans leur petit numéro, court. Dansjoue était avec lui, et deux autres congressistes venus entendre l'inaugurale. Le temps que les poignées de main s'échangeassent, le gardien revenait. Il leur ouvrit en grand et fit descendre pour eux les cales des battants. Marie se proposa d'aller chercher des cafés. Elle s'épaula de Fouchet. Les autres inspectèrent la salle Montréal qu'ils n'avaient, pour Wiltord et Dansjoue, que brièvement visitée au moment de la réservation. La salle avait pour point le plus bas un piédestal circulaire, de béton jaune, où trônaient deux fauteuils écrasants. Un écran de projection avait été traîné derrière, devant le grand rideau noir qui couvrait

l'intégralité de ce côté. Trois microphones sur trépied tendaient leur nuque en différents points de la circonférence du piédestal. Une tablette intégrée, sur un pupitre mobile entre les fauteuils, servait de console de réglages, pour le son et la lumière, cette dernière, la salle étant sans fenêtre, était entièrement superficielle et surprenamment mobile. Face aux deux fauteuils montait une tribune de 308 strapontins, divisée en quatre par une travée en croix positive. Les congressistes avaient encore à leur disposition, plus bas dans un couloir parallèle de moindre envergure, pour se préparer à débattre ou après le coup, une seconde salle, bien plus petite, utilisée d'ordinaire pour les réunions d'entreprise. Il s'y trouvait du mobilier de salle de classe à revendre, pour partie empilé d'un côté, là également un projecteur et son écran, une imprimante à carte bancaire, une cafetière, un évier, une fenêtre, un routeur expérimenté et vingt autres choses utiles ou déplacés. De petits gémissements d'extase conclurent le périple victuaire de Marie. Bruits de larynx, claquements de langue, mimis besoins de micro-stimulations satisfaits, une drogue, le sucre ? N'exagérons rien. Ils firent ensemble quelques tests avant de s'installer, Wiltord seul dans son fauteuil, les autres en tribune. « - Ce qui importe d'abord ce n'est pas ce que font sur leur cent-trente-trois heures de temps libre les citoyens, statistiques d'engagement, quart-d'heures de pratique hebdomadaires, nombre de licenciés, présentéisme, mais les capacités, ce qui leur est proposé, l'ensemble des possibilités qui leur sont concrètement, dans le schéma sociologique le plus réaliste possible, offertes. Ce que le décideur et le trésorier doivent penser ce sont les capacités. » L'on était prêt, le texte s'affichait, le son était réglé, l'éclairage point trop violent point trop intime, tout était prêt. Marie seule était restée debout, accoudée à la rambarde de la travée horizontale, son sac à dos et sa veste à ses pieds. Les regards convergèrent vers elle, elle approuvait. Chacun prit une seconde pour soi. Elle fredonnait quand une dame fit soudain irruption ; elle les avait effrayés et s'en fit toute une histoire, baissant les yeux, marmonnant un salut, gagnant la première place en bout. Marie, prise de panique, dégringola les marches de la tribune, tira à elle son Wiltord et l'embrassa. « - Prends ma force », dit-elle, c'était donc ce que cela voulait dire. Elle remonta s'accouder. Des gens, étrange, commencèrent à arriver, visages connus et inconnus, étrangers, tant et si bien que chaque quartier de la tribune fut bientôt occupé et puis même chaque rangée. Rapidement, le triolet isolé qu'avait formé Stravesh avec

Dansjoue avec Fouchet disparut au profit de l'audience. À onze heures dix, Wiltord lut ce qui suit, d'une voix claire, facile au frein, partant parfois d'un commentaire explicatif en désamorçage d'une réaction qu'il avait surprise dans la salle, répétant avec insistance à une ou deux reprises, marquant inutilement les parties, numérotées et mises en page dans son dos, sur l'écran :

I- Introduction.

"Ne serions-nous pas bientôt serrés, sur la planète, comme un banc de harengs ? Prolifères comme nous le devenons..." Cette citation du comte puis marquis Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, dans sa nouvelle L'appareil du docteur Abeille E.E pour l'analyse chimique du dernier soupir, date de mai 1874, notons-le. Tôt dans l'Histoire quoique 78 ans après qu'Edward Jenner, médecin de campagne, inocula la vaccine à un petit garçon qui n'avait rien demandé, quoique 146 ans après que Charles Louis de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu eut écrit : "à présent que l'univers ne comporte presque qu'une nation". Alors, pour répondre à Auguste, l'espèce humaine est-elle bel et bien devenue prolifère ? Oui. Ne brûlons pas les feux rouges, dans quelle mesure, peut-on dire qu'*homo sapiens*, dans son environnement terrien limité, prolifère ? Est-il juste de l'affirmer ? Oui, purement et simplement, sans le moindre doute. N'attendez pas, je vous en prie, l'antithèse et la synthèse. Notre espèce prolifère. Et encore pour un moment. Une estimation documentée des Nations Unies nous dit que la population mondiale, sous-entendu d'êtres humains, grands singes du type *homo sapiens*, devrait culminer autour de 10,4 milliards de têtes dans les années 2080. Il se peut qu'avant guère il y en ait trop sur Terre pour que l'on puisse parler d'êtres humains, horreurs sous-entendues, voir traite négrière, voir nazisme. L'espace terrestre, à l'heure actuelle, est tout entier concerné par la prolifération de son espèce, sans conteste, la plus ingénieuse, oui, non pas que cela soit en soi bien ou mal ; bien qu'il semble indiscutable qu'un certain nombre de comportements ou d'inventions technologiques deviennent, par l'étendue et l'importance des conséquences que la surpopulation proliférative leur donne, d'une grande malignité. Malédiction faustienne ou apothéose, ces considérations n'intéressent pas le constat que ce colloque se propose de

dresser au cours de cette grande semaine un peu particulière. Ceci est une table. Et notre homme, le reste de la faune, de la flore et les saisons et les quatre éléments le laissent donc proliférer à son guise ? Les causes sont bien connues. Causes ou raisons ou conditions ou modalités ou circonstances, elles sont bien connues et étudiées depuis dates, des siècles que le seul prédateur de l'homme c'est lui-même. Certains se désolent que l'invisible des virus et des religions ne montre jamais d'emblée assez de cœur à l'ouvrage. Nous avons mentionné la baisse de la mortalité infantile, mentionnons l'allongement de la durée de vie dû en partie aux avancées constitutionnelles et juridiques, de l'éducation, de l'agriculture et de la médecine. La bête humaine, d'un coup, très, très rapidement en comparaison des 3,5 millions d'années de son existence supposée, au sortir de la seconde guerre mondiale, s'est trouvée dépassée par sa propre faculté d'adaptation, par son succès dans le primordial. Au Luxembourg, en un demi-siècle, de 1970 à 2020, l'espérance de vie, qui n'est pas l'espérance de vie en bonne santé, nous y reviendrons, en a pris 13, passant de 69 à 82 ans à la naissance. Dans le récit de l'espèce et de son environnement, après la soumission, la bataille, la domination, vint, à l'heure de l'anthropocène, l'exploitation. Le maître ne fait plus partie du reste, ses philosophies anthropocentriques étiquettent à toute chose sa valeur marchande, des sédiments millénaires peuvent bien servir à l'excitation d'une heure de course automobile. Le passé d'accord mais le futur ? Comment c'est qu'on va faire ? S'il se trouve un but à nos efforts exaptatifs, de dissertation, ce n'est pas de chercher par l'alarme à générer du trafic, un clic volé à chaque fois. Ni pourquoi ni que faire, les vingt-huit conférences ou lectures ou constats qui vous seront proposés cette semaine s'intéresse au qu'est-ce que ; descriptives, elles s'évertueront à dérouler le papyrus des implications. Nous vivons cette prolifération, vous et moi, que voyons-nous ? Simplement, qu'est-ce que la prolifération animale et quels sont les caractères de celle que vit actuellement notre espèce ? Cette prolifération qu'il nous faut observer, pour mieux penser. Or voilà que nous avons utilisé trop de fois déjà, alternativement, différentes manifestations (espèce prolifère, proliférer, prolifération) de la relativement récente forme sémique *proles* (latin pour lignée, enfant, fruit) + *fero* (qui porte) poussée à la demande des

botanistes de la fin du 18ème et à distinguer, s'il-vous-plaît, pour l'heure, afin de mieux s'entendre, d'une autre forme dont il existe des traces antérieures : prolifique ; il n'existe de synonymie que dans la science du jeté de ponts. Il appert, si l'on base ainsi la perspective, que le verbe proliférer et le substantif prolifération dérivent de l'adjectif prolifère : qui se multiplie rapidement, en particulier, en parlant d'un végétal, qui donne naissance à un organe (feuille, fleur) surnuméraire. Voir à ce propos une peinture d'un certain Turpin, dans Œuvres d'histoire naturelle de Goethe ; et pour mieux comprendre ce qui distingue prolifère de prolifique, l'Homme de Vitruve, dessin annoté de Léonard de Vinci. Car, n'est-ce pas exactement, si l'on nous permet de prendre le pas de recul d'une conception limitée de l'intentionnalité des acteurs, exactement ce dont il s'agit ? Ne sommes-nous pas encore et toujours, membres de l'espèce, dans l'engrenage de nos instincts primaires quand nous disons prolifique. Nous avons commencé par dire prolifique. Nous, pour une part invraisemblable, voir Rabelais. L'humanisme de la renaissance simplifié par le pessimisme n'est qu'une jolie façon de dire : notre espèce prime ici sur le vivant, ensemble et parties. Primauté de l'espèce à laquelle l'on appartient. Notre espèce prime sur les autres parce qu'elle est la nôtre, instinct primaire ramifié en conséquences sociologiques, passé cent fois le point de complexité compréhensible. C'est notre tissu, tissé certes comme tous les autres à l'acide désoxyribonucléique, le nôtre qui doit quadriller le monde, et l'univers. Dans l'optique de notre problématique, qu'est-ce que prolifération humaine veut dire, pour sa solidité de base, il est important de préciser qu'elles acceptions précises du terme nous envisageons de retenir. Par prolifération, nous entendons et cetera. Quelle définition ? Toutes. Nous ne nous interdisons pas les richesses métaphoriques de la botanique, ou de l'étymologie. "L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant." Nous venons de le voir, ce caractère l'a mené assez loin, preuve s'il en est. Ainsi, en botanique, une souche saine crée-t-elle des kystes prolifères. Laissons d'abord de côté l'hypothèse selon laquelle, sans l'essor des moyens logistiques et de communication, ce phénomène de surpopulation qui sature toutes les sphères, pourrait bien ne faire que

survoler la grande majorité des êtres humains, chaque habitant d'une métropole la croyant le centre du monde. Cette prolifération, ce pullulement si l'on adopte le point de vue partagé par les pigeons et les fourmis, rend particulièrement sensible, à titre individuel, et collectif, rappelons que l'invention du concept de chômage date de la fin du 19ème, les implications de la seconde partie de la définition, disant : organe surnuméraire, disant presque : redondance. "[L']humain mourrait de pléthore." Et de toute évidence, la mécanisation de l'agriculture, la robotisation de la production industrielle, les débuts rapides de l'autoproduction culturelle, accentuent l'insulte faite aux vanités personnelles. Non seulement nous sommes d'ores et déjà beaucoup trop de consommateurs pour vivre selon les us éhontés de nos aïeux mais il nous faut en plus accepter d'être dans la production des doublons à trier sur le volet. Voyez-vous, qu'est-ce que l'humaine prolifération signifie, à tout un chacun, concrètement et dans la morale ? Cela est pénible à dérouler, et il est dur de croire que les producteurs d'idées désignés ont fait l'effort de le faire en conscience, dérouler ce que proliférer veut dire, quand ils nous enjoignent de bien garder le réchauffement de la planète sous la barre des deux degrés. Ce sont ces tabacologues qui vous menacent de perdre cinq ou dix ans de la sénilité incontinentale qui nous attend tous, grâce à la science. Où je signe ? Au lieu de dire qu'ici et maintenant vous vous noircissez le sourire, vous vous dégonflez le pénis, coupez les jambes, vous gaspillez tant et tant de votre contribution imposée, vous vous polluez la rivière en engraisant de gros poissons aux yeux tout vitreux. Pour refermer momentanément ce volet redondance de la prolifération, disons sans détours, par souci de clarification, que ni l'extermination néo-libérale ou par invisibilisation d'une bonne partie de la force de production salariée devenue redondante d'un état, ni le renfermement nationaliste, ni la dictature monarchique de la majorité, ne sauraient répondre au problème systémique croissant du partage des richesses, problème crucial que seule connaît la reconnaissance des produits non plus lucratifs que taxés, c'est-à-dire la multiplication proportionnelle des acteurs sociaux indépendants, animateurs sportifs et culturels, hommes et femmes revenus au foyer par choix, militants, mains vertes et

bénévoles et cetera, non précaires au sens de : qui peuvent participer au bien commun, en toute vertu républicaine, sans recherche de richesse, sans risque de pauvreté, financés à hauteur de désirs citoyens révisés par l'administration locale, c'est du niveau C.M.2. Fermer la parenthèse, congressistes pour une semaine, nous partons du principe que l'urgence n'amène rien tant que le phénomène lui-même n'a pas été mis en scène, en image, représenter de mille et une façons pour parler à mille et une sensibilités, pour faciliter sa préhension intellectuelle, pour donner du corps aux actions aveugles qui semblent voler à l'arbitraire et dans tous les sens. Les discours politiques et leurs différents échos médiatiques semblent pour l'heure considérer et agir face à la prolifération d'*homo sapiens* sous le couvercle atmosphérique, critique et indubitable, comme s'il s'agissait d'un autre de ces remous borborygmiques d'un monde à l'économie globalisée, d'une autre crise comme les autres, au fond, d'où les capitaux devront se sortir sinon bonifiés, indemnes. Mais peut-être nous faut-il, en tant que dissertation inaugurale, donner à voir l'étendue du problème ? Montrer, schématiquement, que la multiplication des individus dans un espace limité, telle qu'on commence à la reconnaître, influe sur leurs activités, quelles qu'elles soient. Nous allons maintenant voir, dans l'action avortée de dérouler quelques comment, pourquoi est-ce le qu'est-ce-que qui nous importe.

II- Développement.

a - - - - -

Petit a, comment sortir d'une voiture en marche ? Mettons que, élus suicidaires, charpentiers, nous ambitionnions soudain de prendre à bras le corps le problème de la pollution automobile et de notre hyperdépendance délétère à sa liberté illusoire. Restreindre son usage pourrait sembler être la solution, restreindre le permis automobile comme est restreint celui des armes à feu, dans le cadre de l'emploi ou du loisir encadré. On y vient. Prolifération : refrain. L'humaine espèce va d'abord devoir ronger son frein. L'Inde, qui vient d'avoir son gros-gros *baby boom*, félicitations, dont l'économie florissante va, fatalement, pour le meilleur, profiter à nombre de ses ménages, comptait, en 2016, 44 voitures pour 1000 habitants ; l'Italie, elle, en comptait 663.

Heureusement, la Grande Botte va, consciente des abus de ses habitudes révolues, va, forte de son immense influence internationale, va, sans aucun doute, insuffler Raison au marché de l'automobile indien, ce n'est pas parce que tous ces jeunes couples peuvent, cette fois, qu'ils devraient.

b - - - - -

Attention, la population de plusieurs pays a déjà commencé à décliner, un équilibre va voir le jour. Et la vieille Europe sera à nouveau le phare du monde. Prolifération : refrain. C'est d'avoir raccourci la définition du phénomène. La prolifération c'est surtout, en essence, le vieillissement des populations rassemblées sous un même ensemble de lois. La prolifération ce sont ces vieilles habitudes, ces sempiternels habitus, leurs disparitions qui vont prendre une éternité, une agonisante éternité. C'est l'équilibre d'une vieille dame en déambulateur qui va avec sa prothèse de la hanche de la chaise de la cuisine au fauteuil du salon. L'indice de plasticité cérébral, les perspectives de changements sociétaux vont être, de longues périodes, quasiment nuls dans ces nouveaux équilibres.

c - - - - -

Une petite seconde, la vieillesse, c'est la sagesse. Nous l'avons tous appris à l'école. Prolifération. Cette vérité générale qui attribuerait à la faculté de raisonner les bénéfiques d'une longue expérience souffre d'une interprétation anachronique. Le terme de vieillesse a recouvert, au gré des siècles, des réalités très différentes. La vieillesse, l'ancienneté servant de validation rétrospective, s'il a vécu si longtemps et s'exprime encore aussi bien c'est qu'il en sait, pépé, des choses, qu'il a eu, le pépé, un régime de vie et des habitudes intellectuelles pas trop crasses, on peut le supposer. La vieillesse, à l'antiquité gréco-romaine, ce qu'ils appelaient vieillesse, *senex*, *senis*, vieux, atout, vieillard qui suppose-t-on a pour qualité de savoir mettre un frein utile, prophylactique, aux pulsions inconsidérées du jour, correspondait, simplifions, à plus ou moins cinquante ans et quand l'époque des lumières parlait de vieillesse, elle parlait des sexagénaires. De nos jours, à 60 ans, une personne travaille toujours, et cette personne peut, en effet, se révéler être une formatrice ou un formateur de premier choix. Ce que nous appelons aujourd'hui

vieillesse correspondrait davantage aux personnes de 80 ans et plus. Et cette vieillesse-là, misère. L'on sait que la médecine s'est attelée en force à prolonger la vie respiratoire, ainsi qu'une certaine autonomie physique, elle est devenue extrêmement efficace à ne pas laisser mourir ses patients, néanmoins, elle n'est pas capable de rendre à un octogénaire les facultés intellectuelles qu'il avait à 60 ans, sa jugeote ou sagesse. Notre sagesse est, dans les faits, une sénilité incapacitante pour le reste du corps social. Les bébés-bulles-de-carbone, les boomers de l'Europe des 28, dans l'abandon total et l'écartement rituel de toute question de soutenabilité du régime auquel ils contraignent leurs successeurs nous obèrent tous, d'une façon complexe qu'ils ne sont plus en mesure de comprendre. En 2015, en Pologne, la sagesse, les hommes de plus de 70 ans, représentait 7,6 % de la population totale du sexe fort, contre 15,7 % pour les moins de quinze ans, un pour deux vous me direz, il faut bien que les ardeurs se tempèrent ; 15,7 % qui sans doute ne voteraient pas par tradition et ne conduiraient pas à l'aveuglette, s'ils étaient en âge de voter ou de conduire. Des hommes car nul n'a jamais entendu parler de femme sage ou de vieille sage. Fiez-vous à l'oreille, on dit sage-femme et vieille folle.

d - - - - -

Mais vos jeunes, eux, dans quinze ans, ils vont faire quelque chose ? L'âge moyen des parlementaires du Bundestag allemand, en 2021, était de quarante-sept ans, de un. Si les vieilles gardes ont toutes eu pour coutume de laisser à leurs descendants des situations plus qu'immorales, industries dépendantes de l'esclavage, couvents et corsets j'en passe et des meilleurs, royauté et autres systèmes foireux, nous pouvons nous demander si, avec l'énergie nucléaire, la pollution plastique et l'abandon de toutes choses informatiques aux intérêts privés, les cent dernières années n'ont pas laissé le legs le moins ignominieux. Ils passeraient, ces pauvres lycéens, leur vie entière à se défaire sans jamais s'asseoir, sans cesser de subir ce qu'un siècle de progrès technologiques biaisés leur a greffé au derrière. Cependant, cette génération internationale qui grandit avec la conscience, la sensation intime du caractère prolifératoire de l'espèce, c'est là le fond de notre

propos, occupera les postes décisionnels en 2080, au moment où la population mondiale devrait atteindre son point le plus haut.

e - - - - -

Petit cinq, comment cette conscience écologique se conservera-t-elle ? Comment dépassera-t-elle déjà le statut d'actualité de secours auquel on la relègue ? Ce n'est pas une crise, c'est, ni plus ni moins, le nouveau contexte permanent de toute vie sur terre. Rien de moins simple, nous venons de le voir, par une éducation critique à l'écoresponsabilité, au sein de l'école laïque républicaine, redoublée après le cursus scolaire par un constant effort de sensibilisation des pouvoirs publics, un ressassement régulier des problématiques sociétales, des défis à long terme de la surpopulation inhérente à l'espèce. Qui dit les choses. Prolifération : refrain. Là aussi, il semble que l'humaine espèce doive d'abord ronger son frein. Comment, et où, s'adresser à une population incroyablement nombreuse et excessivement diversifiée, de telle sorte que l'individu lorsqu'il achète une bouteille en plastique, fait le plein à la pompe, participe pour trois fois rien à parasiter le marché des échanges en ayant recours à des plateformes intermédiaires, sente son geste amplifié, répété au centuple, au même moment, partout ailleurs, des milliers de fois ? D'un côté, vous avez les réseaux sociaux privés où pour se faire entendre, leurs algorithmes sont conçus dans ce but, les cuis-cuis doivent être électrifiés et distordus de manière à aimer l'attention, sujets-bateaux, mots-paratonnerres. De l'autre viennent les messages de prévention, infantilisant, carrément insultant de simplifications réductrices, qui toujours sentent un peu l'électorisme. En haut, vous trouverez l'austérité académique et universitaire où chaque spécialité ne se parle qu'à elle-même et en bas : les médias traditionnels, généralistes en costume, discrédités partout, perclus de corporatisme, serrés par l'étau Audimat entre leurs deux coupures pub. Où se lance le débat ? Où prend-il réflexion ? Où gagne-t-il sa valeur démocratique, dans une pseudo-communauté de 42 millions d'âmes de plus de 10 ans d'âge comme l'Espagne ? L'Espagne, d'ailleurs, que la prolifération ne concerne plus, pourriez-vous dire. La prolifération, c'était la Chine, c'est l'Inde et ce sera l'Afrique où vivra un tiers de la population mondiale en 2100, explique l'I.N.E.D. dans son rapport de

novembre 2020 : Enjeux et perspectives démographiques en France 2020-2050. Et si une guerre civile, prenons le triste exemple de la guerre civile syrienne de 2015, se produisait au Nigéria, alors ? La toute étriquée Europe, 5 % de la population mondiale en 2100, l'Europe qui a elle proliféré du point de vue démographique au tournant du 20ème siècle, sera toujours aux prises avec son état prolifère chronique, communautarisme, désertification des territoires, chômage et multiplication des intermédiaires, prolifération des contenus, auxquels s'ajouteront continuellement d'imprévisibles chocs économiques, écologiques et migratoires dues aux explosions démographiques extérieures. La prolifération n'est pas une fièvre passagère, ce n'est pas une crise, c'est, ni plus ni moins, le nouveau contexte permanent de toute vie sur Terre.

f - - - - -

L'esprit individuel, par le truchement d'une de ces vidéos prise d'une caméra embarquée sur un drone, pouvant s'effarer de presque n'importe où de la folie urbaine de certains quartiers de Manille, ne peut s'empêcher d'en ressentir de la gêne, et de l'humiliation. Ce genre spécial de démesure dépasse tout entendement. L'incompréhensible renvoie l'esprit à son humilité de surface et à sa petitesse, il se vexe. La prolifération : état de faits. Il est hautement improbable, impossible se dit-il, qu'un sentiment qu'il retienne, qu'une idée qui lui vienne n'aient pas été, à l'identique sinon la langue, retenus cent fois cette même journée. L'original déçu remet son casque et ses œillères. Il n'y a plus d'unique, bonne nouvelle, nos sociétés n'ont plus besoin de leaders ! Revendez vos solutions miracles, charlatans, l'on n'embrasse jamais seul, d'un seul geste ce qui dépasse l'entendement. Nous avons compris, cela va prendre du temps, et bien que nous semblions en manquer, il va falloir ronger son frein. Oui, oui, attendez de lire le petit h, plus le problème s'épaissit plus l'hubris ouvre grand la bouche.

g - - - - -

Avant de se demander comment, ne faut-il pas connaître ses propres limites ? Et leurs dangers ? En premier lieu, le piège du populaire prétexte. Le peuple n'est que le plus ou moins gros cercle qu'une fratrie ploutocrate trace autour d'un nombre d'individus

rassemblés sur leurs critères géosociaux, économiques ou linguistiques. En réactivant constamment dans l'esprit critique l'agitation de ces vains allers-retours entre une communauté arbitraire excédante et le sujet isolé, en redessinant à leur avantage les modalités de l'unité, les forces politiques conservatrices paralysent toute avancée contraire à leur reproduction et ou leurs profits. Paradoxalement, il semble que cette faiblesse pour le populaire prétexte nous vienne de l'école républicaine et de la presse pour tous. Dans cette logique, l'espèce entière, le peuple terrien, peut bien conduire droit dans le mur tant qu'à la petite bouteille plastique qu'on lui a mis entre les jambes et le téléphone qu'il a dans la main, peut être ajouté un vaporisateur, ou une paire d'écouteurs sans fil, au tableau de bord attaché encore ce produit commercial et puis celui-là.

h - - - - -

La richesse des avis, des territoires, des expériences, des opinions, mal arrangée, tourne à la cacophonie. La complexité d'une somme d'individus compressée dans un espace urbain frappe de stupeur, voir Manille. Cinq ans d'écart c'est un monde à notre époque de production culturelle galopante. Le message lui-même ne trouve plus ses mots, devant la diversité des intérêts et des références. On recourt de plus en plus à l'illusion numérique, à la soustraction du chiffre, à la statistique simplifiée, tronquée de son raisonnement, au P.I.B., pour se rassurer d'avoir une prise, au moins une, sur le phénomène au sens large. On commence par le pourcentage. Le pourcentage est une gentille poussée dans le dos, à la fin d'un long raisonnement, ce n'est pas une définition, ce n'est pas un tableau, c'est la batterie qui une fois le moteur monté, le réservoir rempli, la ceinture attachée, aide l'engin à démarrer. À plus les masses éclatées des cinq continents se révèlent les unes aux autres, à plus la possibilité d'un message universel transmutable en action commune semble utopique. Il est inacceptable pour la créature parfaite, après qu'elle eût créé autant de dieux à son image, de ne prendre face à l'aberrant vertigineux du mécanisme hypercomplexe que le rôle d'une roue dentée, insupportable, l'incognoscible et phénoménale prolifération, insupportable, comme on le comprend. Qu'il est humiliant de communiquer par l'action, d'inspirer par l'exemple ! Et de savoir

qu'une telle expression sera fatalement détournée ou passée sous silence, à l'extérieur, par des intérêts privés, encore et encore. Et quand l'économie sait que l'adjectif de la consommation engagée ne change rien sans le verbe des politiques publiques. Schumacher a dit : l'esprit est un faisceau, il transperce, là un moyeu, là une courroie, c'est lui qui rend beau l'engrenage, traversant, et plus obscur.

i - - - - -

Dès lors, quand quelqu'un dit : prolifération, quand une force, j'entends une fonction politique doit s'adresser à la foule démultipliée de locuteurs instruits différemment et cultivés par les marques, qu'entend-on ? Un discours qui se verrouille, qui se verrouille derrière une pseudo-éloquence d'anciennes notions il-était-une-fois acquises, devenues éléments de langage et ayant pour seul objectif d'occuper un temps d'antenne dont pourraient bénéficier d'autres fonctions, d'autres forces. C'est d'être les seuls à avoir une chance de porter dans une foule atomisée de locuteurs tous convaincus de l'état solide du sème qui donne aux grands mots, prenons identité, leur côté obscur, cette ombre projetée favorable à toutes sortes d'obscurantismes. Et puisque les manières dont nous nous représentons tel ou tel concept ont une valeur normative : la confusion épidémique, chaos originel, chaos fonctionnel, le dialogue de sourd, le désintérêt généralisé et à terme la résignation face aux solutions militaristes.

j - - - - -

Cependant, à l'opposé de ces débats de piscine, vains petits débats d'éclaboussures ponctués de grandes claques dans l'eau chlorée, il y a le domaine de la recherche. La Science, en 2022, dans le monde, c'est approximativement, lit-on ici et là, 2,8 millions d'articles publiés. Soit une saine croissance de 47 % par rapport à 2016, où 1.9 millions d'articles avaient été enregistrés. Et mieux, ces 47 % d'articles annuels supplémentaires ont pu être produits par seulement 16 % de spécialistes hyper-spécialisés en plus. Ces articles, par la force des choses, n'ont pas pu encore tous trouver lecteur, ceci est un appel à l'aide, mais l'on nous a laissé entendre qu'en 2024, l'année dernière, une part non négligeable de ceux de 2022 avaient été lus par des pairs et que d'ici peu d'ailleurs cela ne serait plus un problème, les progrès fulgurant de l'intelligence

artificielle permettraient la vérification préalable de la plupart de ces articles ainsi que leur classification. Il ne nous reste donc plus qu'à attendre l'heure de la révolution scientifique. Car ils vont forcément finir par se révolter, nos cerveaux. Rébellion ! Leur impact sur l'économie à court terme peut bien être nul, ils peuvent bien être, à leurs postes, interchangeables et leur pouvoir de conviction et de persuasion être limités par les connaissances de leurs concitoyens, s'ils savent ils ne pourront pas rester indéfiniment les bras croisés, c'est une évidence, rébellion, amis scientifiques ! Gordon Freeman quoi ! L'heure sonne, qui ne saute pas n'est pas intello-lo !

k - - - - -

Or, à mi-chemin entre les tentatives communicatoires du militant et du chercheur, se trouve l'art. Un ange passe. Nous avançons que la production culturelle d'une espèce prolifère est prolifique, chaque redondance égotiste croyant, avec sincérité, à l'originalité de son expression et à la légitimité de sa démarche, demande. L'acte est devenu la fin, avec tout ce que cela implique de Stéphane Mallarmé à ma voisine qui a tout récemment fait paraître son petit livre coquin sur le site *Je publie*. Je vous le recommande. En réponse à cette surproduction décomplexée, à cette inondation, l'on pourrait penser que le rôle éditorial de sélection, tamis à dilletantismes, intermédiaire entre une population hyperactive et le public amateur de telle ou telle forme d'art, gagnerait en importance, en proportion. Il n'en a rien été. Les principales maisons de disques et d'édition, les studios de cinéma ont à dessein, insidieusement ou par défaite, choisi de privilégier à la qualité la quantité. À tel point que l'on en viendra cette semaine à parler de censure par abondance. Que restera-t-il de la première moitié du 21ème siècle ? Des désherbages à n'en plus finir.

l - - - - -

Enfin, la femme et l'homme et le non-genré du troisième millénaire peuvent-ils au moins se féliciter d'avoir vu le monde. Faire des voyages, s'ouvrir à d'autres cultures, c'est faire son éducation. Passons sous silence, permettez-le-nous, l'affolante hausse du trafic aérien, les paquebots-hôtels, le tourisme de C.V. qui ne dit rien si ce n'est : je l'ai fait parce que j'avais les moyens. Dans un monde d'économie

mondialisée où les pays riches, à ne pas confondre avec leurs multinationales, perdent de leur richesse, lentement mais sûrement, au profit des autres, que deviendraient ces monuments, ces sites et ces villes-musées ? Des ruines ou des monocultures d'huile de palme. Mon pote Jean nous a tous rachetés, l'autre jour, à son retour du Royaume-Uni, quand il a dit : « - j'ai fait l'Écosse et les Highlands. Honnêtement, une trace de pneu, un pays dégueulasse racheté par ses nues ». Il faut garder en mémoire que c'était du discours oral, sinon ce n'est pas drôle.

m - - - - -

Dans le même ordre d'idées, non pas qu'une telle chose dût exister plus d'une minute, nous avons déjà le méprisable classement des universités, le niveau d'éducation global va baisser d'ici à 2080, fatalement. Il faut le prendre en compte, d'abord dans notre pause et puis dans les comment, "nous devons composer avec le monde tel qu'il devient". Dans ces crises qui nous sont proposées, c'est toujours le long-terme qui trinque. Une bonne éducation pour tous, une bonne dépense intérieure d'éducation, c'est 8 % du P.I.B. Qu'un groupe parlementaire, sur une dizaine d'années, en sucre un ou deux pourcent, il sera à la retraite avant que les conséquences ne s'en ressentent et avec eux les journalistes et les sociologues qui auraient pu leur reprocher. Ce n'est pas là, prolifération : nouveau refrain, le pire. Ce dont il faut avoir peur c'est du genre de pouvoir que ces citoyens dépravés d'une éducation optimale ou même adaptée, ou même décente, vont donner aux entreprises véreuses et aux lobbies, soixante-dix ans durant. Les soixante-dix années suivantes puisque nous avons décidé collégialement qu'après 20 ans plus rien ne servait d'apprendre mais qu'en revanche il était bon de se dérober encore et encore jusqu'à avoir tout bien fini ses traitements. Dire : les gens éduqués dans les années 2000, ceux qui ont voté, au hasard, Rassemblement National aux présidentielles de 2024, c'est invoquer une fatalité ; nos vis-à-vis gélifiés, ils ne peuvent pas savoir ceci ou cela, où l'auraient-ils appris ? Quels outils critiques voulez-vous qu'ils utilisent, où les auraient-ils pris ? Dans l'état actuel, il y a de très fortes chances que si un citoyen n'a pas appris à seize ans les bons réflexes, l'intuition, comment se préserver de rhétoriques creuses éculées depuis plus d'un siècle, il y soit sujet jusqu'à sa mort.

n - - - - -

Très brièvement, la hausse de la population mondiale, déclinée en vingt-huit fois autant de phénomènes que ce développement compte d'alinéas, a eu et continue d'avoir pour résultats deux choses, nous dit une étude de l'E.N.S Lyon dans un article intitulé : L'évolution des inégalités mondiales de 1870 à 2010 : les inégalités entre pays sont en constant recul alors que les inégalités au sein de ces pays, entre les plus riches et les plus pauvres, n'ont cessé de s'accroître. Par exemple, au Danemark, à l'heure actuelle, seulement 50,7 % des richesses sont détenues par les 10 % les plus riches. Une aberration. Un scandale. Et l'on veut pouvoir espérer que la société danoise se rapproche, d'ici 2080, du plus respectable et juste 66 % de l'Irlande. Annonçons donc sans trop risquer de nous tromper que les modes de vie et les prérogatives des dix pourcents les plus riches auront, au fur et à mesure des progrès de la prolifération, de l'intensification des crises prolifératoires, de plus en plus d'impact et de portée. Sans pessimisme de posture ou recherche d'effets, ceci est à accepter et prendre en compte avant de considérer les solutions possibles même immédiates car ces forces contraires en principe offriront des résistances insurmontables en certains endroits.

o - - - - -

Autre corrélation, symétrie de paysage, petit o, plus le nombre d'individus directement concernés dans leurs ressources pécuniaires par un domaine est important, plus les avancées de la recherche industrielle dans ce domaine sont rapides, au point de prendre souvent de vitesse les organes nationaux et internationaux de contrôle. Énormité du profit potentiel donc ambitions, convoitises, donc investissements. Il est donc probable, il faut s'y attendre, d'une part, que de plus en plus de biocides entrent dans nos régimes alimentaires, jusqu'à en faire partie intégrante, la législation, des pays démocratiques en récession, privilégiant l'aubaine plutôt que la prophylaxie, rattrapant avec dix ans de retard ceux prêts à être abandonnés, et que, dans le même temps, les recherches dans le domaine de la diététique progressent x fois plus lentement que celles sur le cancer parce que la valeur économique d'une personne ne tient pas à sa bien-portance mais au fait qu'elle reste en vie. L'on peut, d'autre part, observer, paradoxe ou non, qu'avant les états ou

les unions d'états, ce sont les capitaux qui inventent et inventeront les potentielles solutions écologiques de demain.

p - - - - -

Si l'on commence à prendre conscience des retombées catastrophiques d'une utilisation inutile et excessive du plastique dans le transport et l'emballage, l'on a aussi, très justement, décidé de renommer ceux jetés à la mer depuis polluants éternels. Donner à l'ennemi un peu de superbe, voyez, approuvé ! Et l'idée de plasticité est trop belle, prenons garde à ne pas salir les arts plastiques.

q - - - - -

Comment ! Oui, les solutions existent, des initiatives de lutte contre la pollution plastique éclosent aux quatre coins du monde ; elles ne vont pas loin sans buter sur notre problème. 1926 : invention du P.V.C, population mondiale approximative : 2 milliards. Foyer par foyer, le plastique en un siècle a conquis le monde. Nous n'avons pas un siècle pour lui substituer des alternatives auprès d'une population cinq fois aussi importante. La terre a-t-elle seulement assez de silice ? Le plastique est une formidable invention. Le problème, encore une fois, n'est pas tant la fabrication industrielle d'un produit que la nature ne sait pas défaire que l'importance économique qu'il a pris dans une espèce surnuméraire.

r - - - - -

Pensez-vous qu'il faut à un problème, avant toute chose, sa nomenclature adaptée et ses définitions inattaquables, que tout est, en substance, dans les noms qui se donnent ? Quand hommes et femmes acceptent collectivement d'appeler crise les retombées tragiques des jeux financiers de capitaux dénationalisés, ils abdiquent ensemble leur pouvoir à les prévenir et leur droit à traduire en justice les responsables. Maintenant, pensez-vous que l'appellation de dérèglement climatique a aidé à la compréhension global de la large et importante part climatique de la prolifération ?

s - - - - -

Il paraîtrait que sont à l'étude plusieurs façons de recycler, valoriser l'urine humaine, notamment dans l'agriculture. Or, prolifération, n'est-ce pas trop croire à la pureté originelle d'un grand

singe ? L'on sait que les microplastiques contaminent tout, passant entre autres dans l'urine humaine. Peut-on prédire qu'elle sera la qualité de cette urine à l'avenir, quel genre de cocktail explosif de pesticides, de polyoléfines et de médicaments s'y combinera ?

t - - - - -

Tout récemment, le gouvernement français a confié au Conseil général de l'alimentation, de l'agriculture et des espaces ruraux, à l'inspection générale de l'environnement et du développement durable et à l'inspection générale des affaires sociales une mission relative à la gestion des non-conformités des eaux destinées à la consommation humaine pour les pesticides et leurs métabolites. Cette mission a été auditionné le 19 mars 2024. Elle a dit : "la préservation de la qualité des ressources en eau est un échec pour ce qui concerne les pesticides". Ce constat compromet d'évidence le fantasme d'une nouvelle ère sur une nouvelle planète.

u - - - - -

Néanmoins, peut-être tantôt parviendrons-nous à purifier les fœtus et à les faire grandir dans des utérus artificiels d'or maxi-carats, avec un hublot de verre borosilicate, et alors les plus ambitieux, prospères et accomplis de nos concitoyens iront conquérir l'espace, ajoutant aux ressemblances de notre siècle avec ceux de la Renaissance, à l'imprimerie l'internet, à l'inauguration de la première bourse, à Lyon en 1540, la numérisation de la monnaie, à l'Amérique Gliese 12b. Prolifération : refrain ? Non. L'espèce prolifère. Sujet, verbe. Peut-on croire, si l'on tient à garder dans nos sciences-fictions la moindre vraisemblance réaliste, croire que nos hauts-notables, dont tous les efforts de fils à papa tendent à conserver leur avance sur la loi et préserver leurs acquis héréditaires, croire qu'ils vont se risquer à un nouveau départ, relancer les dés ? Et imaginez, une seconde, comme ils se frustreraient, les brillants népotes, leur énorme inventivité à faire venir dans les débouchés étriqués, sordides de ce nouveau marché émergent, et les règles à faire appliquer, et les avoirs à transférer, toute cette paperasse, tous ces freins à la libéralité ! Ou bien, réalisme, le feraient-ils sachant, assurés ils le sont toujours, que tout un chacun leur mangerait dans la main même à des années-lumières de distance. Et la

nouvelle planète serait un peu le paradis des élus qu'ils méritent, sans professeurs pointilleux pour leur dire de descendre les pieds de la table, sans enquêteurs pour en collecter la poussière et la faire analyser.

v - - - - -

"Je crois", dit le philosophe, "que les humains sont naturellement enclins, par instinct social, à se satisfaire les uns les autres, à se faire du bien, et que les délégations leur permettent de faire du mal, occasionnellement, sur la durée, mal qui directement infligé les horrifierait". Dans une application bêtement mathématique : à plus les cercles concentriques au sujet sont multiples et étendus, à plus celui qui pourrait du mal qu'il fait à autrui satisfaire un de ses désirs s'en trouve dégagé, éloigné par les délégations répétées, et, à l'inverse, à plus ses bonnes intentions subissent d'intermédiaires. Plus la société est vaste, plus les personnes ont intérêt à se nuire.

w - - - - -

D'autre part, souvent, je me dis : « - Wiltord Pécaril, tu manges en moyenne cinq portions de fruits et légumes frais par jour, mon bonhomme, et cela est très bien. Mais ces fruits et légumes, ne serait-ce pas vingt-huit fois mieux s'ils n'avaient pas eu besoin de recevoir toute cette eau et pris tous ces médicaments et eu de vrais parents et qu'ils n'aient pas pris le camion et le bateau et le camion pour venir à ta bouche piqués sur le bras de fourche d'un chariot élévateur ? » Alors je me rappelle où je suis né et où je vis, que certes les compotes de pomme et la soupe aux choux sont fort ragoûtantes mais une fois par semaine quoi, que moi j'aime les kiwis, l'avocat, le limoncello. J'ai bien entendu les histoires de nos grands-parents, d'orange à Noël, je crois que j'irais toujours acheter où le choix m'est donné. Homo sapiens : mammifère omnivore. Témoignage.

x - - - - -

Aussi, cette notion secondaire de surnuméraire a du bon. Ne va-t-on pas tous, à terme, pouvoir passer à une semaine de trois jours et enfin sortir nous impliquer dans l'associatif ? Comme dit plus haut : transformer la redondance en culture de loisirs. Prolifération : apparition d'une production surnuméraire sur un organe prolifère, qui ne s'accompagne d'aucune différenciation.

y - - - - -

Une chose est sûre, enfin, notre prise en compte de la souffrance animale et de l'impact de nos activités sur les autres espèces s'est grandement améliorée au fil des dernières décennies. Combien en sauvons-nous chaque année de l'extinction ? Prolifération, regardez d'un peu plus près à quoi ressemblent nos chats, ce sont déjà les vaches de demain.

z - - - - -

Je me balade, parfois, dans les parcs de la grande ville, le nez haut, le talon découvert. Je regarde à droite, à gauche, ce qui se donne à voir. Et alors il m'arrive de me dire : « - Willy, n'est-ce pas stupide, tu ne sais même pas ce que c'est, comme arbre ! Tu les passerais cent fois sans chercher à en apprendre plus, sans chercher à les connaître. Tu devrais te reconnecter, mon vieux, à la nature et tout ça ». C'est en général à ce moment là que je me souviens à quel point, chez les arbres, les variations d'apparence peuvent être très marquées selon qu'ils sont seuls en bordure de pelouse ou serrés en forêt. Alors il faut se fier à l'éphémère et au saisonnier, aux feuilles, aux fruits. Ou pire, à l'écorce. Et je suis d'un coup complètement découragé, « ah », soupiré-je, « cultiver sa différence ». Pour revenir à notre critique du caractère prématurité des comment qui se présentent sur la scène des débats qu'on aimerait penser mondiale, l'auditeur entend souvent dire que pour éveiller la conscience écologique, reconnecter l'être à son habitat, il faudrait lui redonner le goût de cultiver son jardin. Je vous propose d'examiner, après coup, l'état du champ qui a servi pour un festival de musique. Paroles en l'air, clairement, quand les espaces les plus habitables sont léchés par les vagues, rongés par les déserts, cristallisés en parc naturel, transformés en pâtures ou en monocultures éradicatrice de faim. En revanche, ce serait prendre au sens figuré l'expression : cultiver son jardin, rappeler à l'esprit que sa consommation devenue banale de produits culturels n'implique pas, à la base, d'équation telle que : apport sur temps pris égale valeur, semble être, dans un premier temps, une tâche à portée de toute société. Encore faudrait-il se persuader que la redondance ne crée pas ses propres musards. Mettons, pour aller vite, il apparaît qu'une importante part de l'activité commune de spectation, ceci est une

définition de notre modernité, soit devenue, à s'y méprendre, assimilation mécanique, régime alimentaire. L'un et l'autre, régime alimentaire et régime culturel, laissés complètement à la discrétion de tiers, irréfléchis, s'appauvrissent réciproquement en signification. En somme, à moins l'on cueille de framboises, à moins l'on sent d'où viennent les romans. Il faudrait "sentir comme volent les oiseaux et savoir quel mouvement font /sic/ les marguerites en s'ouvrant le matin".
a' - - - - -

Sans doute convient-il de couper ici les flamboiements de nos ciseaux à ruban inaugural, assez de nœuds ont été renvoyés à leur cause première. Je ne vous cache pas que j'ai un rendez-vous au garage, pour midi, ça ne pouvait se goupiller autrement, vidange, vous connaissez, et que l'idée me motive assez de conserver cet avantage qui fait que d'autres sont au chômage et pas moi.

III- Conclusion.

Nous avons tenté de montrer, par la multiplication des départs de solution, comme l'écrasante majorité des questions qui animent la sélection des mesures à débattre et prendre de toute urgence, relatives au futur global de notre espèce mise dans le même sac, évite ce qui nous semble être le cœur du problème : la nature proliférative de l'être humain. Cela a pu être par sensationnalisme, par défaut de raisonnement, par hypocrisie, par tabou, les sujets de la procréation et de la fin de vie l'étant plus que jamais, par crainte des dérives racistes et du passif génocidaire de l'humanité, par nature. Le constat anthropologique n'a pas été tiré de façon satisfaisante, bu jusqu'à la lie qu'il pût aider dans l'instant à prévoir, autant que faire se peut, comme il sera rendu demain. Ainsi nous choisissons de croire que si la nature prolifératrice de l'être humain est irrévocable, elle ne perdure pas sans fin dans l'ordre démographique. Et "nous devons composer avec le monde tel qu'il devient." Il nous faut désapprendre cette pugnace, artificielle volonté de s'éterniser, mon rendez-vous au garage, vous vous souvenez. Je vous en ai parlé. Et nous entendons montrer que pour défricher ce constat définitionnel de l'humain tel qu'il est devenu et

labourer le champ de ses possibles, les mieux placés sont les moins bien placés.

« - Ma mnïe, c'était moins facile que je me le représentais.

- Tu as été super.

- Merci.

- Plus d'un vont se prendre au jeu, tu verras. Tu pouvais sentir du gradin l'émulation se faire, les gens avaient envie d'y aller essayer. » Marie, Wiltord, Dansjoue, Stravesh et Fouchet avec une partie de la salle qui avait été invitée au préalable, celle des autres congressistes de la semaine de colloque, se retrouvèrent devant la petite salle secondaire qu'ils avaient réservée, pour l'avant ou l'après, se préparer, laisser des affaires. Voyant le peu à leur disposition, dans le placard, sur l'évier, à côté de la cafetière car ils étaient environ une trentaine à bloquer le passage des deux côtés de la porte, Dansjoue, chargé de production culturelle extraordinaire, émissaire du service culturel de la grande ville, partit de son exclamative : « - ventre affamé n'a pas d'oreilles, ne leur apprend-on rien » ! Dansjoue était programmé pour être le prochain à lire sa dissertation sur l'estrade de la salle Montréal. « Les demandes intérieures de l'estomac seront toujours plus écoutées que des locutions extérieures. Nous prenons pour certain que la préférence nationale a toujours existé. - Ventre affamé, » surenchérit Stravesh, « n'entend que claquements de bec. - Ventre affamé, ventre affamé, langue bifteck. - Ventre affamé ou prend la parole. - Ventre affamé pense que les bouches sentent la pachole. - Ventre affamé branle-bas de combat. - Ventre affamé n'entend pas. - Allez ! Je paie ma tournée », cria à la ronde Dansjoue. Et il retrouva dans ses poches une certaine clé qui lui permit de déverrouiller les deux distributeurs automatiques du couloir, qu'il ouvrit en grand comme des frigos. Chacun se servit. Marie fit fondre une à une de petites gommes rondes dans sa joue droite, Fouchet se gaz-carbonisa, Stravesh suçà des glaçons en regardant Dansjoue lécher son cône glacé, Wiltord but des légumes. Quelqu'un mentionna la cafétéria, où d'ailleurs une partie de l'assistance s'était rendue, ou était-ce un réfectoire, après la lecture de Wiltord, mais l'esprit de la ruche reconnut assez tôt le risque de se laisser déconcentrer pire divertir par les autres populations du centre Des Forêts. Il fut un temps question de partir bien droit et trouvant à s'appuyer contre les murs, à passer quelques bras par la fenêtre, à s'asseoir sur les chaises, à s'asseoir sur les tables ou par terre, de petits groupes se

formèrent pour échanger, petits groupes grâce auxquels, notamment, l'on apprit que les sujets des dissertations à venir avaient été à l'origine proposés, plus d'une centaine, par Wiltord Pécaril lui-même, lui seul, qui s'y connaissait ayant eu une fois participé à la formulation de ceux d'un concours interne. Ils avaient d'abord été diffusés dans le proche, puis à la faculté, dans les cabinets, dans un lycée, dans les théâtres, sur internet, là discutés, sélectionnés ensuite retenus ou supplantés sinon reformulés avant d'être confiés à l'hétéroclite classe d'essayistes temporaires qui se les étaient distribués à mi-parcours sous la supervision du trio d'enseignants volontaires. De nulle part, Dansjoue dit enfin à Fouchet : « vous n'aimez pas avoir la plante des pieds à plat, vous, Monsieur Fouchet » ? Et comme ce dernier ne trouvait rien à répondre, Marie tira un trait d'esprit, qui tira à Wiltord un souvenir.

3 À quoi bon commencer. L'échange spontané.

« - Concitoyens, Administrés de toutes obédiences, Co-congressistes et Amis Enseignants, à vous Visiteurs, à vous Commensaux, Tuteurs Titulaires, Enfants, Pairs, Parents, Madame l'Inspectrice, Messieurs Pécaril et Stravesh, Critiques, chers Auditeurs, Spectateurs, Membres de l'Assistance, Membres de l'Assemblée, la Société, Monsieur Curie, Monsieur Rieux, Madame Dézean-Chantal, Chevaliers de l'Errance Interprétative, Collègues Académiciens, Collègues Journalistes, Chroniqueurs, Éditorialistes, Salonnières, si j'abuse sans sollicitation d'une attention qui a ses coûts, ne m'en voulez pas. Je me permets de vous adresser ma candidature spontanée parce que je pense et crois qu'en outre l'organisateur de ce colloque, Monsieur Wiltord Pécaril, le catalogue gagne à avoir une autre paire de bras, et par souci de transparence. Pourquoi, en effet, la mairie de la grande ville, épaulée de son service culturel surbooké à l'année, ne jouerait-elle pas la carte de l'électorisme en proposant au cœur de son électorat ce dont il raffole, par exemple, une remise de prix culinaires, avec petite compétition amicale et dégustation ? Pourquoi ne proposerions-nous pas, afin de booster le secteur touristique,

un comic-con ? Pourquoi ne pas monter au créneau, feindre de tomber dans le piège du populisme, mieux l'approcher et le vaincre, parler plutôt de la crise migratoire ? Et pourquoi, diable, à la tête de ce colloque, Monsieur Dansjoue accepterait-il, bénévolement, de traiter celui des sujets que la classe des congressistes aurait choisi pour lui ? J'étais une semaine, mi-février, à Barcelone, une ville moyenne d'Espagne, un pays de taille réduite idéalement situé le long de la côté méditerranéenne, et qui a longtemps revendiqué avoir des choses à montrer qu'un vrai humaniste devait voir. Ce n'est plus si vrai. Le tourisme des humanités a ses masses. Juillet 2024, je cite : "des milliers de personnes représentant plus de 140 organisations sont descendues dans les rues de Barcelone samedi après-midi, aspergeant les touristes d'eau et criant : "touriste rentre chez toi"". Turista vete a casa. Bien sûr, je ne restais pas les bras croisés, indiscernable parmi cette foule-ci. J'étais de leur côté, des deux, m'illustrant d'une médiation habile, traduisant dans la langue de Shakespeare ou à l'occasion belle celle de Rabelais, tantôt : méduses dangereuses, tantôt : rue fermée, danger, fuite de gaz ; pour réguler les mouvements du sur-tourisme, cette semaine-là, de mon séjour, les plus problématiques. Voilà pourquoi. Je pense qu'il ne faut pas négliger le plaisir et la fierté qu'apporte à l'habitant le touriste sincèrement intéressé, dans le plus grand désintérêt, par ses paysages, ses petits plats et ses grands monuments. Qui n'a pas secrètement envie de s'entendre dire que les gravures de telle église oubliée de son petit coin du monde sont vraiment quelque chose, que tel breuvage d'à-côté est à tomber, et telle rue à filmer ? Qui n'a jamais senti le bonheur de cligner des yeux sur ce qui l'entoure. Qui a dit : l'éducation coûte cher ? Qu'il essaye l'ignorance. Comme nous le rappellerons par la suite, c'est souvent par crainte de ce qu'on pourrait penser qu'on s'interdit de dire. Cette façon d'aborder l'exotisme, en pirate, en colon criminel, est aussi vieille que la mode, et les voyages scolaires ne changent guère. Parents que diriez-vous si nous envoyions pour les vacances vos loulous ramasser les déchets à Playa de Bogatell, dix jours, en échange du gîte et du couvert ? Dès lors, quel accueil peut espérer le voyageur qui revient, ayant par chance trouvé du *nouveau* ? "Pour rafraîchir ton cœur nage vers ton Électre !" Voyez comme l'on traite la différence et l'étranger. Celle ou celui qui s'est estrangé-e. Le populisme est la note à payer d'une série de très mauvaises copies rendue par le système éducatif vingt ans plus tôt. Qui se sent de parler, face à un

auditoire, tant qu'il ne sait pas tout ? Celui qui n'y ressent aucun scrupule, l'éduqué légitime. En d'autres termes : le piège de l'érudition. C'est le protocole de communication commun qui a donné à cette illusion humaine une cohérence invraisemblable, de filet de pêche, qu'elle n'avait jamais eue auparavant. C'est la disponibilité pseudo-totale et instantanée du monde, c'est Internet, l'apocalypse. Alors que tous les domaines de la connaissance ont continué de forer, chacun dans sa direction, à des distances inimaginables, chacun peut se représenter comme en capacité de serrer contre soi, simultanément, toutes les connaissances du monde. Et s'il est véridique qu'internet permet de tout débiter, la façon dont les assemblées démocratiques ont laissé les intérêts privés structurer ses algorithmes les plus utilisés, à l'heure actuelle, empêche de ne rien poursuivre. L'esprit inspiré par un heureux hasard tombe, dans son coin, en deux clics chanceux, sur le résumé en substance d'un cours de vulgarisation vieux de quinze ans et il se croit au courant des fonctionnements de notre système solaire, Internet omniscient lui prêtant sa faveur, il en sait tout, il a tout compris sur le sujet. Retrouvée la photogrification, constitution du dossier de preuves d'une personnalité hyperactive, le travers déguisé en curiosité, superficielle, stérile, du touriste qui accorde dix grosses minutes de son city-break survolté à la Casa Battló, après avoir intelligemment choisi pour s'y rendre une heure sans trop de queue. Or qui est prêt à briser le cercle vicieux ? À casser les codes ? C'est une question qui se pose. Qui saurait ne pas laisser croître sa soif de pouvoir pendant qu'il rassasie du savoir la faim. Et oui, à quel moment choisir devient plus pénible que de se laisser guider, mener, faire ? Par une conseillère d'orientation, par un moteur de recherche, par la famille de son conjoint.» Le chargé de production culturelle exceptionnelle se retourna pour lire sur l'écran son fichier texte. Rires étouffés. Revenant à la salle, plus difficile, il se pinça le nez, et le maltrahait. Quelques secondes, il se levait. Il leur tournait le dos et se penchait en avant à faire craquer le velours de son pantalon. Aspirations inquiètes. L'un des deux fauteuils tournés de trois quarts, il s'y assoit nonchalamment et lut un ton en dessous : le confinement, en premier lieu. Son souvenir figé à peine, nous sentions déjà quelle occasion unique, sublime, non comprise non saisie, nous venions de rater. L'occasion d'une vie véritablement, c'est probable. Ç'aurait été l'occasion parfaite de faire sa bulle, de se créer un monde à soi, de prendre le temps, de chasser dehors

chaussés pour la décennie à venir les projets qui nous trottent dans la tête depuis toujours. "L'homme ne peut être qu'hâtif," a dit Jeannot Grosagnin, "que voulez-vous. Poursuivi par l'indécision du doute comme un triangle de lumière dans une casserole de cuivre, il ne peut que s'empresse d'adopter le calendrier." Et quand il n'y a pas de dates butoirs pour frustrer, ajoutons-nous, quand ce ne sont pas les vacances, la retraite ou l'année sabbatique, l'esprit n'a de cesse d'en réclamer. L'indécision le tourmente : combien de temps ce rêve éveillé, cette crise va-t-elle encore durer ? C'est à s'y méprendre le même type de paralysie que ressentent ceux qui, pris d'une montée de motivation, s'attablent face à la feuille blanche. "C'est ici et maintenant", se murmurent-ils peut-être, non, c'était tout du long. L'erreur a été de s'asseoir sans avoir, au fil de l'année calendaire précédente, rempli quelque carnet de notes de choses éruptives, traduites, recopiées, pensées, réassemblées. À l'opposé du spectre, ce sentiment, tout aussi vite embrassé que les barreaux du calendrier, le sentiment de commencer trop tard. Tout a été fait, nous venons trop tard. « À noter que les éditeurs en gros sont devenus très forts à le dissiper celui-là. » Il aurait fallu qu'on m'y inscrive à six ans. Je n'ai plus que dix ans devant moi. D'ailleurs une vie humaine ne sera jamais assez longue pour faire un roman. Il aurait fallu être là depuis la bêta fermée, nous avons raté l'essentiel, nous ne rattraperons jamais le temps perdu. Dansjoue virevolte dans son fauteuil. « Avec un peu de recherche. » Dansjoue se retourne. « À noter qu'il existe aussi de cette paralysie d'analyse une version qui dit : comment pourrais-je ? Je n'ai pratiqué que cinq ans. Comment oserais-je ? J'ai lu ce qu'ils ont fait. » Que peut-on entendre quand des esprits incorporés nous expliquent, par exemple, nous donnent comme raison à leur manie de papillonner de nouveau passe-temps en nouveau passe-temps pour ne pas risquer de s'engager dans une activité prolongée, quand ils disent qu'ils ne faut pas qu'ils mettent le nez là-dedans, eux ce serait un coup à tout envoyer bouler ? Le répertoire d'excuses de cette crainte profonde, ontologique, ferait à lui seul, table des matières nue, le support massif d'un mois. « Je tenais cela pour acquis et l'ai coupé, peut-être est-il utile de le rappeler, il y a lire pour découvrir, lire pour redécouvrir, lire pour relire, lire pour suffire, pour nuire, pour détruire, lire pour dire et lire pour redire, lire pour mugir, lire pour écrire, lire pour sentir, lire pour dévêtir et lire pour vêtir, il y a lire pour issir et lire pour offrir, il y a lire pour maigrir ou pour grossir, lire pour élire, lire pour faillir, lire pour rouvrir, pour mourir, pour soutenir, lire pour rougir, lire pour reverdir, lire pour blanchir, lire pour noircir, lire pour luire et lire pour tous les verbes

du troisième groupe. Le long-terme produit du sans-fin qui partagé donne les plus belles et morales raisons de vivre ensemble. » Un monsieur, le téléphone à la main, le téléphone clairant s'excuse par une des rangées de la tribune. Son visage éclairé d'en-dessous apparaît et disparaît. Marie, accoudée debout à la rambarde, regarde Dansjoue réagir. Dansjoue se tire si fort sur les poils du sourcil que la paupière se lève. « J'ai entendu l'autre jour que manger beaucoup était un crime. Manger habituellement trop par rapport à sa dépense énergétique moyenne, dans notre situation où circulent mondialement les produits alimentaires. Si le poids de forme et l'indice de masse grasseuse d'une personne de cet âge et de telle taille sont de tant et tant, à partir de quand la consommation de nourriture achetée par cette personne devient-elle immorale ? Tient-on compte de ses expériences passées, de sa subjectivité physiologique, de ses activités, professionnelles et libres ? Ne devrait-elle pas manger moins, si elle fume ? Reprenons cette bonne vieille habitude du moyen-âge mourant et rappelons-nous les uns les autres, de temps en temps, disons le lundi matin, que notre corps entier n'est qu'un amalgame en putréfaction qui se refuse par protocole, un compost, un tas de fumier qu'une goutte de peur, un distillat d'amour, enflamme, tout et parties, nez roupieux, croupe parfumée, et que c'est déjà quelque chose. Rappelons, chacun ses croulants, que trop vouloir parfaire ou croire finir c'est ruiner par sénilité. Ayons peur d'en trop rajouter. Passé un certain relief, l'on s'est éloigné de la pulsion première, la distance s'embrouille. Comme a dit la céladon Conseillère du Lycée : "quand vous ne pouvez plus vous relire sans être sûr de ne rien ôter, c'est le moment, arrêtez". » "À personne ni enlever ni imposer son église ou sa foi". Dansjoue, retourné vers l'écran du projecteur, marmonne le temps de retrouver sa ligne. Dans la salle, plusieurs signes d'agitations syndicaux. Une jeune femme retient avec difficulté des choses à dire. Quelque chose vient. L'on sent que quelque chose s'apprête à sortir que la dissipation cache encore. Revient : "il m'incombe de parcourir, par le menu, l'attente indéfinie, celle dans laquelle l'impérite broyée s'arrête brusquement" Quelqu'un tonne à plein diaphragme. Dans la salle Montréal, la station assise ne semble plus convenir à grand monde. Un conjoint pour détourner de lui l'idée de gagner l'estrade vient s'accouder près de Marie, dans la travée centrale. Là, l'on se rappelle à l'ordre, « - arrête », du coude. Là, l'on réagit avec son voisin. Fouchet sort. Dansjoue précède d'un geste de triomphe sarcastique la reprise de sa lecture. Il est

un outil rouillé qu'il nous faut réapprendre à forger. Je veux parler du terme, si utile en science sociale et si négligé en dissertation, de précarité. Ceci le virus déclencheur d'une condition chronique contre laquelle, détournant en automatisme l'utilité prouvée d'autres vaccins, certains espèrent vous vacciner. Précarité : état, caractère de ce qui est précaire, projet, plan, confiance, estime, volonté précaires qui, à chaque instant, sans avis, peuvent être remis en cause, voir leurs fondations englouties, leur concession à l'existence révoquée, soumises au doute d'une autorisation immuablement révocable. Quand la pensée ne réagit plus négativement à la succession des modes d'un jour, quand l'agacement ne l'enflamme plus à la rendre malade, tout engagement lui paraît romantique, excessif. Bien que la science économique puisse se montrer pertinente en tout, nous nous devons de comprendre que la précarité n'est pas obligatoirement et exclusivement destinée à rendre compte de situations économiques et pour revenir là-dessus dévoilons la nature même de nos analyses d'actualité, de nos avis au jour le jour, leur précarité. L'engagement et la constance sont des valeurs révolutionnaires, aujourd'hui. La menace que fait peser la philosophie précaire sur les activités culturelles appliquées, activités qui ont besoin pour s'épanouir d'être suivies sur le long terme, à intervalles réguliers, est de nature à effrayer. La précarité définie du sol au plafond, le cloître. L'économie capitaliste globalisée impose aux activités culturelles locales des délais trop bas de plafond pour leur permettre d'être debout, elles sont si grandes ces grandes tiges dégingandées, et trop carré pour qu'elles s'y couchent et nichent et lovent, comme elles l'ont fait en de multiples occasions par le passé. Elle les vident de leur essence, elle leur rajoute des tarifs. Elle relègue le terroir dans ses couvents, elle le marginalise. « - Promettons-nous, Concitoyens, Co-congressistes, » chers lecteurs, « de déplier plus souvent ce mot de précarité, de ne pas hésiter à nous qualifier de précariés, les uns les autres, plus souvent, quand nous avons été si longtemps exposés à l'action érosive de la précarité que nous n'ouvrons plus rien qui ne puisse se fermer dans la journée. C'est la coffrefortification de toutes les boîtes de Pandore que nous vivons, sans réagir. Le bon sens semble nous dire qu'entre les temps courts et longs il ne s'agit pas, en réalité, de choix mais d'équilibre, appareillage et complémentarité. Partir se perdre un mois dans les forêts du Livradois et enfoncer deux jours dans le sable du pays d'Olonne. Regarder en alternance Kaamelott et Heimat. Mardi midi coucher un poème, dimanche matin aligné deux chapitres du roman qui en comptera cent-quarante-neuf. Construire sur Minecraft cinq ans durant toute une baronnie cohérente, sans cesse d'enchaîner les projets indépendants plus courts. C'est la saisonnalité que

nous avons perdu, qui manque. Important ce point. Je ne sais pas, moi, j'aime le froid incisif, j'aime le chaud plombant. J'aime quand les branches effeuillées s'enracinent dans le ciel bleu clair et aussi quand on peut lire l'avenir dans les couronnes. J'aime massacrer des oies en décembre et vivre en août de tomates et de basilic. Je vous le dis en passant. Mon sujet était : à quoi bon commencer ? Puisque rien ne finit jamais, que l'on ne finira bernique de bon, que tout se transforme et que rien ne commence non plus jamais vraiment du moment que le premier vrai homme et la première vraie femme ont existé. Ce que les catarhiniens, allez savoir, ont bien pu faire avant eux. À quoi bon commencer, la planète pourrait avoir séché avant la prochaine année bissextile. La prolifération de l'espèce pourrait approfondir et accélérer, chez ses membres pris individuellement, l'apprentissage de la modestie. C'est une hypothèse. Une part non négligeable des gens pourraient y penser avant d'être forcés à l'immobilité momentanée pour changement de couche. En substance, cela fait trois mille ans que plus personne sur cette planète ne saurait être le premier à. » Dansjoue rengage une courte lutte avec le siège de l'estrade qu'il avait occupé. Au même moment, l'écran part en veille. Dansjoue a manqué de le remarquer. Levée des casques, dispersion des auditeurs. Une heure avant la dissertation de Stravesh. Marie et Wiltord vont se brosser les dents. Y pensant, il leur peine d'avoir à se séparer pour ce faire.

Face aux problèmes multiples et de plus en plus évidents, ou difficiles à ignorer, face aux problèmes de la prolifération humaine sur la planète Terre, fréquence accélérée des catastrophes climatiques, extinctions d'espèce, épidémies, îlots de plastique à la dérive, l'urgence de débattre peut faire tourner les têtes. Et il va falloir débattre, légiférer et faire appliquer, il va falloir se battre et changer, activement, ce qui, pantoise l'Histoire nous dit, s'est rarement vu, à toutes les échelles, familiales, locales, nationales et internationales. Dans le même temps, alors que la population mondiale gonflait et sa consommation énergétique doublement, le téléphone puis l'internet ont multiplié les possibilités d'échange instantané, à toutes ces échelles ; et donc a priori la capacité des individus à disputer efficacement entre eux des changements à adopter. "Même si t'es pas un matérialiste, consumériste, fashion victim... t'es obligé de suivre", écrit Jesus-q5x9s sous un documentaire d'Arte en libre accès. Nous nous limiterons pour cette dissertation aux phases d'émergence qui sont antérieures aux débats

parlementaires institutionnalisés. Les idées s'échangent par sujets sur les sites qui hébergent des forums communautaires, par exemple Delphi Forums, Reddit, Quora, 4chan ou Steam ou JeuxVidéo.com, les idées se présentent par profil aux adresses de Facebook et d'Instagram, d'AdopteUnMec, elles se manifestent en commentaires de vidéos mises en ligne publiquement sur les sites de Youtube, TikTok et Douyin, Niconico et Dailymotion, xHamster et Vimeo, elles luttent dans des discussions en direct, sur Twitch.tv ou Trovo, elles soulèvent les articles de presse du Figaro et de l'Équipe, les pages produits d'Amazon, celles d'Etsy ou de Leboncoin, elles se structurent sur Wikipédia. Toutes ces interactions cumulées, des plus directes aux très, très indirectes, forment un total d'échanges incalculable, d'influences réciproques, qui, en personne, en présentiel, serait évidemment impossible. Il y a plus d'implications implicites que l'on ne pourrait, par supériorité, croire, dans l'adage qui dit que les réseaux sociaux ont changé nos vies. Pour une société, vivre c'est débattre. Ainsi, dans quelle mesure les plateformes d'échange instantané changent-elles les façons de débattre, quelles modalités imposent-elles au débat ? Considérons-les d'abord sans distinction, en les regroupant sous la définition suivante : espaces virtuels ou quiconque en échange de son courriel et d'une poignée de cookies supprimables peut écrire et laisser un message ; plutôt que sous celle péjorativement connotée et nébuleuse qui croupit sous l'appellation de réseau social. Si au premier abord ces plateformes semblent polariser le débat et le priver de profondeur, l'on constatera qu'elles l'ont élargi, et de façon astronomique, à un très grand nombre d'individus qui ont vu leur parole, en un sens, libérée. De là, troisièmement, la nécessité fondamentale de se poser les questions relatives à la configuration de ces espaces, leur encadrement, leur gestion.

Dans un premier temps, il semble difficile, pour celui qui a, dans sa vie, assisté ne serait-ce qu'à un seul cours magistral, zappé sur la chaîne parlementaire un midi, le grotesque et autres sentences volontairement vacuitives surpassés, lu deux articles d'opinions opposés ou le recueil d'une correspondance fameuse, difficile de ne pas rejeter en bloc la masse des expressions, des idées, des injures, la purée de désirs contradictoires qui tapisse et crépit chaque jour les pages les plus fréquentées. Le caractère inapproprié, la violence sortie de tout contexte, qu'une partie de ces commentaires ne manque pas de posséder rebutent, au point de nuire voire taire tous les autres. L'esprit qui s'est arrêté au sentiment, l'esprit qu'on a appelé à l'action jette la première réaction qui lui vient, admiration ou mépris. La lecture cursive de ces débuts d'expression forcément

lapidaires impose comme limite au débat une superficialité inflammable, forcément lapidaire quand la longueur là diffère, là endommage le moteur, oblige à remonter la page dans le mauvais sens, comme à l'oral ou dans une conversation par S.M.S où trop en dire va de la lourdeur au manque de respect en passant par la malpolitesse. S'étendre, ceci est une généralité, poser un pavé dans ce genre d'espace discursif met en péril toute la discussion en replongeant dans le chaos du borbier sémique ceux qui ont laissé essorer leur commentaire par la main virtuelle de l'oral. Cependant personne n'ignore qu'une réflexion structurée, une pensée qui s'élabore, de celles dont le débat pourrait se nourrir, reviennent constamment en arrière, que ce soit pour vérifier leurs assertions de départ ou pour mesurer leur progrès et conclure. Un essai se réfère à, s'appuie sur, définit. Très souvent, les espaces numériques de débat, par conception, à l'échelle de la page, rendent difficile le retour en arrière. Ils se revendiquent de l'échange spontané à dessein de prolonger l'effet dopaminergique. Sur de plus longues périodes, erreur 404. "La masse ne se prend que par la masse même ; / Dans votre œuvre, chacun veut trouver ce qu'il aime ;" tirade du directeur, extraite du prélude de Faust de Johann Wolfgang von Goethe, traduite par Jean Malaparte. L'impression est partout la suivante : celle ou celui, à côté de la plaque, qui s'est appliqué à écrire, à tirer le débat vers le haut, autrement dit vers une certaine profondeur, celle ou celui-là a cassé le moment. Il a interrompu le flux. Non seulement ceux qui le liront, sujets à l'état d'esprit spécifique qui est celui de la lecture compulsive de commentaires ne tireront rien de son effort d'expression, mais ils s'en trouveront agacés, vexés, amusés. Il convient dans ces enchaînements cumulatifs de s'arrêter au sentiment et de laisser rouiller toute faculté d'observation de son environnement qui, relancée par une impromptue visiblement sans arrière-pensée, vous prenant le regard, et souriant et la bonne journée, un midi où il vous a fallu sortir dans la rue, dérange tant.

Il faut noter, et préciser, d'autre part, le fort penchant sympathique de ces échanges spontanés. L'on dirait parfois, à lire les manifestations du langage dans ces espaces spécifiques, plus proche du texto entre camarades de classe que de la lettre de grief, qu'il s'agit d'un collage mimétique de citations. Il semble que chaque individu actif de ces débats, ils sont peu, l'écrasante majorité des visiteurs de ces pages n'y rédigeront jamais rien, assume un rôle, lequel, propre à telle chambre d'échos précise, exemple le troll, fusible par lequel circuite un sentiment de classe préexistant et comme par le transistor une chaleur, lequel rôle a ses répliques classiques, citations qui ne disent pas leur nom mais sont des combinaisons de signes linguistiques si communes qu'elles sont connues par

cœur et lues d'un bloc, citations mots de passe, citations qui reprises encore et encore bétonnent le sentiment d'appartenir à un groupe ou pas, avec ses rengaines à la con et ses éclairs de bon sens. Toute la population convertie au texto, langage oral, supposé immédiat, mimé à l'écrit, semble sentir plus fortement la brutalité des échanges directs, doublés de la présence, des ongles, des commissures, des errances tonales de la voix, des communications téléphoniques. C'est d'ailleurs à n'en pas douter une des raisons pour lesquelles le type d'expression qui se rencontre dans les forums numériques et sous les vidéos se caractérise par sa platitude et son recours ponctuel aux poncifs de même qu'aux généralités les plus vagues, l'absence d'improvisation et de recherche. Malgré tout, ces répliques, avec une régularité encore une fois comique, rejouent également des conflits. Et dangereusement divertissants, ces chocs interlocutifs parce qu'ils sont caractéristiques sont polarisants, en certains points, à l'extrême. Ils reposent sur une culture commune, non explicite, et des vérités générales, non exprimées. Nous entendons sympathique comme : qui repose sur l'acceptation en principe du bien fondé d'un mouvement homogénéisateur des particularités émotionnelles. La forte attraction sympathique de ces lieux de débat, lieux de débat ils en sont et nous tenterons ci-dessous de le réaffirmer, se retrouve dans l'excessive réaction que suscite le moindre changement d'interface d'une application fréquentée quotidiennement par les mêmes usagers, venu menacer la familiarité du menu, du paysage, du troisième lieu, venu comme gêner l'impulsion de causette, contrarier la satisfaction du besoin de bavardage, venu priver. C'est le P.M.U. du coin qui refait sa déco, nouveau management. Quelqu'un a dit que les amitiés qui durent, mauvais signe, sont le symptôme d'êtres qui stagnent ou le signe d'une influence dominatrice. Qui ne s'est pas trouvé dans l'embarras de choisir ses mots, voulant renouer ? Changer les codes, s'exprimer sera toujours dégrader le processus d'uniformisation que d'autres ont épousé, une attaque portée à celles de vos connaissances qui trouvent, à tel moment, à la pétrification de la matière grise des beautés de pierre. Il est temps de changer de réseau social.

Enfin, pour revenir sur cette idée de langue hybride, à mi-chemin entre oral et écrit, il me semble que les sphères médiatiques et politiques se trompent de plaintes dans le procès de discrédit qu'elles intentent aux opinions qui y naissent, basé sur leur origine. Le problème serait de travestissement. Je m'explique, la langue, dans ces espaces virtuels d'échange instantané, naturellement, s'adaptant, doit prendre la forme de l'écrit sans en être. L'espace étant : l'écran, la page du navigateur, publicités potentielles et logos, photographie ou vidéo,

recommandations, menus eux-mêmes et onglets, leur ordre et classifications, le système de notification, la police, les couleurs, raccourcis clavier, possibilités de personnalisation pour n'avancer que ceux-ci. L'opinion réactive, immédiate, c'est-à-dire sympathique, orale, comme bardane est lancée dans les vestes en foule, sous la pression chronologique, à la vue de tous, sans le recul, la relecture, le différé, la projection de l'impression projetée à laquelle les émojis se substituent à merveille, sans le coût non plus d'un timbre ni celui d'un texto, merci, au revoir, Monsieur, lui, ne nous fait pas perdre notre temps. C'est trop ça. C'est donc du discours oral qui prend de l'écrit la forme du sérieux, trompant le jugement. Lorsque quelqu'un écrit : "un bon cou de bite lui remmettré les idées en place à celle-là", le visiteur pense trop vite qu'il s'agit là, forme écrite leurrant, de sa pensée réfléchie, profonde, intime et non d'une connerie affreuse lancée au désespoir d'une quête d'attention, pressée hors de lui par des forces sociales contraires et un passage obligé de sa journée sans fin, une lubie outrageuse, exagérative ou stupide, une grossièreté répétée par un gosse de douze ans. Par loi similaire, un propos écrit, sociologique mettons, sur l'impact des écrans, au grand oral de l'interview média, sans effort important de concentration, n'apporte rien sinon un ennui à mourir. De la même façon, un grand discours de dictateur ou d'orateur doué, cette marche entraînante à vous en vouloir, dactylographiée telle quelle, relue dans le silence de sa chambre, peut sembler d'un ridicule et d'une pauvreté affligeante, à ne pas vous faire suspendre votre grattage de clavicule. Les sites de conversation les plus fréquentés sont ceux qui ont donné une forme virtuelle à la place du marché, où peuvent naître des formes débridées d'expression, à la fois désinhibée par l'anonymat et extrêmement contrainte par les élans sympathiques illusoire, qu'ils soient suivis ou résistés de la plus caricaturale des façons connues. Les opinions primaires qui s'y répètent, bribes de comptoir en contradiction avec leur forme écrite, ne présupposent que peu de l'opinion ou de l'avancée du raisonnement des personnes qui misent en condition de les rédiger le feraient. La concision nous force à laisser aux soins des doctorants toute la liste des contradictions et puis des malentendus que ces transcriptions publiques virtuelles d'un geste oral et incognito génèrent. En somme, ces sites seraient des scènes, non des lieux d'échange, quand, par ailleurs, "all the world's a stage".

Néanmoins, le curieux peut également découvrir à l'œuvre, dans ces mêmes espaces, des forces subversives de changement. Pour peu que sa constitution lui permette ou facilite ce carapaçage qui n'est pas sans rappeler la

corne que les guitaristes prennent au bout des doigts. En effet, la jeune militante de 25 ans, issue d'un milieu géo-social aisé et urbain, passée par les classes préparatoires, aurait-elle jamais lu, entendu, sans l'existence de ces lieux virtuels de mixité, quelqu'un dire : un bon coup de bite lui remettrait les idées en place à celle-là, et senti d'un coup revivifiée dans sa conviction la nécessité réelle et urgente d'une réflexion trans-sectorielle consciente sur la place de la femme dans la société. Les forums de discussion numériques malgré leur forte tendance, pour les raisons du profit financier, à la réunion sympathique et communautaire, telle tranche d'âge, tel milieu égal tel pan de toile, n'en restent pas moins publics et transcendent de la façon la plus concrète des frontières géographiques et économiques d'ordinaire infranchissables. De fait, le président de la république et le zingueur du coin sont logés à la même enseigne. Sur le papier. Ce que les champions de l'électoratisme ont très vite compris. Indéniablement, ces sites sont, même en l'état actuel, de formidables outils de sensibilisation et d'ouverture qui mettent en contact des concitoyens tenus autrement dans l'éloignement de leurs constructions stéréotypées. Ils donnent à une vaste part de la population jusqu'alors inaccessible, insondable, invisibilisée, réduite au silence, solitaire et extrêmement, un moyen d'expression publique, peut-être, mais surtout d'émancipation passive et de confrontation indirecte avec des contemporains. Il est possible qu'un jeune homme se sente d'autant plus capable de sortir de son cercle de naissance, de s'émanciper, s'il a vu, et entendu, et lu, que d'autres existent où son attirance ici abhorrée était célébrée. Les façons dont ces sites attirent le chaland et monnaient les parts de son attention expliquent un degré d'inclusivité élevé que nous pensons vertueux en dépit de ses motivations premières.

De plus, en invitant au cri des opinions très variées qui, nous l'avons dit, disparaissent dans la passage à plus grande échelle, l'échelle de la télévision à redevance par exemple, ces différentes plateformes permettent de libérer des paroles contraintes, refoulées, réprimées. Trois cas typiques de libération rendus possibles et audibles par leur portée publique sans commune mesure dans l'Histoire, nous viennent à l'esprit : celui de la dénonciation de pratiques industrielles spécifiques jugées immorales, fuites de fonctionnements internes, révélations qui intéressent moins les rédactions d'investigation que, par exemple, les Panama Papers, c'est compréhensible. Celui, deuxièmement, du droit à l'autodétermination de sa vie sexuelle, facilitée par l'élaboration, toujours tâtonnante, d'abord virtuelle, de sa persona. Celui, enfin, sans doute le plus retentissant, relatif aux violences faites aux femmes, notamment sexuelles,

violences qui, si elles ont dans l'art eu des places diverses à diverses périodes, n'ont semble-t-il pas été suffisamment, attention litote, invitées à se décrire ni dans les journaux ni à la télévision. La distanciation élargie entre victime et coupable, une sorte de relaxe de l'emprise sous les regards anonymes d'un grand nombre de lecteurs, les encarts eux-mêmes de ces sites "loin mais maintenant" où chacun peut s'enregistrer sous un pseudonyme, de multiples facteurs permettent à une indignation privée de se faire révolte, de se faire entendre, de briser l'isolement, de faire bouger les lignes voire de faire condamner devant les tribunaux. Au risque parfois de créer des emportements de justice aveugle contraires à la présomption d'innocence, aux risques de victimes jetées sans soutien en plein tourbillon médiatique.

Pour finir, des points de vue sociologiques, politiques ou même commerciaux, la somme océanique des discours qui refluent chaque heure sur les plages des réseaux sociaux doit servir, analysée pertinemment, répliques de théâtre écartées, servir à jauger de l'importance quantitative des sujets ainsi que de leurs acceptions actuelles au sein des représentations les plus répandues. De là seule peut venir la légitimité nationale ou internationale d'un sujet, son droit à accaparer l'attention et à sortir chacun de sa vie quotidienne. Il s'agit d'une différence primordiale entre ces rues piétonnes et les tours allouées de la presse écrite et autres plateaux de télévision qui se refilant par méthode les mêmes informations venues d'organes étatiques se partageant les marronniers, rivalisant de cravates, abandonnant tout à fait la question de l'objectivité dans le choix des sujets, ne font que tourner en rond dans leur cercle clos qui fait : présidence des États-Unis, le problème migratoire, un film coup de poing, changements à l'exécutif, le vent a soufflé là-bas, regardez ! Sont-ils des millions à nos frontières ? La président américain a dit.

Par esprit de synthèse et afin de nuancer, suivi le principe progressiste qui considère qu'un élargissement du débat public et de la participation citoyenne est un bien en soi, nous pourrions proposer que si l'indice démocratique de ces nouveaux lieux d'expression populaire est élevé, ce dernier est miné par le fait qu'ils soient, ces établissements, gérés par des compagnies privées à but lucratif, cotées en bourse et qui plus est, dans le cas de la France métropolitaine auquel nous nous sommes limités, exclusivement ou presque américaines, quasiment toutes californiennes. En ce sens, ce sont moins des forums ou des assemblées que des centres commerciaux. Où certes presque tout le monde se sent libre de venir, où certes des discussions s'engagent dont les campagnes publicitaires se

font l'écho, où certes peut être réservée une grande scène avec des micros, hors fêtes de fin d'année, soldes, pâques et la semaine du jour d'action de grâce, le mois d'août. Les ondes pourraient participer à la formation du... Vous aussi vous êtes passés à côté de cette perle du 7ème Art... Médecin, elle ne change que tous les sept jours de... Les révélations de ce nouveau sondage vont vous faire tomber de votre chaise. À quand une plateforme nationale financée par l'imposition, indépendante et gérée par ses membres ? Mieux, à quand un réseau social international créé et mis à jour par une organisation non gouvernementale d'intérêt public, sans publicité et à but non lucratif ? Car le résultat troublant, tant de gens avaient donc tant de choses à dire et montrer et partager, le résultat de l'engouement moderne des réseaux sociaux a, pris dans les mailles des anneaux vicieux de la logique néo-libérale, des conséquences concrètes néfastes sur le paysage culturel partout dans le monde, l'inintelligible et à jamais inconnue diversité de la forêt amazonienne est remplacée par de la monoculture d'huile de palme. Alimenté de force, gavé de contenus publicitaires ou bonbons, la personne est parquée, assimilée par le groupe élargi qu'elle pense s'être elle-même choisi. De son côté, l'effort créatif et culturel des éditeurs dérape vers le polissage, il se déplace dans le spot publicitaire. Le budget et les retombées de la publicité explosent, proportionnellement aux nombres de consommateurs. La logique s'inverse, oubliez plaire pour instruire, oubliez déplaire pour secouer, il s'agit désormais de déplaire au moins de monde possible, le blockbuster, ayant écarté tous les projets moins dotés dans la réclamation, n'est plus qu'un des moyens à rebours de rentabiliser la campagne promotionnelle. Le cours de l'art se cristallise en chapelet de flaques verglacées. L'esprit critique se raidit. Comment ça s'appelait déjà ton film ? Ah oui, qu'est-ce que tu en as pensé ? Moi ? C'était bien, j'ai bien aimé.

En parallèle, il ne faut pas manquer de rappeler et comprendre que l'immense machinerie du golem scolaire vient à peine, vingt ans plus tard, de tourner ses moteurs vers le problème, et y penche cette fois sérieusement son pesant front. Après avoir appris à ses pupilles l'usage du stylo, de la lettre, du livre et de la bibliothèque, son action définitionnelle, qu'est-ce que le numérique, comment éduque-t-on au numérique, pour peu qu'elle soit réfléchie et répartie par tous le corps enseignant, aura un impact crucial. À ce titre, un des rôles que l'école républicaine et laïque devrait, à notre avis, assumer plus fortement, avec clarté, est celui de la distinction entre fins et moyens. Les animaux domestiques ne sont pas des antidépresseurs. L'autre n'est pas un objet sexuel. L'autre sexe n'est pas un ennemi. Vivre et consommer ne sont pas synonymes. Faire défiler vers le

bas n'a pas de fin. Décrites ces places numériques comme nous venons de le faire, théâtrales, brutes, cathédrales, féodales, chaque visiteur devrait être continuellement sensibilisé, fût-il un utilisateur régulier, re-sensibilisé et en fonction de son âge, à l'impact très réel de ce qui se passe dans ces lieux de vie virtuels. Non, ce ne sont pas que des mots sur un écran. Les ateliers d'empathie, s'ils n'avaient pas été délaissés pour de fausses raisons productivistes, si l'on faisait ensemble l'effort surpasser les gênes qu'ils invitent à se manifester, suffiraient à le prouver encore et encore.

Il est, pour certains, difficile de se figurer quel genre d'apports au grand débat de notre temps représente une vidéo de cinq secondes postée par une admiratrice de quinze ans, d'une chanteuse en représentation exécutant dans le mille son clin d'œil maladroît, vidéo repostée cinq millions de fois avec dessous son titre : "je peux mourir tranquille maintenant #clind'oeil #J.m'atuée" plus de mots comptant que Les misérables. Sur les murs dématérialisés d'ici à la Lune, murs très verticaux des assemblées gratuites et publiques que les ondes hébergent, les opinions sont à la fois outrancières et éclairantes, libérées et condamnées à la superficialité. Or où logeaient d'antan les levures du débat ? La narine familiale, les badigoinces pleines de rumeurs et de sournoiserie du bistrot et de l'église, le nombril des éditoriaux de presse, l'espace interdigital, du pied celui-là, des micro-trottoirs de fin de journaux télévisés. L'évolution et la progression, en importance, des apprentissages numériques, avec des professeurs spécialisés, la création et le soutien de plateformes à but non lucratif ; alors Internet aura une chance de devenir cette opportunité nouvelle, propre au seul vingt-et-unième, qui nous a été vendue, il y a trente ans, avec les premiers mobiles, avec l'assurance que nous finirions par sentir le besoin d'un nouveau smartphone tous les ans.

Fouchet avait pris l'initiative de devancer à la petite salle le gros des congressistes. Pour se rendre utile, il s'était privé de conclusion. Il était sorti, en toute discrétion, à : "le mois d'août". Il s'avise à présent de selon quelles règles celui qui retire les déchets, au Centre, sépare du reste ceux qui sont à ce point contaminés que le recyclage est impossible. Les cartons ivres de tomate, les pots de yaourt tartinés d'une couche de colle plus épaisse que leur plastique, les boîtes de conserve rouillées. Quand Dansjoue, Stravesh, les autres et Wiltord le retrouvent, il finit d'emboîter, d'emmancher, d'imbriquer les emballages que le précédent passage à laisser, faute d'une poubelle digne de ce nom, la petite salle ne compte

qu'une corbeille à papier sous l'écran projecteur, il abouche le tout dans un grand sac poubelle noir verni, qu'il a trouvé. Dansjoue se tourne vers Wiltord et lui demande : « - où est passée ta Marie » ? Wiltord sans le regarder se choisit une bouteille d'eau sucrée dans le distributeur et lui répond : « - Marie a décidé de faire une à une les rangées de siège de la salle Montréal pour s'assurer que personne n'avait rien oublié.

- La salle ce sera encore nous demain.

- Laisse-la un peu respirer, tu veux. Et toi, alors, soulagé ? » Sortant de la petite salle pour les rejoindre, bonhomme, bienveillant, moustache de lait, Stravesh s'en prend à Dansjoue : « - qu'est-ce tu nous as fait, tout à l'heure » ? Dansjoue joua l'étonnement, et puis le souci. « Le bel exemple, la première journée ! Partir comme ça en roue libre. C'était quoi ce charabia de : Concitoyens, Administrés de toutes obédiences, ma tarte au foutre. Représentant des pouvoirs publics incapable de s'en tenir, avec l'humilité attendue, au sujet qui lui a été attribué. Monsieur a mis la main à la poche, Monsieur peut s'affranchir. C'est Dansjoue qui improvise, c'est Dansjoue qui se détache de ses notes comme nul autre. Et nos co-congressistes, tu y as pensé ?

- Je pensais leur dédramatiser la chose.

- Tu ne pensais rien du tout.

- C'est comme ils le sentent.

- Je vais te dire.

- Oui, Stravesh.

- Tu te rengorgeais, et le plus dérangeant c'est que tu ne t'en rendais même pas compte.

- L'introduction doit mettre en valeur une problématique.

- Et tu le sais ! Qu'est-ce que tu nous as fait. Pourtant, il suffit d'appliquer aux gros utilisateurs, ceux de nos concitoyens qui passent trois, quatre, cinq heures et plus par jour à survoler ces murs de commentaires, ce que Molière fait dire à Martine dans Les femmes savantes, Molière est partout dans le ressentiment de nos coutumes : Tout ce que vous prêchez et, je crois, bel et bon ; Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon, Quand on se fait entendre, on parle toujours bien, Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien, et oui, cette langue écrite que vous parliez, au lieu de la leur lire, comme convenu après vote, factice en présence dans les rapports qu'elle représente, c'est à toute la langue écrite que l'école des notes sur vingt, des dictées et des interprétations anachroniques les a aliénés, nos

auditeurs, repousser l'encyclopédie qui explique que la terre est ronde et tourne autour du soleil, repousser Gérard Noiriel et son histoire de l'immigration française, laissons-leur leur langue à eux, cette même langue que le réseau social leur rend, cabalistique à souhait.

- Que cette phrase était longue, mon ami. » Ils se turent une seconde. « - C'est que je dois en être au bout », dit enfin Stravesh. « Une chance que la prochaine ne soit que mardi, ah ! » Marie venait de saisir Stravesh au col et le plaquait contre le côté de la machine à boissons. « - Comment ça la prochaine », articula-t-elle, avec un calme glaçant, Wiltord questionné du regard.

« - Tu sais bien, Stravesh en a trois.

- Non. Je ne sais pas.

- Avec les deux qui se sont désistés dans la dernière ligne droite, après les travaux pratiques, tu t'en souviens, et qui avaient ensuite attendu deux mois pour nous le dire. » Il vint prendre la main de Marie. « Stravesh est une personne force de proposition, c'est quelqu'un de réactif, qui sait par exemple s'adapter aux demandes, et s'affirmer dans le groupe. Il est celui qui produit le plus de propales, la plupart très bonnes, tu vois, nous étions dans le pétrin

- c'est n'importe quoi. Et d'ailleurs, ce que tu as dit du bistrot, Stravesh, et des lieux historiques de débat ne tient pas. N'importe quoi pareil. Et des plateformes gratuites à but non lucratif, il en existe des tas.

- Et elle se cachait quand je regardais, peut-être ?

- Tu n'as pas bien cherché. Le problème c'est que les célébrités n'y sont pas. Et que », Wiltord, rassuré sur l'avenir de son colloque, se mit en quête d'un gardien. Il en profita pour raccompagner deux des congressistes qui, leurs affaires récupérées, rentraient justement. Quelle première journée pas vrai. Fouchet, qui était là, n'arrivait que mal à s'abstraire des gencives trop visibles de son amie Marie, quand elle souriait aux autres qui prenaient congé pour mieux revenir disputer avec Stravesh la question d'une plateforme libre et transnationale. La force d'attraction ou de répulsion électrique entre deux charges ponctuelles dans le vide est directement proportionnelle au produit des magnitudes de ces charges et inversement proportionnelle au carré de la distance les séparant. Leur gomme le déroutait. « - La narine familiale, je signe. Avec tous ses labyrinthes ethmoïdaux. » Wiltord revenait avec Françoise, une des gardiennes du centre des congrès Louis-René des Forêts. Ils firent ensemble le tour de la

petite salle, l'autre ayant déjà été fermée par leur soin. Françoise dit : « - nous sommes sortis de l'isolement et de l'attente », et les laissa. Marie, échauffée, charmée par une vapeur de dissipation qui errait par l'interminable couloir du centre tout à coup vide, une minute ayant chu, dit : « - parlons de nos jours passés pleins de secrets et de cachotteries factices, des révélations obtenues sur une marche d'escalier », une croche, un siècle, « de leurs terreurs, de notre extase ». En d'autres termes, elle proposait à Stravesh, Dansjoue et toute la clique de prendre un verre en ville, quelque part, et célébrer une première journée réussie, et éteindre les gorges en feu. Personne n'était si chaud. Tant s'y fallut qu'il s'y risquait, en réponse au coucou-serpent de l'horloge biologique de Marie, « - allez », lança Stravesh, « allez les jacquemarts, » lança-t-il, « je me rentre. À demain. - À demain, vieux. - Demain. » Là-dessus Dansjoue lui emboîta le pas et Wiltord, eux deux partis, de proposer à sa belle et au Fouchet de l'attendre à la voiture, une histoire de colis à déposer. Sur quoi Marie conclut : « toujours ça de moins à remorquer ».

Il avait plu des gouttes, pendant qu'ils s'écoutaient salle Montréal, il pleuvait à verses. Wiltord, le sut-il, en choisissant pour le chemin du retour le périphérique, fit grand plaisir à son ami du lycée Fouchet. Plaisir pris qui l'incommoderait tantôt, la grande politique fonctionnant avec la stupidité des réactions chimiques extra-corporelles. Pour l'instant, alors qu'ils entamaient leur trois ou quatrième tour de l'anneau comme il n'est pas si extraordinaire de voir faire ceux qui sont sortis du travail avant 16 heures, sur l'instant, la beauté impressionnante de ces véhicules motorisés en aquaplanage qui traçaient comme dans du sable d'éphémères ornières crépitantes les accaparaient tous et tout. De la banquette arrière, Fouchet s'appuya aux sièges pour se rapprocher du pare-brise. Ils poussaient aux limitations. La route s'enroulait par en-dessous leur bobine à roues. La nuit noire, la vitesse, les gouttes tracées dans le spectre des phares. La pluie avait tant à dire, elle refaisait du volume un déluge. Ils fonçaient à tout casser, ils scindaient la surface du mur d'enceinte de la grande ville comme un hors-bord aurait fait au sommet d'un aqueduc. À gauche, des millions de têtes en épi sous d'énormes squelettes de renards incontinents, les suivant, à droite, des haricots pendus dans le vent à des câbles électriques, des deux côtés de la muraille s'assurer que le blé ne se fait pas la malle. « Toute cette destinée », s'exclama Marie très près de son oreille,

« que nous embobinons pour demain ! Le poignet qui voudra coudre ! Libres, nous sommes libres mes amis ! Boivez ce spectacle, boivez le mensonge de nos parents, ce crime au symbolisme enivrant, comme il est bon, sirupeux, quand on soupire d'avoir des glaires à travailler. » Marie venait de parler pour Fouchet, elle l'avait grisé jusqu'au comble, rassis à sa place, ceinture toujours enclenchée, il ouvrit la portière pour mieux voir la route, « - putain, Fouchet, t'es zinzin, ferme » !

Rentrés à l'appartement, Wiltord attendit qu'ils eurent enlevé leurs chaussures pour les ranger dans le pan inclinable d'un meuble bas. De là, le conducteur passa à la salle de bain. Marie et leur invité s'installèrent au salon comme la veille, et elle, ordinateur portable sur les genoux, joua à deviner ce que celui-ci mangerait. Il paraissait distrait, regardait ailleurs. Il revint plusieurs fois buter du regard contre la porte fermée de la salle de bain. « - Je vois les petites roues cranter-cranter là-haut », lui lança une Marie hilare. « Tenez Cortés, c'est la mienne, à l'échelle, dit Motecuhzoma Xocovotzin dit Moctezuma deux au conquistador espagnol. » Elle partit d'un autre éclat de rire. Fouchet avait blêmi d'un cran. « Ne t'en fais pas, rroh ! Arrête de stresser comme ça pour que dalle. Le grand truc de mon Wilson c'est de ne faire qu'un avec le courant, le bruit de l'eau qui coule, le ruissellement, tu connais. Alors il adore faire pipi debout, à côté du bain qui coule. C'est marrant, non ? Non pas qu'il prenne le bain, ne lui parle pas de bain, c'est pour faire chauffer l'eau, après il se douche. Des fois, comme il aime bien se doucher juste avant le dîner, il se retient la moitié de l'après-midi pour que ça tombe tout pile. » Marie rerigola. Fouchet lui explique qu'il fait assis, depuis qu'il a découvert, à vivre seul, que les toilettes ne se nettoyaient pas toutes seules. Ce qui fait beaucoup moins de jolis bruits, crut-il bon d'ajouter avec une pointe de regret. « Honnêtement, je crois que tu es dans le vrai », lui répondit-elle. « C'est bien, Nathan. » Pour ce soir, ils commanderaient un petit quelque chose à leur ami traiteur de la rue Larditte. Elle posa son ordinateur, pour mieux attendre désormais, et mit en marche derrière le canapé un lecteur de clés et son jeu d'enceintes, lesquels se réveillèrent dans un fichier rempli d'enregistrements d'Astor Piazzolla. « Mon principal reproche, en vrai, si tu veux savoir, reproche, si je devais en isoler un, injustement, après quoi, vingt ans, bientôt ! » Peu s'en fallut que Fouchet ne répâtât, vingt ans. « Ce serait la paresse de son caractère quand il s'agit de payer son effort

empathique, tu vois, de faire attention à ce que je dis. Comme si je déblatèrais à longueur de journée et que je lui demandais pour une minute de remettre le son. Donner une attention pleine et objective à ce que je dis, en dépit d'où cela vient. Ils sont très importants ces efforts-là, pour combler la séparation sensorielle des genres, par exemple. Ou même les réflexes acquis dans l'éducation. Regarde-le le coquin, il a le feu aux fesses mon gorille, ah, ah. Et si c'est une fille : salope. Je trouve qu'il dépend trop, mais je lui ai déjà dit dix fois, il dépend trop des marqueurs d'autorité pour donner son attention. Genre, même une idée que j'aurais genre portée pendant onze mois, si c'est la première fois qu'il l'entend, il ne peut pas y appliquer la moitié de sa pleine intelligence, juste parce qu'elle vient de moi. Sa copine. Je lui dis mes règles me tuent, la douleur est intense, il me donne un bisou. Un an plus tard, un beau matin, il revient me voir : ma mie, ma pauvre, j'ai vu cette vidéo hier soir, je crois que je n'avais rien imaginé avant, qu'avoir ses règles, pour vous, la douleur, les prostaglandines, quel truc, affreux. Et la fatigue. Je ne m'étais jamais rendu compte. » Wiltord les rejoint, purifié et plus à l'aise dans une nouvelle tenue. Il se releva instantanément du canapé pour ranger les couverts que Marie lui avait sortis car il en avait déjà d'autres de prêts et revenu se mit à couper dans un bol du persil qu'il avait posé là le matin même avec une paire de ciseaux. Wiltord Pécaril, songeait Fouchet, s'évitait par l'anticipation perpétuelle, avec méthode, tous les choix menus et momentanés que la volonté autrement s'amenuise au fil d'une journée à nourrir un à un. Cela agaçait beaucoup Fouchet, cette préméditation où chaque action finissait sa répétition facilitée, ce passage sans friction, dextre et intellectuel, ce canal. Le livreur toquait à la porte. Un carton, qu'excitée et curieux déballèrent à l'arrache. Le parti inhala ses légumes, suçsa sa viande en gelée, lampa ses bouillons tout en se chauffant le four d'un kilo et demi de patates douces à la mode basque. Wiltord soudain réveillé dans la désappropriation la plus totale se mit à admirer avec une belle verbosité la robe du jus de betteraves qu'il prenait par ailleurs régulièrement, le soir, d'un trait, sans y regarder. Fouchet comme la Marie Thalassier, eux, traversait ce qui s'appelle un coma alimentaire, ils respiraient comme parturiente en fin de contrat. Dans son abrutissement relatif, Wiltord leur dit comme il prenait son pied à s'empiffrer, « - si seulement », égrillonna-t-il, « tu pouvais encore comme à l'époque du bac, vous vous souvenez ». Bien sûr que Marie se souvenait, elle jura là-dessus

qu'en une semaine d'entraînement elle en re-serait capable. Elle en serait recapable. Wiltord lui dit : chiche. Wiltord lui prédit que la cloque lui percerait. Elle qu'il arrête, qu'il garde ses forces, allez, par amour de l'outrance, il savait quoi, elle lui montrerait. Cet échange, Fouchet eut à l'écouter par erreur une sorte de montée d'angoisse. Il passait somme toute un fort mauvais moment, la soirée était exécration, cet endroit lui ponçait les coudes, il n'attendait plus que d'être rendu à sa personne et à lui-même. Tout ce que vous voulez, il se livrerait. Il se leva pour s'étirer en hauteur, manière de mâcher, les muscles de la bouche n'ayant pas saisi leur chance, avec ceux de l'estomac. Wiltord en profita, anticipant, pour réarranger le plaid du siège encore chaud. Fouchet l'aurait taclé en travers de la pièce, ne fit que s'y rasseoir grossièrement. L'interaction passa inaperçue. Bientôt des mots trouvèrent à se frayer un passage via érucation. Elle, elle ne ferait pas de vieux os, lui ne s'éterniserait pas non plus. La dame, comme la veille, aida Fouchet à se rouler dans l'imbroglio de housses et de draps qui sentaient comme elle. Wiltord rapporta de la chambre dans la salle de bain trois rouleaux de papier toilette. Et ce fut de ce samedi-là la fin.

4 La médecine se trompe-t-elle ?

Une tigresse de poussière avaient planté ses quatre sets de griffes dans les reins épais d'un vieux couvre-lit doublé, juste devant Fouchet couché sur le flanc dans son imbroglio de linges, dans l'attente du jour qui a sept heures trente, heure convenue l'avant-veille, comme la veille frapperait le seul carreau jaune du mur de briquettes. Le sauveur fit de la tigresse une brebis, laquelle se mit en devoir de faire sa laine et brouta, brouta qu'éternité s'en suive. Cependant, le carreau jaune, angélique, implosa, et le noyau s'énucléa de sa complication textile pour passer dans la salle de bain. Fouchet eut, assez nette, joviale, le sentiment prémonitoire qu'il ne s'y embrouillerait plus jamais. Bref, il aspergea et frotta son visage à l'eau froide du lavabo. La fraîcheur intense, hautement physique, le resserrement lui fit un bien fou. Il recommença, l'eau laissée couler, par deux fois. Et puis il eut le malheur de lever les yeux et de se surprendre

dans le miroir. Trois rinçades lui avaient détergé le loup, qui pelait, mais pelait et avait rougi vers des teintes tropicales. Il se posa là-dessus une ou deux questions sur les eaux de la grande ville, leur traitement. À quoi bon se mentait-il. Ayant fini par hausser les épaules et flatuler de la bouche, se scrutant le jeu jusqu'à sortir du cadre, Fouchet se rendit dans la cuisine, appuyant fort des talons que chacun sache que la salle de bain était libre. Il sortit tout ce qu'il trouva d'inquiétant ou d'utile, des placards, des crédences, des tiroirs, du réfrigérateur. Entre autres, quatre cubes de nono plantés d'un cure-dent, dans une poche trois betteraves cuites et des croustilles d'ail frit dans un bol. Marie fit son entrée dans la pièce aux vivants-morts. Elle écrasa un bisou sur le joue de Fouchet. Une minute plus tard, ce fut le tour de Wiltord. Celui-ci, enthousiaste, son humeur réglée, s'exclama : « - en voilà une idée ! D'un déjeuner qui va nous mettre sur les rails » et il but un grand trait de son verre d'eau gazeuse tiède, avant d'attaquer. « Le nono pour l'anxiété, pas moins de six conférences aujourd'hui, les cocos, de la betterave pour nous aider à contrôler notre pression artérielle, et l'ail, l'ail parce que nous sommes français et que l'autre est vampire, l'ail, je veux dire, pour la quercétine qui tempérera l'expression de nos gènes. » Marie qui venait de se brûler le doigt dans le grille-pain conçut quelques réserves, elle prit soin de mettre en garde l'homme de sa vie : « - prends garde », lui enjoignit-elle, « prends garde, tu sais que ce n'est pas une journée Des chiffres et des lettres. Combien de co-congressistes comptes-tu coucher ? » Wiltord fut arrêté par la question, un filet de jus de betteraves lui coula des lèvres. « - Je ne comprends pas », répondit-il à l'intonation. « - Tu n'as pas peur de le transpirer cet ail, de les rendre aux séraphins ces gaz, et quand tu vas leur parler, aux pauvres, ce qui ne manquera pas d'arriver, dans l'état d'agitation où ils seront, dans la petite salle, ta bouche à trente ou moins centimètres de leur nez. - Marie, ta prévoyance t'honore et je te sais gré de ta sollicitude, néanmoins, je mangerai tout ce que Nathan nous a sorti car il est notre ami et intelligent autant que nous, il sait sans doute des choses que nous ignorons. D'autre part, je ne transpire pas. Ton sens de l'observation, pour tant perfectionné, aurait eu cent occasions de te l'apprendre. Quant à mon haleine, mon haleine ? Mon haleine les réveillera et ensuite, comme prévu, je n'aurais de cesse de la renouveler par les vertus d'autres aliments qui la garderont active, empêchant aux odeurs rances de se développer et la décomposition passive de prendre. Du

tartre, jamais. Découvrez une autre façon, celle dite en passant, de délasser et divertir ses collègues. Il n'y a pas que la pilosité et l'habillement. - Il n'y a pas que l'habillement ? » Répéta doucement Marie, ingénue, à l'intonation, juste avant de donner libre cours à sa vorarephilie sur le lobule auriculaire le plus proche. « - J'aurais cru que vous l'auriez senti plusieurs fois, votre vie a été si longue, la jeune femme a été si longtemps le petit condiment des réunions importantes et des conseils décisionnaires. Délasser, au sens de : protéger des pouvoirs de l'ennui, l'ennui, cet émissaire du trou noir originel qui veut que n'ayant pas d'origine connaissable rien ne peut être si fantastique de ce que nos sens s'emporent à faire accroire. Vous vous êtes changée souvent. Je me change avec une régularité incompréhensible. Ne pourrions-nous rien faire de plus ? Assez de frivolité, savez-vous seulement, Maligne, par quoi nous commencerons tout à l'heure, dans moins de trois heures ? - L'art médical, Beau Diable, passera à onze heures sous le scalpel d'une femme nommée d'Hauteclouque. - Votre mémoire est prodigieuse. Il s'agira comme vous dîtes de problématiser notre rapport à la médecine, en tant que corps social démocratique. Nous parlerons des choix budgétaires qui accompagnent ses projets de recherche, des applications qui sont faites de ses découvertes et des enjeux de leurs applications. Santé mentale, chimiothérapie, prévention contre le tabagisme, diététique, réponse aux épidémies virales, peut-on encore utiliser sans dommage ce vaste terme quasi-mythologique de médecine ? Le praticien se laisse-t-il trop facilement idolâtrer ? Est-ce le défaut d'éducation qui laisse se confondre pilule et hostie ? Et surtout, la prolifération, rappelons-nous, la médecine se trompe-t-elle quand elle cherche par-dessus tout à prolonger la vie ? Quand elle se choisit une priorité et que celle-ci se trouve être l'allongement à tout prix de la durée de vie moyenne. Au détriment de l'existence. » Fouchet venait à l'évier d'amorcer une grosse vaisselle qui fit craindre à l'organisateur quelque aplatissement de son coussin de marge. Ce dernier tenta de l'en dissuader, en vain, le produit vaisselle était tiré. Marie, indulgente, compréhensive, superbe, tira son compagnon par la main, vers le séjour où ils finirent de se préparer, boxant, talmousant, tabassant, une à une les préoccupations insouciantes assez pour se présenter à eux. Quand Fouchet en eut enfin terminé, ils ne purent pas ne pas remarquer qu'il n'avait qu'une seule chaussette au pied. Les mots colloque, conférence, co-congréssiste, ne lui faisaient donc que dalle. « L'élément perturbateur ! » Étouffa Wiltord. « Il

joue les retardataires, mon enflure ! » L'imbroglia de linges retourné sans lui, il essayait une à une sur son malheureux visage les lotions de Marie et les crèmes de Wiltord, sa ceinture attachée par un tiers contre son gré, la voiture n'aurait su démarrer sans, l'on se mit enfin en route pour découvrir que c'était jour de match à la grande ville. Les rencontres avaient été décalées à quatorze heures, des années de ça, pour réduire les débordements et les incivilités dus à l'ivresse chimique, elles avaient été cette année avancées à onze heures, dans l'idée de limiter les risques de liesse. Ils allaient arriver au centre à la bourre, c'était sûr cette fois, toute l'équipe à poireauter en stress dans les couloirs du centre Des Forêts.

« - Les gens.

- Salut, Raphaël. À la bourre, à la bourre, on trace.

- Salut Raphaël.

- Ils vous attendent.

- Bonjour, bonjour.

- Wiltord Pécaril, pour la salle Montréal, s'il-vous-plaît. On s'est mis en retard pour trois fois rien.

- La salle est ouverte, Monsieur.

- Ah ! Fantastique.

- Ne vous en faites pas, Monsieur, messieurs, une seconde, messieurs Stravesh et Dansjoue vous font dire qu'ils vous attendent à la petite salle.

- Vous êtes un ange.

- In shaa Allah.

- Bonjour.

- Le bonjour. » Ils marchèrent en deux minutes l'angle droit de couloirs qui leur en avait duré la veille cinq. « - Bonjour.

- Messieurs-dame. » Dernière ligne droite. « - L'homme sans méthode est une mouche sur la vitre d'une fenêtre oscillo-battante », dit justement Stravesh, debout, touché au front par un rayon oblique, comme ils en finissaient avec les remuements d'après petit-déjeuner. Gaz ascensionnels à peine libérés, ils apprirent à leur effarement comme critique était la situation. C'était à propos de madame d'Hauteclocque. Madame d'Hauteclocque qui devait lire son truc pour la première conférence du jour. D'Hauteclocque n'avait pas eu son café. Une suite d'événements rocambolesque à n'en pas revenir. Dansjoue plaisantait, mal à propos. Partie de chez elle en catastrophe, la verseuse de sa cafetière éclatée au sol, elle n'avait pas trouvé à se garer près d'une des chaînes localisées main

dans la main le long de son trajet, sûre d'en trouver au centre des congrès, la jouant prudence. L'erreur. Une panne informatique avait le matin même vers neuf heures rendu inutilisables tous les distributeurs automatiques de centre, dont le réseau était centralisé, le passe de Dansjoue, avant que vous ne demandiez, allez-vous faire, ne les ouvrait plus. Et la cafetière de la petite salle ? À court de filtres. Et les dosettes de café soluble du plateau de courtoisie ? Finies. Le centre des congrès Louis-René des Forêts proposaient à ses usagers deux cafétérias opérés par des enseignes partenaires. Les cafétérias du centre des congrès Louis-René des Forêts ouvrent le dimanche à onze heures trente. Il faudrait ressortir et quel péril ! Dans ce quartier isolé. Avec les supporters. « - Comment va d'Hauteclocque ? - Regarde par toi-même. » D'Hauteclocque était prostrée par terre sous une table de la petite salle, les genoux ramenés dans la poitrine. « - Le gardien nous a bien indiqué une salle mais nous étions tellement chamboulés, tu comprends, adjacente au bureau de la Françoise, gauche, gauche, escalier de service, un local où ils gardent à disposition les consommables, des filtres, Françoise y serait sûrement. Ne pourrions-nous pas peut-être utiliser exceptionnellement la cafetière de votre salle de pause, ou vous nous en rapporteriez un, juste un, pour la dame ? Que je lui dis, au gardien, montrant sans afféterie comme je suis conscient d'abuser. Nous ne pouvons pas tout, me répondit-il alors, notre café c'est autre chose, vous implorieriez, je ne peux pas vous en dire davantage, le pardon. Si cela ne tenait qu'à lui, il nous aurait ouvert une autre salle, a-t-il été jurer au risque de se perdre. Et moi d'insister, j'étais à bout, où est notre Totord, où est Torius, c'était dans son signe, vous savez, elle est du mois de mai, madame d'Hauteclocque. Ses premières sensations sont celles de ce mois, d'où ont découlé toutes les suivantes, en fonction de la pente desquelles elles ont raviné. Il a toujours été changeant le mois de mai, dans cet hémisphère, il eut soufflé le chaud, il souffla le froid, ce serait un roman ce mois-là, c'est quatre saisons dans la même journée, c'est quatre temps dans la même phrase. Ce carnaval de parkas et de jupettes a été pour son très jeune être le premier lieu de stabilité, la nature dans laquelle il a surgi, rejeté. Tu sais, quand je dis signe astrologique, je crois à son importance, pas pour la divination charlatanique, tu comprends bien, juste un autre type de soutien psychiatrique, mais

- pas maintenant, Steve », maintenant, Wiltord prendrait la situation en main. Car il était arrivé au final. Aussi, il avait appelé Stravesh Steve,

prénom usuel qu'il s'était lui-même choisi à son arrivée dans ce nouveau pays pour ne pas déranger ses futurs interlocuteurs ni leur rajouter un excédant de travail mémoriel ou de vérification ou de neutralité, pour signifier clarté, pour dire direct. Wiltord s'éclaircit la gorge, tous écoutèrent ce qu'il dit, avec l'attention du désespoir : « Dansjoue et toi allez devoir sortir dans le quartier. Je sais comme c'est, je réalise ce que je vous demande. Une fois dehors, séparez-vous, infiltrez-vous, ne prenez que les risques strictement nécessaires. Si vous trouvez abandonnés des écharpes de couleurs, nouez-les autour de vos cous, mais par deux ou pas du tout. Par deux ou pas du tout, rappelez-vous bien. Marie, avec moi, nous allons trouver cette salle, Françoise ou pas. Nathan », d'Hauteclocque, sous sa table, se mit à frissonner de manière incontrôlable, il fallait agir, « Nathan, tu vas tenir compagnie à notre amie d'Hauteclocque, tu vas lui raconter les torrents du massif, au printemps, les cascades d'un jour, les rivières qui prennent la clé des champs. » D'Hauteclocque se mit à sangloter et puis gémir. Wiltord fit un pas vers elle, qui sembla l'encourager, « je comprends, je comprends, ça va aller », lui dit-il posément. « Marie ? » Qu'il n'en dise pas plus, d'inutile quand le temps presse. Elle frappa deux fois de la paume sur sa cuisse et sortit, suivie du Fouchet. « Désolé », posta d'un murmure Wiltord, sans adresse.

Fouchet et Marie remontèrent avec aise le premier couloir de béton lissé, faciles, appelés à l'adjuvance. Un dérapage, ils affluèrent dans l'autre qu'ils connaissaient, par où ils étaient arrivés à la salle Montréal les deux fois, au sol couvert de signalétique, avec des palonniers jaunes suspendus au plafond, celui-ci semblait servir au centre des congrès de colonne vertébrale. Les extrémités de ce très long hall rectiligne étaient si éloignées d'eux qu'elles se répétaient, loin, loin. À quelque distance en aval, exécutant des embardées digne du chef fêtard des pochtrons, un des gardiens pilotaient à vive allure une laveuse de sol auto-portée. Intelligemment, le plus couillu des deux se jeta au sol au milieu du couloir et fit des signes pour attirer l'attention du gardien. Une minute et il les rejoignait. Il avait tout entendu au talkie, quel cirque ce matin. Qu'ils montent, un de chaque côté, gaffe aux pédales. Ils firent sur l'engin quatre ou cinq cent mètres, passant en fanfare les ascenseurs pour le parking souterrain et le bureau d'accueil qui leur faisait face, à une vitesse que la marche olympique eût permise, certes au prix d'une dépense énergétique autrement personnelle. La gardien les arrêta devant une double porte de

secours à barres antipanique. « - L'escalier, gauche, droite, le bureau des directions, Françoise vous ouvrira le local. » Celui-là était des plus taciturnes et très obligeant. Au bas des deux volées de marches, une porte passée, Marie se vit proposer trois choix, elle prit naturellement celui de gauche et au croisement suivant celui de droite. Espionne dans le premier virage, elle devint secrétaire lubrique après le second pour finir par être une espèce de monstre alien qui marche aux murs. Il se passait rarement une minute sans animation, avec Marie. « - Il y en a combien de ces portes, tu crois ? » Fouchet ne voulut rien risquer d'hasardeux, il se garda bien de chiffrer. Plutôt, il se mit à sangloter, il eut froid et geignit. L'endroit était tombal. « J'aime me plaindre moi aussi, me noyer dans le flot de mes plaintes, rouler au fond avec les pierres polies, mais ils ont la priorité, Nate, il faut leur céder, c'est leur épreuve. Ni la tienne, ni la mienne. Nous les avons eues. Allez. » Marie toqua à la porte du bureau des directions. Pas de réponse. Elle laissa passer une minute avant de retenter, l'oreille cette fois approchée du panneau de la porte. Elle n'irait pas jusqu'à essayer la poignée, non. « - L'impression. L'impression. L'impression a été suspendue. » Une porte ouverte derrière eux sur une pièce obscure laissait parvenir une voix étrange. « L'impression. L'impression. » Marie aurait aimé pouvoir lire ces syllabes familières qu'elle ne captait qu'à moitié, "bière pression, bière pression". Marie se dissipait. C'était bien la dernière chose dont ils avaient besoin à ce moment précis. Ils s'aventurèrent dans la pièce et prirent de plein fouet la confusion qui s'y était fortement comprimée. Au sol, une marche en dessous, du gravier, aux murs, de la maçonnerie aux jointures nues, erratiquement éclairée par les clignotements de diodes orange et vertes, une sorte de torchis ocre, au plafond. Contrairement au reste du centre Des Forêts, cette pièce semblait pour d'obscur raisons n'avoir pas été touchée, avoir, c'était inexplicable et pourtant probable, préexisté l'ancienne usine également. Marie chercha par quelle magie allumer l'ampoule d'une lampe portable pendue par sa cage de fer à un clou, elle repéra derrière elle, en hauteur, le rond blanc de ce qui s'avéra être un interrupteur à molette. « Ah ! Bonjour. » Elle venait d'allumer qu'une lourde photocopieuse de bureau, seul mobilier visible, les pieds dans le gravier, leur adressa la parole : « bonjour, je m'appelle Ada. Scannez, photocopiez, imprimez depuis une clé. Désirez-vous que je lise ce qui sort ? Le programme de synthèse vocale prenant un certain temps à se lancer, il faut le charger le plus tôt possible, afin d'éviter plus

tard un temps d'attente trop long ». Fouchet avait une remarque qu'il aurait voulu partager avec l'entité toute d'artifice lors icelle son introduction continuant, disait ceci : « mon détecteur de mouvement se limite aux présences et potentiels mouvements dans un espace immédiat de deux-cent-quatre-vingt centimètres, il n'enregistre pas les sons. Pour diverses raisons qui appartiennent aux concepteurs, cette machine n'est pas dotée d'un système de reconnaissance vocale. Voulez-vous prendre connaissance de ces raisons ? Il est mal de juger d'une personne sur la seule base de son handicap. Sélectionnez, s'il-vous-plaît, votre requête dans les menus ou taper votre question au clavier physique situé sous mon guide-papier ». Fouchet se rapprocha pour taper. Il écrivit : Ada, ne penses-tu pas que l'expression lire ce qui sort, par ses sous-entendus scatophiles voire consuméristes, nuit à la communication de ton message ? « Quel âge avez-vous, Monsieur ? » Connais-tu le canard de Vaucanson, Ada ? Tapa Nathan répondant à la non-réponse par une vraie question. « - Je ne possède rien sur le canard confit chausson. Veuillez m'excuser. » Comment sais-tu que je suis un monsieur ? « Mon détecteur de mouvement se limite aux présences et potentiels mouvements dans un espace immédiat de deux-cent-quatre-vingt centimètres, il n'enregistre pas les sons. » Mon nom est Nathan, Ada. « - Enchantée de vous connaître, Natasha. Il ne semble pas que l'expression lire ce qui sort nuise à la communication de mon message, quatre-vingt-dix-neuf-point-huit pourcent des utilisateurs qui ayant requis mes services l'ont fait dans l'idée de faire apparaître, par l'exercice d'une pression, la marque de quelque chose dans quelque chose. Ce qui n'est pas du tout mon fonctionnement mais reste ma mission, ce qui se produit dans cent pourcent des cas. » Marie avait, le temps des introductions, passé ses mains sur la majorité des surfaces de la cave. Elle désigna à son chevalet les deux portes, symétriques, à un mètre à droite et à gauche d'Ada l'imprimante. « - Elles mènent où celles-là, tu crois ? » Fouchet n'avait aucune raison de rien risquer d'hasardeux. Il transmit la question à l'intelligence artificielle. Ada, où mènent les portes ouvertes dans le mur près de toi ? Où laissait peu d'espérance. « - Mon détecteur de mouvement se limite aux présences et potentiels mouvements dans un espace immédiat de deux-cent-quatre-vingt centimètres, il n'enregistre pas les sons. » L'obstacle du mur à contourner l'empêchait de scanner très avant dans ces espaces. « - À droite, » dit néanmoins Ada, collationnant c'était audible, « des vibrations.

À gauche, des ondulations. » Peux-tu nous montrer ta droite, Ada. Ada fit clignoter trois diodes de son côté droit quand elle regardait la porte par où ils étaient entrés. Gauche et droite n'étaient toujours que du langage parlé. Au revoir, Ada. « Ne souhaitez-vous rien scanner, photocopier, imprimer depuis une clé, Natasha ? » N. « Désirez-vous que je vous sorte un reçu ? » Non merci. « Veuillez nous excuser si nous n'avons pas pu vous être utile. » J'ai été très satisfait de ton service, Ada, au revoir. Marie essaya la porte de droite, elle s'ouvrit sans un son, parfaitement ajustée, graissée parfaitement. C'était le parking. C'était effectivement le parking souterrain qu'ils avaient traversé le matin et là-bas la berline grise de Wiltord et Marie. Raphaël avait rapproché sa chaise de camping contre une des colonnes du parking, de manière à l'avoir entre les jambes, et y gravait. Quand il les aperçut, chômeant, il leur proposa du café de sa thermos dont ils reçurent chacun un plein gobelet cartonné. S'ils y trempèrent leurs lèvres par politesse, tact et acte de pactisation, ils se gardèrent bien d'y revenir, la raison de leur virée encore claire dans leurs esprits. Ils gagnèrent les ascenseurs le plus vite qu'ils purent avec leurs gobelets sans opercule à la main. Ils y entrèrent. Les portes s'ouvrirent sur l'auto-laveuse du gardien qui les véhicula jusqu'au croisement suivant, mains sur les gobelets. Ils se précipitèrent vers la petite salle. Plus personne. Le couloir était désert. La conférence avait commencé sans eux. D'Hauteclouque lisait sa dissertation, plongée dans son texte, elle ne nota ni leur rentrée ni leur mise à quai. Marie et Fouchet se faufilèrent en silence vers les premières places libres.

Troisièmement, quels sont, avec plus de précision, ces obstacles mentionnés qui s'opposeraient à l'utilisation rationnelle de la médecine ? À son application aussi bien dans la sphère privée que selon le concept d'utilité publique, au renouvellement de sa déontologie, à son actualisation ? Si l'on ne parle pas aux fantasmes de l'homme, comment faire de soi un sur-homme plus beau plus fort, comment vivre pour l'éternité, de quelle manière amène-t-on les petites questions, négligeables croirait-on de prime abord, du bien-être quotidien et de l'application intime des savoirs médicaux, sans en faire de faux débats entre hurleurs de positions morales inexpugnables ? Toutes les questions de santé ne semblent-elles pas anecdotiques quand elle ne touchent ni à votre apparence corporelle,

ni à votre état, soit mort soit vif ? Qu'y a-t-il de mal à dissoudre un peu de fluor dans l'eau de leur robinet, si cela leur permet d'apprécier leurs sodas tranquille quelques années de plus. Dîtes, à quel moment le sperme est-il meilleur ? Si l'on compte concevoir. Le plus apte à conduire les spermatozoïdes ou le corps le plus apte à les fabriquer qu'ils nous reproduisent en mieux ? Et si une heure de massage thérapeutique, mensuelle, selon les emplois, selon les postes de travail, devenait obligatoire, sur les heures de travail et à la charge de l'employeur ? Et si l'on vous soutenait que stimuler sexuellement, manuellement et d'une manière appropriée, une patiente dépressive suscitait dans la plupart des cas un net regain de volonté de vivre ? Et qu'on avait par la même opération aidé certains hommes réceptif à revenir du coma ? Que chacun se pose la question, il apparaît que, par désintérêt, par arrêtés de conviction, dès que le débat se porte sur des questions moins centrales, moins animales que la sécurité ou la mortalité, soit l'opinion publique ne s'y intéresse pas, soit elle trouve l'occasion qu'elle attendait d'y aller à pleins poumons.

De là, la forte odeur de clientélisme, mi-diffuseur de cabinet mi-manipulation psychologique, qui accompagne souvent l'application verticale de la médecine et la prescription. Du laboratoire pharmaceutique extra-territorial au médecin de quartier en passant par le chirurgien esthétique, le professionnel privé de la santé est tenté de satisfaire aux désirs les moins réfléchis de la psyché humaine puisque c'est là que réside son profit matériel et le succès de sa carrière. Citons un des exemples peut-être les moins évidents, d'une complexité polémique, celui de l'inflation des termes relatifs aux catégorisations inopérantes de la psychologie moderne. Je cite : je croyais t'avoir dit que j'étais un I.N.T.J-T., moi, pourtant, tu as vraiment eu une mauvaise idée de m'amener ici. Où la définition clinique d'un tempérament momentané, établi sur la base d'une nomenclature obscure dérivée elle-même de la vague langue de l'internationalisme, sert à une recherche identitaire, motivée ou d'ennui, laquelle, fourvoyant le cerveau adulte en pleine perte de plasticité, dit : j'ai enfin fait, deux ans d'errance diagnostique, tu te rends compte, diagnostiquer mon excès de morgue, mon mal de vivre, une personne, un site d'autorité leur ont étiqueté un nom, je me sens mieux, je peux

même arrêté d'y penser. Et toi, il a fallu que tu me proposes de venir ici. Aux gouvernements de se demander, si la santé fait partie de leur prérogative, si elle doit en faire partie, c'est un autre débat, cette question est tautologique, à qui sont plaisantes les cinq dernières années d'une mamie démente qui tombe et retombe sur sa hanche en plastique parce qu'elle a une peur bleue de se souiller devant les inconnus d'une hypothétique maison de retraite ? Pas à ses enfants, pas aux infirmières surmenées, pas aux contribuables qui paient les opérations dont l'intéressée ne saurait expliquer la raison, pas à ceux qui imaginent comme cela peut devenir, ces ultimes années sont-elles ce qu'elle, cette personne, aurait souhaité, voulu s'elle avait su, dix ans plus tôt, en possession relative de ses facultés cognitives ? Si lui avait été exposé, dès l'enfance, les multiples et variées façons de partir. Alors pour qui ces cinq années de délitement dans l'extrême sénilité sont-elles objectivement une bonne chose ? Les laboratoires qui fabriquent les cinq ou dix médicaments qu'on l'engueule de ne pas savoir prendre quotidiennement, les assurances qui la protègent, les petits abonneurs en série qui l'abusent, tous ceux, ils ne sont pas majoritaires, qui s'enrichissent de la diminution de son capital et de son héritage, les mêmes qui se félicitent légalement de l'annulation finale d'une force économique accumulée une vie durant. Il n'est pas nécessaire de préciser, par ailleurs, que ces profits sur la vieillesse avancée créent de la richesse, de l'emploi et du lien.

Partant de cette observation, autre obstacle à l'utilisation rationnelle collective de la médecine pour améliorer la qualité de vie du plus grand nombre, la relativité des points de vue et des intérêts, différemment, l'impossibilité du consensus scientifique même qui pourrait lui servir de base. Que l'on compte combien de décennies a dû combattre la vérité qui dit que le tabac est extrêmement nuisible à la santé sur le long terme, combien de poids économique le problème a dû prendre, en terme de coût pour la sécurité sociale, si l'on prend l'exemple de la N.H.S. britannique. En pratique, rien qui ne soit multifactoriel. Dans le domaine de la santé, il n'est rien qui ne soit multifactoriel. Ce qui signifie que chaque camp pourra démontrer, avec autant de complexités inutiles et tortues que nécessaire, au choix, que la cigarette n'est qu'une des multiples causes environnementales et

comportementales du cancer du poumon, qu'elle tue chaque année presque une centaine de milliers de personnes et coûte à la société plus de 20 milliards de livres sterling. C'est pourquoi l'innovation dans l'accompagnement de la vieillesse, les campagnes de sensibilisation aux problèmes émergents, l'application de politiques sociales préventives basées sur des découvertes scientifiques récentes est quasi-impossible. L'on ne peut pas juste imposer à chacun un rendez-vous à tel âge, à l'hôpital le plus proche, une heure en groupe, une heure seul, où les effets du tabac seraient démontrés, ou des cas de vieillesse extrême seraient illustrés. Qui serait convoqué, qui convoquerait, et qui irait ? On n'écoute plus sans rémunération, passé vingt ans. Laissons de côté la question du financement, qui accepterait d'animer des sessions de ce genre ? De prêcher la bonne parole face à une classe de trente sceptiques avec sous le menton des habitudes de trois fois leur âge. Et qui déciderait en amont de l'importance et de l'urgence des questions de santé publique, pollution de l'air ou lutte contre l'obésité ? Qui réaliserait, à la demande des états et sous leur contrôle, les études complémentaires préalables et quels obligations, dans leurs applications, se lèguent les joueurs de chaises musicales de l'assemblée ? En infantilisant leurs citoyens, la plupart des états modernes font le choix de protéger leurs activités économiques de consommation, superflue, le plus longtemps possible. Du point de vue économique, l'activité économique finançant le système de protection sociale, un bon citoyen rentré du travail, grignote quelque chose en vérifiant que ses abonnements ont bien été renouvelés automatiquement, ressort courir une heure avec son chien, prend un bain parfumé, s'habille comme il faut, sort en voiture manger en ville, digère au spectacle et rentre lancer une machine qui par bonheur pourrait se terminer à la fin du deuxième épisode de sa série en cours. Il ne serait sans doute pas faux de dire que le premier obstacle à l'utilisation rationnelle et progressive des audits médicaux et de toutes les enquêtes scientifiques à mesure qu'elles se font est le manque d'éducation. Dès lors, prophylaxie, combien d'années avant qu'une hypothèse étayée puisse en toute légitimité entrer dans le programme de S.V.T ? Quid des majeurs dans leur quarantaine, où acquièrent-ils eux ce savoir ? Quid d'une théorie prouvée qui voudrait que des

adolescents de 16 à 24 ans soient plus créatifs, réceptifs et en bonne santé et aptes dans leur études s'ils avaient tous deux à quatre rapports sexuels par semaine ?

Demeure, ultimo, les difficultés d'ordre juridique. Qui, dans le cas par exemple du suicide assisté ou euthanasie ou assistance au suicide ou fin médicalisée et cetera donne la mort ? Un proche, le patient lui-même, un médecin, une machine validée en amont par un groupe de médecins autonomes ? Qui, dans un système démocratique électoraliste, va venir défendre une surtaxation du sucre dans les boissons ? Une carte, un compte personnel, pour le tabac, le cannabis, est-ce envisageable de responsabiliser les adultes sur leurs consommations problématiques, permettre leur libre arbitre, de manière à pouvoir les couvrir différemment sans enfreindre le code constitutionnel ou l'abolir, c'est-à-dire, en cas de cancer du poumon, ne pas les soigner aux frais du contribuable ? Interdire, l'alternative n'existe pas quand expliquer directement à un public insuffisamment instruit en matière médicale est irréaliste voir impossible ? Dans la tourmente d'un plaisir délétère devenu problématique à l'échelle nationale, internationale, la taxation semble être la seule option viable et ce pour les gouvernements quels qu'ils soient lorsqu'ils entendent rationaliser sur la base d'un savoir médical et le faire appliquer.

Nous avons vu au cours de notre réflexion que si, premièrement, la médecine et les questions de santé au sens large devaient infléchir, en tous domaines, l'organisation de nos sociétés, elle ne pouvait pas s'en faire l'unique dictatrice. Une unité moléculaire biologique éphémère hyper-consciente peut-elle faire de sa conservation une priorité sans être criminelle envers toutes les autres ? Question insoluble. L'équité nous a poussés à avancer, ensuite, que ce devrait être davantage mieux vivre qu'empailler et que le bien commun devait autoriser à restreindre, parfois, les déplacements de biens alimentaires par exemple, et d'autre fois à laisser faire : le problème ce ne sont pas les natalités mais qu'en tant que société nous encourageons, éduquons, forçons des générations entières à subir l'abrutissement de la sénilité pré-mortelle. La médecine, une science, tire sa grandeur, disions-nous, du fait qu'elle sauve la vie, repousse la

mort, la combatte. La médecine met en échec notre condition la plus intraitable. Cependant, à notre époque de surpopulation, retarder les décès à l'absurde, est-ce toujours grand ? L'homme a instinctivement tendance à faire de la médecine, une science, son idole. Au final, le citoyen bachelier du XXI^e siècle comprend-il plus en détail son propre système digestif que le paroissien du XIV^e comprenait les subtilités éthiques exégétiques de l'évangile selon Marc. Tous les deux mangent ce qu'ils trouvent le plus facilement et s'illustrent la Bible du moment avec leurs voisins. "Au XVIII^e et au XIX^e siècle" pense René Girard, dans *Le bouc émissaire*, "les Occidentaux font de la science une idole pour mieux s'adorer eux-mêmes. Ils croient en un esprit scientifique autonome, dont ils seraient simultanément les inventeurs et le produit. [...] L'esprit scientifique ne peut pas être premier." La médecine appliquée en système de protection sociale marche sur la tête et semble nous demander d'inhiber, à certains moments en totalité, notre faculté à définir en conscience ce qui est bon, et non pas seulement bon pour la préservation de notre unité biologique, mais à notre sens. Ce traitement m'éblouit à croire rêver, je ne peux plus rien lire cinq minutes d'affilée sans avoir mal au crâne mais je comprends qu'il allongera mon espérance de vie de cinq ans, je ne me détournerai pas de la lumière.

5 Pourquoi certaines œuvres littéraires s'éternisent-elles ?

Damnatio memoriae ! Abolitio nominis ! Qu'on le condamne à l'oubli, suppression de son nom ! Il existait dans la Rome antique une procédure sénatoriale qui consistait à effacer des archives historiques, du glorieux passé de l'humanité pour ces chérubins du berceau méditerranéen, un personnage d'importance qui n'aurait, à la réflexion, pas mérité d'y figurer. "Haurit saxa vorax, montesque inmiscet arenis" Marcus Aurelius Severus Antoninus Augustus,

nouvel empereur de Rome après avoir fait assassiner son frère Geta en 211, fit effacer son nom des institutions, détruire les statues à son effigie, fondre les monnaies qui le représentaient, brûler sa correspondance. La question de l'existence posthume d'une œuvre, d'un personnage, de ce qui nous influence et régit par delà la mort et nous inflige provenance, a hanté l'esprit humain privé et collectif probablement depuis que l'écriture donna vie à la première archive. Avec le temps, toutes les institutions développées qui cherchent et ont cherché à superviser, à prendre en charge ce phénomène des marées mémorielles, naturel à chaque société consciente d'elle-même, toutes finissent par comprendre que tout s'oublie de soi-même fort bien car la mémoire est matière, et qu'il suffit de choisir ce que l'on garde /sic/ ce qu'il est sage d'honorer humblement, ce qui par sa grandeur se garde du temps et se défend de l'oubli, seconde mort ou mort du souvenir. Ainsi chaque année l'état français fait-il courber 800 000 de ses pupilles au-dessus d'une page de Bérénice. Bérénice est une tragédie historique sur le trop plein de sentiments et les problèmes des gens aisés, représentée pour la première fois en 1670, au plus grand plaisir du roi Louis XIV et dédiée à son ministre Jean-Baptiste Colbert. Les sens de son devoir et de l'hospitalité du peuple français sont à nul autre pareils mais cela commence à bien faire. Qu'est-ce qui nous empêche de libérer une chambre et de saluer bon vent à cet anachronique squatteur nourri blanchi de notre hôtel en chef ? Trois raisons. La première : ce n'est pas parce que l'on sépare en deux quelqu'un que l'on ne l'a pas aimé, et il est bon de se rappeler ce que c'est d'aimer. "Vous êtes son amour, craignez d'être sa haine", aurait dit l'autre. Ce serait dévaluer méchamment, voyez-vous, de très utiles citations, par exemple : "L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine, / Rome hait tous les rois, & Berenice eft Reyne". Même en le traitant horriblement, il ne partirait pas, il faudrait plus et alors ses voisins de couloir le recueilleraient. Ils ne parlent déjà que de lui. Bon. Alors

plutôt : pourquoi certaines œuvres littéraires s'éternisent-elles ? Ayant choisi pour suivre cette question un plan péripatétique linéaire, nous verrons, première étape, qu'indépendamment de leurs motivations, Bérénice et les autres classiques sont passifs dans ce processus posthume ; que ce sont les sociétés et leurs forces idéologiques et politiques qui sont derrière elles à l'œuvre, momifiant. Dès lors, à quoi servent ces atemporels outils et ces indémodables ornements ? Quelles caractéristiques communes peut-on leur trouver ? En somme, de quoi sont faits les classiques ? Enfin si oui ou non, la surproduction de produits culturels qui a accompagné l'explosion des réseaux a attaqué ce vernis que l'on croyait impénétrable.

Macbeth est une tragédie de William Shakespeare. Non, biffe, il nous importe de recommencer sur de nouvelles bases. The Tragedie of Macbeth est une pièce de théâtre, représentée peut-être dès 1606 à la cour de Jacques Ier d'Angleterre par la troupe The King's Men, publiée pour la première fois en 1623 et attribuée à cette occasion, pour des raisons utilitaires, au seul William Shakespeare, mort sept ans plus tôt. Le cas de l'immense et capital répertoire théâtral auquel a participé William Shakespeare, dans des proportions toujours disputées par les spécialistes, est typique de ce mécanisme sociologique que nous souhaiterions éclairer, mécanisme qui s'efforce d'enchaîner un corpus précis de textes à une figure littéraire, de créer des figures de l'écrivain. Macbeth comme toutes les autres pièces de ou attribuées à William Shakespeare a été écrite, répétée, réécrite, présentée, jouée et peaufinée, discutée, représentée, déclamée, entendue, reçue, huée en partie, rejouée, acclamée à la fin, soignée, raccourcie, rallongée, retravaillée, reformulée, remaniée, révisée, revue, réexaminée, rabâchée, poncée, astiquée, lustrée, briquée, parachevée sur des années, collectivement, par la troupe en premier lieu, l'effectif

changeant de ses acteurs, costumiers, metteurs en scène, les retours critiques et spectateurs. Ceci est un fait. Il y aurait eu plusieurs façons de simplifier, de vulgariser ce phénomène complexe, l'humanité a choisi celle de la figure littéraire : William Shakespeare, ce génie. La bible, autre monument de la littérature, nous est venue, nous a été offerte, peut-on lire, par Dieu. Cette figure doit être unique, centrale pour être pratique ce n'est pas la troupe The King's Men dans sa diversité, c'est Shakespeare, et elle doit également, dans l'idéal, être assez éloignée dans le temps pour être à l'abri des critiques factuelles. La figure est d'autant plus inattaquable que les preuves matérielles et les documents biographiques sont rares ; étant factuellement indisputable, elle peut servir à toutes une variété d'usages, de la plus basse récupération à la plus haute démonstration morale. Dixit "la langue de Molière" quand rien n'est plus abusif que d'utiliser le nom de scène d'un trublion pourfendeur de l'académisme linguistique, pour défendre le caractère sacré la langue et l'argument idiot de son immuabilité d'airain. Quiconque lit devrait savoir qu'aucun écrivain n'est seul l'auteur de son texte, et encore moins de son œuvre. L'œuvre, comme elle s'entend, pour une très large part est posthume, tributaire dans son essence d'une langue qui a évolué depuis des siècles, écrivains inclus. Après les éditeurs, les correcteurs, traducteurs le cas échéant, peut-être libraires gouailleurs, vient l'interminable procession des critiques et des reprises. Dans sa forme écrite de livret, Macbeth est un texte qui a été poli par son passage de mains en mains, par cent parterres successifs, que des milliers de critiques et de penseurs ont entouré en amphithéâtre jusqu'à faire autour de ce minuscule point de langage le diamètre d'un petit astre. Il n'existe pas de grands hommes, le génie est une création commune dans un but politique. L'œuvre peut être grande. Dieu évanoui, reste la cathédrale. Pour revenir à notre propos, bien qu'il soit notoire qu'un certain nombre d'écrivains aient ruminé ces questions de postérité et d'immortalité,

d'apothéose par l'œuvre, victimes eux-mêmes de la construction fabuleuse, leur gloire est de servir à booster les ventes de bière une fois par an, le 16 juin, et celle du haggis le 25 janvier. Acceptons, pour le reste de notre dissertation, de retirer l'apostrophe s de notre problématique pour écrire à la place : pourquoi éternise-t-on certaines œuvres littéraires ? Et plus précisément certains textes au détriment de la production d'un artisan dans sa globalité. De plus, les dictionnaires les plus consultés, à ce propos, ne nous disent-ils pas que l'emploi pronominal "s'éterniser", demeurer indéfiniment, s'attarder, traîner, est familier ? Et n'est-il pas toujours agréable de constater en silence à quelle profondeur subtile la familiarité des usages va creuser ? Passons car que retiennent les lycéens des essais et poèmes de Charles Baudelaire : qu'il fumait de l'opium et aussi clairement du cannabis puisqu'il en avait parlé, que c'était un dandy entretenu mais pas que. Il nous a été suggéré dans cette première partie que la littérature n'est pas plus qu'un autre un art solitaire. Bien au contraire, c'est le livre-objet qui se sert de son auteur pour continuer de se faire rééditer. Les fleurs du mal sont éternelles, Charles Baudelaire est mort le 31 août 1867, à onze heures du matin, il était atteint d'aphasie globale depuis plus d'un an, il n'avait donc même plus du texte sa version intime.

Listons à présent quelques-uns des usages les plus fréquents qui sont faits des classiques de la littérature. Les poèmes de Charles Baudelaire servent, scotchés au programme du lycée général, à introduire aux côtés d'une compréhension nette de la fumisterie sémantique généralisée de la poésie oisive, la preuve dissuasive de l'inaccessibilité de l'expression écrite non motivée. Nous parlons du rôle castrateur de la poésie classique dans l'éducation publique. On croit lire *L'albatros*, ceux qui ne sont pas touchés haussent les épaules et se marrent, ceux qui le sont se sentiront à jamais incapable d'écrire rien que ce soit d'approchant en perfection, ils

sont rejetés à leur illégitimité atavique dans ce domaine. Il s'agit de faire rentrer la rivière dans son lit. Le Grand Charles dit à la Magalie de la seconde C d'Aragon : « - ma petite, tu n'y penses pas, ce n'est pas sérieux ». Toujours dans le même poche qu'il est pratique, se trouve un autre des usages récurrents pour lesquels il faut se transmettre les textes littéraires, celui de la borne historique. Le procès des Fleurs du mal sert à illustrer ce qu'a pu être, des siècles et des siècles heureusement révolus, la censure institutionnelle, notamment ecclésiastique. Il est vrai qu'ici ce type de censure a disparu, rappeler, en république, son existence ainsi que son actualité en d'autres lieux n'a rien que de louable, cependant, cela dit en deux phrases, n'est-ce pas que de l'auto-glorification déplacée ? Ils le condamnaient, nous le lisons à nos enfants, nous leur sommes infiniment supérieurs en liberté et par l'émancipation. D'autres mécanismes de censure cependant n'existent-ils pas, plus modernes, encore en action ? Nous y reviendrons. Borne historique, disions-nous, planté en illustration, en exemple, Les caractères de La Bruyère, Zadig et Voltaire, Le dernier jour d'un condamné de Victor Hugo, leur langue modernisée, leurs longueurs élaguées, leur date à retenir : enfilez sur la lignée nationale les perles d'héritage qui permettent, l'enjambée est longue, au peuple français d'avoir pu cinq cent ans affirmer sans sourire : nous sommes le phare du monde. Et d'aller dire avec assurance aux sociétés constituées les plus diverses et nos atrocités justifiant l'esclavage et les droits de l'homme. D'autre part, ces monuments de la littérature mondiale, tant qu'ils gardent leur valeur, la notoriété publique qu'entretiennent célébrations et programmes scolaires, comme autrefois les versets de la Bible, font, sous forme de citations, détournées gratuitement puisque plus personne ne les lit par loisir ou par plaisir ou par curiosité, d'efficaces renforcements d'argumentaire. D'autre part, ils servent de renvoi allusif à l'éloquence sophiste ; - on est quand même libre de dire ce qu'on pense dans ce pays ! - La liberté est un

concept fluctuant, à redéfinir à chaque occurrence, - que voulez-vous dire ! Je parle de la liberté d'Hugo, de la nostalgie du Grand Charles, du libre-arbitre Sartre. - Sartre ? - Sartre. Bien sûr, pardon, nous parlons de la même chose, nous nous entendons, continuez, je vous en prie. - C'était à vous, il me semble. - D'autre part, la dénomination ou le changement de dénomination, est de la compétence de la collectivité de rattachement. Il y en a des établissements et des sanctuaires à nommer. D'autre part, cette infâme expression de "langue de Molière" que nous avons évoquée, en vertu de laquelle pour bien parler, être éloquent, avoir tout simplement droit à la parole, il faudrait parler avec les verbes du XVI^e et savoir conjuguer l'imparfait du subjonctif et dire la covid, utilisation des fossoyeurs académiciens, criminelle et éhontée, lorsqu'ils se revendiquent de vagues figures patronymisées de la littérature pour maintenir leur position de prestige, rémunérée, laquelle position sert d'ordinaire à aliéner à leur propre langue le plus de locuteurs possible, par corrections non sollicitées restreindre leur pouvoir d'expression, ainsi que combattre, en réalité encourager, une invasion des langues étrangères, à l'heure du numérique, l'anglais américain principalement.

L'on peut se demander, dans un troisième temps : quelles sont les caractéristiques communes de ces créations intemporelles, réutilisables ? Nous nous limiterons à deux caractéristiques principales. Dans la continuation du concept de borne historique que nous avons brièvement décrit, les conditions de création d'une œuvre peuvent importer autant que son texte-même. Citons sans plus d'explications Iliade, Calligrammes, Les champs magnétiques, Si c'est un homme. À l'opposé se rangera toute une population de textes littéraires qui se caractérisent par ce que nous appellerions une vague clarté, ayant qui sait réussi inconsciemment cette alchimie qui tire du transitoire l'éternel. Ils sont parvenus à ouvrir à

coups de phrases tant de place que des dizaines et des dizaines de rééditions modernisantes, d'interprétations nouvelles peuvent s'y loger sans nuire ni interdire l'entrée. Ce sont La divine comédie, Perceval et Gargantua, Candide, Le procès ou La peste. Transformation de contenus mentaux existants, pour chacun de ces livres uniques, il semble que chaque lecture soit, en substance, très concrètement, une traduction nouvelle, une opportunité de renaître bizarrement. L'on peut toujours les retraduire, chaque matin si désiré. Réinterpréter est, profitons-en pour le souligner, l'action première de toute société durable, réinterpréter puis retraduire pour légiférer sur l'interprétation la plus récente et l'appliquer. Un cercle inclusif, une société qui ne sacrifie plus les phœnix apprivoisés à cet effet n'a plus de société que le nom. Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi autant de pincettes, introduire, préfacier, annoter, un texte déjà pourtant moderniser, c'est-à-dire traduit en français contemporain ? La vague clarté de ces textes du plus grand sérieux, fassent-ils dans le comique, invite à goberger, est un support portatif de solidarité active qui invite à en faire tout et n'importe quoi. "Il y a un charme mystique et poignant, sombre, liquide, au parcours de mots à moitié et obscurément entrevu." La postérité de l'essence de ces textes a quelque chose d'une survie miraculeuse, bien qu'annotée, préfacée, introduite, la tentative d'assassinat herméneutique échoue, mais par guignolerie, comme votre héros distrait ramassant un tesson sur la route éviterait la balle de .50 tirée au même moment. Ces textes, même emprisonnés par le meilleur et le plus mauvais des professeurs paraissent par magie passer à travers les barreaux des grilles de lecture de tel ou tel présent figé, s'échapper. On pense l'œuvre établie, son sens révélée par la photographie, son meilleur message prêt à être avalé tout rond par des collégiens en pleine croissance, prêt à servir de fondation à une définition définitive de la fonction esthétique du

langage, quelqu'un d'autre prend la parole pour dire idem ou corroborer, la voilà qui se dérobe.

Enfin, un dernier point relatif à la production, la génération de ces textes multi-usages qui ont fait les beaux jours des adjectifs les plus rares, à l'époque d'internet, dans un contexte où surpopulation implique surproduction. Pour ce qui concerne les données factuelles, nombre et volume des tirages, nombre d'auteurs, temps d'exposition en librairie, servant à prouver valide l'idée d'une surproduction de produit culturel notamment de type littéraire, voir internet. L'équation se simplifie comme suit : dans une comparaison entre milliers de profils étudiés, le besoin humain d'une multiplicité de moyens de se différencier n'a jamais été aussi vif. La publication, l'impression et la diffusion d'un petit quelque chose est une manière valable, enviable, de se différencier. On vend plus de livre que jamais auparavant, on en publie d'autant plus. Se produit un phénomène mécanique d'accélération, des tourbillons. Est-on censeur sans le savoir ? Nous avançons l'hypothèse que la surproduction est le moyen de censure le plus perfectionné que l'humanité ait connu. La censure active, par les hauts-responsables religieux ou royaux, marginale, la censure passive, l'illettrisme, ne s'opposent plus au XXI^e, en France, à la circulation des idées, des représentations, des propositions, à leur gain d'importance, néanmoins, la surproduction, par l'alternance accélérée de ses modes pensées pour l'obsolescence, son actualité galopante, par ses effets de noyade dans la masse, par les limitations temporelles très courtes qu'elle impose économiquement, censure le sérieux du suivi, la poursuite, le débat en profondeur, ringardise le retour, se passe de la spécialisation et étouffe toutes ces subtilités et autres nuances qui sont l'apanage de la fréquentation sur le long terme. Un texte qui a pris dix ans à écrire suscitera dix minutes d'une émission de télévision d'une heure trente, s'elle tombe par hasard dans les bras

de son public, une semaine de louanges exclamatives et d'avanies dithyrambiques sur un forum de bibliophiles. La deuxième moitié gueule-de-bois du XX^e a-t-elle engendré des chefs d'œuvre ? Examinons quels sont les prétendants au classicisme qui nous restent après cinquante ans, parvenus des années 70 et 80. La vie mode d'emploi, La plâtrière, vous voyez le porte-parole d'une institution quelconque se risquer à citer ces illustres inconnus ? Comme ils sont fragiles ces textes, et forts, comme nous connaissons de sources sûres la biographie de leurs auteurs, comme ils sont à portée de mains ! Nous pourrions les gifler d'une extension du bras. Pour évoquer les tendances à l'internationalisation des lectures, traduction invisibilisée bientôt automatisée, et à la surtraite des contes modernes, Le seigneur des anneaux, il nous faudrait deux autres dissertations ; c'est pourquoi nous nous consacrerons pour finir au phénomène de censure par la quantité, en attaquant la manifestation du point de vue individuel. En effet, la quantité n'est pas seulement celle de la production commerciale, volume des tirages ou réédition accélérée, c'est aussi celle du nombre de lecteurs capables qu'aucun prêcheur ne saurait sermonner au prix d'une ou deux citations. Et parmi ces individus, la littérature n'étant plus que d'un prestige secondaire, nombreux sont ceux et pourquoi pas eux, contents de se laisser guider par les professionnels du livre vers ce que veut le public, contents d'échapper aux difficultés du sérieux et aux affres de la créativité. C'est pas qu'il n'y ait plus rien à dire. Que l'on pense aux champignons cordyceps. Ce qui vient est à prendre au sens laudatif, il se crée des champignons nouveaux partout où la température et l'humidité rendent cela possible. Plus personne n'ambitionne de servir d'outil, n'est dupe de ce qui peut être fait à la mémoire textualisée d'un être, à titre posthume. Pour ces lettrés ignifuges, la postérité n'est rien moins qu'une erreur, le révélateur d'une faiblesse inhérente. Cet homme s'est privé de tout, il n'a jamais été bon que

pour de parfaits inconnus, une fois mort. L'humanité a dépassé son besoin de classiques. Le curseur n'est plus sur : abstraction à l'universel. Le texte imprimé et distribué est, produit dérivé ou tract, un objet consommable à usage unique. C'est quatre-vingt ans plus tard la mort de l'auteur dont l'on clôt le deuil. Et dans le même temps, un phénomène meure toujours pour servir à d'autres d'aliment, des études, des essais, des ouvrages qui tous vaudraient la peine d'une lecture répétée, se noient les uns dans les autres dans l'immense citerne à eaux de pluie que la surproduction a agrandie, en cent ans, d'un volume de 1000 litres à un volume de 5000 litres. Paradoxalement, l'opportunité est trop belle, à l'heure où des centaines d'individus et de personnalités se voient appeler à publier, parmi ces auteurs que les pré-requis éditoriaux auraient autrefois remerciés, peu doutent de leur légitimité à le faire et acceptent sans scrupule. Généralisons, un philosophe qui à l'antiquité aurait réuni les errances d'une vie en trois volumes, achevé dix livres en 1900, en publie et réclame un par an, aussi longtemps qu'il tient assis ; un créateur populaire de contenu vidéo pour les plateformes privées, dont les dernières lectures, forcées, remontent au lycée, prend sans se poser de questions la place qu'on lui offre en librairie. On occupe l'espace littéraire pour diversifier ses sources de revenus, on accapare l'attention divergente dans le but de la ramener vers des supports où la publicité est plus facile. Le lecteur anachronique, littéral dans l'autre sens, sent que c'est, sans ambiguïté ni excuse, de l'action : je vais publier avant j'écris. Et dans ce chacun pour soi, la particularité littéraire, l'indice de littérarité, l'élaboration, les différences linguistiques, les pratiques, ces coups de main dans l'utilisation de cet outil divin qu'est toute langue, le savoir-faire, d'un texte à l'autre ne varie quasiment pas, c'est de l'intelligence artificielle faite à la main ; résultat, le lecteur oublie qu'il peut partout se trouver des sens qu'il n'avait pas soupçonnés, il oublie que les voies sont impénétrables et même cela l'insupporte de

sentir une ambiguïté, la possibilité d'un doute, d'une responsabilité interprétative. La littérature, institution sociale, laisse transformer son centre en un pop-up shop, ou boutique éphémère. Les mots-clés, les expressions pré-construites, les sujets s'y succèdent selon la valeur de leur cours, vérifiée régulièrement, comme cela se fait depuis deux siècles dans la presse à grand tirage. Le lecteur du XXI^e n'accepte plus de ne pas comprendre d'emblée, de ne pas savoir de quoi l'on parle, de ne pas tout savoir après cent pages. La beauté de l'artiste raté, c'est-à-dire de l'artisan dévoué dans la production de ce que personne, malchance ou réalité, n'achète, du poète maudit qui libérerait la langue, n'est plus que ridicule ou dérangeante. "Il comprit combien ses efforts avaient été petits et ses nuits d'angoisse paisibles, il se rassit, se mit à vivre pour ce travail inutile, et quand trop fatigué pour y ajouter, il imagine d'où pourrait tomber une larme, la lecture, une seule larme suffirait qui peut ramener à la vie première, spongieuse, cérébrale, le plus renqueuni des quignons de pain." La première édition des Fleurs du mal avait été tirée à douze-cents exemplaires, l'élaborant, Baudelaire aurait dit : "les journaux à grand format me rendent la vie insupportable". Chaque année, il s'en réimprime plusieurs centaines de milliers pour le secondaire. Cela dit, nos classiques de la première moitié du XXI^e siècle, s'ils devaient nous survivre dans l'espace, dans une caisse de disques durs intelligemment rangée dans le coin douillet d'une médiathèque de vaisseau interstellaire, derrière la paroi du réacteur à fission, ne seraient-ils pas trois fois plus grands d'avoir eu à se sortir de cette inondation apocalyptique, d'être parvenus à survivre au déluge et d'avoir séparé la mer en deux avant de prendre la voie des airs ?

Enfin, nous avons vu que si certaines œuvres littéraires s'éternisent, cela était moins par volonté propre qu'en mérite de leur substance textuelle difficile à décrire, abstraite, boueuse, glaise, les

rendant, une fois imprimées et propagées dans une époque, plus ou moins indestructibles, hautement modelables, matière parfaite pour illustrer, autoriser à dire tout et son contraire. Nous nous sommes ensuite posé la question très dilettante de savoir quels seront les classiques de notre époque et si la surproduction culturelle qui sévit de nos jours n'allait pas, en fin de compte, leur rendre la vie humaine. Vaudrait-il mieux repenser le débat en ces termes : en quoi diffèrent les deux grandes formes, biologique et idéologique, de bataille pour l'éternité, c'est-à-dire la reproduction ? Batailles pour se faire sa place dans le futur génétique de l'espèce ou dans sa conscience collective. Sont-elles si différentes ? Attirer, plaire, faire passer un moment, posséder, auquel des deux types appartiennent ces verbes d'action ?

« - Malicieux, l'Albert Lebrun ! » S'exclama à demi-mot Dansjoue dans la tribune alors que l'on remarquait, revenant à soi, comme étrangement les sexes s'étaient séparés de part et d'autre, à gauche et droite, de la salle Montréal. « Comme il nous lance le débat dans les pattes, t'as vu ! Il marque un point, en vrai. La confusion est délurée, si je puis dire. J'ai moi-même choisi ma fiancée, en dernier recours, parce que je savais qu'elle parlerait de moi, mort ou absent, comme j'aimerais que l'on parle de moi. Je suis sûr que le cas échéant, elle aboierait et chasserait et mordrait les fossoyeurs, qu'elle les éloignera de moi au moins pour six ans disent les statistiques. Et c'est d'ailleurs la seule raison qui m'a fait choisir une femme née avec un vagin plutôt qu'un gaillard.

- Confidentiel. Pas faux, pas con. Moi, j'ai toujours choisi parmi ceux à la peau très sombre parce que ce sont eux qui ressortent du papier.

- Modelable, malléable, voyelle.

- Voyelle : i.

- Consonne.

- Le p.

- Poitrine. Alors oui, elles sont courtes sur pattes et font le dos rond, nous ne montons pas une palissade !

- Au contraire ! Grand, le plus grand possible, dans la moyenne. Avec des mains en jeu de clefs et des omoplates d'ange. Ou, une seconde, tenez,

grande, d'accord, mais rebondie, dans l'épaisseur, que lorsqu'elle se dressera face à l'océan et fera onduler ferme sa bonne graisse comme face à face deux grizzlies, les deux repartent de leur côté.

- Qu'elle ait beaucoup d'amies.
- Qu'il ait de nombreuses relations.
- Une perfection de simplicité.
- Une faculté toute de Panurge à faire tourner sur eux-mêmes les muscles de ses bras. Une aptitude à tirer la langue.
- À l'aplatir surtout, et l'appliquer.
- À la rouler en U.
- Les femmes regardent toujours les chaussures, en premier. L'élégance dans l'adaptation. Tout lui va, qu'il passe, qu'il fasse, qu'il aille.
- Bien sûr, les femmes les chaussures et les hommes les yeux, en plongée, attendez, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, pour s'y plonger, déjà, l'univers, l'infini, l'ultraviolet.
- Vairons, les dents du bonheur, à force de tabac.
- Personne n'a tort. Pour moi, le néologisme, déconcertant, aphrodisiaque. Sans-isme ni-ique, vous le devinez.
- Un qui laisse sécher la mousse du liquide vaisselle au fond de ses verres.
- Une qui a désappris en destin de se laver.
- Homme sans honneur, homme kiwi. Le jus l'amour.
- Il tient une heure de labour.
- Qui n'est pas trop chauve de soucis.
- Qu'iel plante des chênes, d'une façon ou d'une autre.
- Quelqu'un.
- Quelqu'un.
- Avec des tatouages mais la courbe des reins nue.
- S'iel, avec le bleu des veines, bouteille ou gris qu'importe ou treshorricque le nom, a le philtrum duveteux, bisexuel, c'est tout. »

6 Naît-on homosexuel ?

Une coulée de boue fraîche, mordorée d'huile ou marbrée d'or, avait emporté l'arrière-cour d'un garage automobile, à tour de rôle des cercles brisés de gomme émergeaient, avec un bercement. La terre argileuse avait bloqué le crible du ver orpailleur, qui se trouvait aussi être son nez, renâcler pour reprendre lui était harassant. Transformation ou Les métamorphoses, Dansjoue, parti dans son monde, avait attaqué son plat cuisiné, recuit au micro-onde. Son cheveu épars prenait de l'angle une humilité curative, connaturelle en somme, qui allait droit au cœur. De petits lambeaux de film plastique flapotaient sur les bords de l'assiette de polycarbonate, joliment fanions. De grands coups de trident, quand la tâche appelait une cuillère, en étaient la cause. Wiltord, Stravesh et Marie le laissèrent sur les marches de la salle Montréal, pour sortir dans le hall, se dégourdir les jambes avant la prochaine dissertation, une demi-heure. Il faut imaginer que pour nos neutrons, le four à ondes électromagnétiques de très petite longueur qui les nourrit représente autant que la mère régurgitatrice qu'ils n'ont jamais connue. Marie cherche du regard l'ami Fouchet, dans l'attroupement, aux creux archipélagiques des demi-cercles d'auditeurs caquetant. Elle retourne dans la salle le récupérer. Ils revinrent, sur leurs lèvres la moue d'incertitude, d'envergure, que leur avait laissée la question de savoir ce qui se trouvait derrière la porte de gauche, derrière Ada. Puisque derrière celle de droite c'était un coin du parking directement. Stravesh demande aux autres et à mesdames Sablé Edwige et Doumergue Suzanne, à Victor Avice s'ils désiraient quoi que ce fût car il était justement sur le point d'aller, de ce pas, à la cafétéria. Il dut sortir son téléphone pour noter les commandes. Pour mieux l'attendre, Wiltord demanda à Victor de lui rappeler son sujet. Le droit de se taire, notre droit à nous taire, est-il contesté ? Ce n'est plus le droit de parler, c'est celui de se taire. Et dans le brouhaha, dans la cacophonie lexicale, plus rien ne peut être entendu. Qui ignore sciemment notre droit à nous taire quand nous voulons laisser parler mieux renseigné que nous ? Qui le rejette ? Qui conteste notre droit à n'avoir sur la majorité des sujets pas d'opinion, et pourquoi ? Pour nous détourner de nos devoirs ? Pour attenter à la vertu politique ? Pourquoi ? Questions pertinentes que Wiltord, les ressasant toutes quotidiennement, avait tenu à annoncer, principalement pour ne pas mettre sur le grill avant l'heure Suzanne, naît-on homosexuel ? Stravesh revint, un plateau sur les bras, l'air excédé. « - La gardienne qui fait le service ce matin », dit-il, les cafés et les cookies l'autorisant à interrompre

Socrate parlât-il, « la gardienne, la gardienne de la cafétéria, elle est corrompue comme un placier des halles.

- Tu sais ce que c'est », tenta de le tempérer Wiltord plus dans la compréhension.

« - La sympathie c'est de la connivence. Ma parole. Elle attendait que je lui glisse un biffe-ton.

- Raconte.

- Elle voulait pas que je sorte avec le plateau, elle me racontait des craques.

- Genre ?

- Nos plateaux sont comme les chariots des supermarchés, patati, monsieur-monsieur, ils se bloquent une certaine distance passée. Il va se replier alors que tu le portes, je sais plus quel mytho. Voyez un peu ce que j'apporte, il m'aurait fallu dix voyages », se défendit-il, pointant du nez les aguichantes victuailles, mocca, chicorée, bouillon, petits pains entassés sur des tranches de boudin noir et jus de pamplemousse. Alors le plateau se plia en deux comme un livre que l'on marque à la tranche file. Le brueghel au sol était indescriptible. Il menaçait tout. Deux gardiens apparurent de la petite foule, l'un portant un porte-bloc, l'autre du matériel de nettoyage.

« - Mocca, levez la main s'il-vous-plaît », commença le premier. Belle leçon qui n'avait toutefois pas donné à Marie plus faim qu'elle n'avait avant la chute du plateau, le café de Raphaël avait du lait condensé sucré dedans, elle en était cette fois certaine, elle mettait à chaque fois dix ans à le digérer. Elle se rendrait pour l'instant aux toilettes, fit-elle savoir, se brosser les dents, précisa-t-elle, (et elle était sûre, en fait, que ce n'était, derrière Ada, l'imprimante, qu'un mur de briques, en fait, glissa-t-elle à l'intention du seul Fouchet, un mur de briques). Stravesh, emballez, c'est pesé ! Stravesh ne souhaitait pas voir éponger les liquides et les pâtes qu'il avait répandus partout, partout devant la salle Montréal, partout qui n'était pas à proprement parler au sol, sol qui sans avoir attiré l'attention était ici d'acier à claire-voie, comment, surélevé, pensez passerelle industrielle, à deux centimètres de la base de ciment. C'étaient ce qu'il aurait volontiers laissé appeler les conséquences de son œuvre. Le premier gardien qui avait fini sa distribution soulevait justement une de ces grilles pour permettre au second d'accéder à sa tâche mais c'était une action que Stravesh monté, entre temps, sur un des bancs sans dossier du hall ne souhaitait pas suivre. Il était instructif d'observer les façons dont les différents groupes

d'auditeurs, habillés eux-mêmes pour l'occasion dans la disparité la plus chaotique, avaient aménagé leurs îlots discursifs à l'écart ou autour de ces havres stationnaires de métal fileté, les bancs. L'on sentait comme est puissante la volonté, entraînée quotidiennement à faire bien les tâches les plus futiles, mâcher, laisser faire, essuyer, correctement enlever le mauvais papier alu de la jarre de café pas chère pour ne pas s'interdire de relire plus tard cinq fois cinq cents pages, son potentiel et son envie, de l'enfant qui laisse échapper son attention après dix minutes, qui ne peut sinon la laisser courir à l'envie à l'envi, au jeune homme qui la tient sept heures pour son épreuve d'agrégation. Mais, Stravesh tenait à dire à Wiltord, étrangement ils n'étaient plus que les deux, c'était comme s'ils n'étaient plus que les deux, il tenait à lui dire : « - condamnez-vous les violences, Monsieur Pécaril ? Vous » ? Wiltord rhétorique, ne répondit rien. Wiltord avait eu ce terrible accident, enfin causé pas eu, pour être précis, involontaire, piéton, bien que piéton, ces événements qu'ils avaient vécus, Marie et lui, comme la vie avait débité de leur côté, et tout ce sang. « Roturier ! Si vous ne dites rien, je vais parler à votre place ! Les condamnez-vous ? » Stravesh disant cela avait le visage au repos. Debout sur son banc, il était parfaitement à sa place comme sur son rocher le singe épluchant sa banane. Mais Wiltord appartenait à cette foule et plutôt que de s'en extraire il s'y dispersa, mauvais élève, bon camarade. Ces bancs ont été décrits sans dossier ? Que soit en plus précisé le fait qu'ils étaient en épi à bonne distance des murs. Les dossiers, n'est-ce pas, sont à leur façon des garde-fous, ne vous êtes vous jamais fait cette réflexion qu'ils avaient tous des muscles abdominaux très développés ? Or, Wiltord avait appris, du bougre lui-même, que Stravesh était sujet aux vertiges acrophobiques ou vertige de montagne. Et il se mit donc à le poussoter cruellement, dans une entreprise pouvant être qualifiée d'hypnotique. Celle-ci décrivit d'abord, pour inhiber, deux ou trois situations classiques de vertige physique, la corniche, l'échelle, le balcon. Celle-ci eut recours au poncif : le fil de la raison. La raison. Un cheveu, échappé dans l'air invisible. Celle-ci poussa en mots, ces champignons dont la racine est étymologique et la tête mortelle. Nous sommes tous sensibles à cette possibilité, latente partout, que si l'esprit dérapait, que si l'imagination, diabolique, consentie, se voyait confier les rênes du système nerveux, le guide ou le fil, n'est-ce pas, de la raison, elle pour voir, par désir de libre-arbitre ou de libération, elle nous ferait sauter. D'un coup la vue se trouble, l'équilibre échappe à la

perception, le psychisme paniqué d'avoir reçu de quelque part hors-de-là, du vide, l'engramme d'une chute imaginaire, n'a plus pour sentir que les caresses de l'air, il se précipite. Au moment où Stravesh tombait du banc, Wiltord pliait les genoux pour le recevoir. « Je me voyais tombé. - Tout va bien. Laisse-toi aller, Stash, ce n'est pas un fil qui nous attache et relie au domaine de la réalité commune, non, non, imagine à la place un masseur de tête. Tu sais, ces espèces de fouets de cuisine coupés en haut. » Stravesh, dans sa chute, avait décoiffé Wiltord de sa gavroche sans visière. Remis sur pieds, il voulut la lui rendre. Il se retrouva à la porter. Le hall se vidait. Les groupes avaient commencé à réinvestir la salle de conférence.

Suis-je née comme je suis, homosexuelle ? Nulle trace d'une piste scientifique ne permet à l'heure actuelle de soutenir l'hypothèse selon laquelle les individus naîtraient avec une attirance génétique pour leur ou l'autre sexe, comme c'est, par exemple, le cas avec la préférence attestée pour la main droite ou gauche, imputable aux mutations des gènes responsables de la formation des microtubules durant les premières semaines in utero du développement cérébral. Si l'équation n'avait que deux solutions, l'on n'en serait pas à envisager que tous les hommes du monde occidental puissent être, dans l'expression de leur sexualité, des canards en puissance. Ne naît-on pas homosexuel ? Pas exactement, non. Tu viens me dire, Toi, que je ne suis pas née comme ça ! Dans l'idéal, chacun devrait être libre de déterminer et de laisser évoluer son orientation sexuelle, à son aise dans un rapport fluidifié des genres. Un certain modernisme se sert trop souvent de la tolérance irréfléchie comme d'un échappatoire. Il faudrait avant toute chose établir ce que l'on entend par naître. Naît-on quand l'œuf est fécondé, quand l'air nous creuse des poumons, quand nous nous reconnaissons dans le miroir pour la première fois, ne naît-on qu'à la

puberté ? Dans ce dernier cas, en un sens, une personne peut naître homosexuelle. Elle arrive à la conscience de sa sexualité avec une somme de tendances et de représentations qui oriente si fortement son nouvel intérêt que l'attirance pour tel sexe, ou les deux également ou inégalement, peut sembler une évidence. Dans un nombre de cas, il semblerait aussi, tant le bourgeonnement est fort, que l'objet ne soit qu'un détail. Du jour au lendemain placé face à la grande solitude intime des pulsions sexuelles, l'esprit individuel, déjà occupé à renaître par ses propres moyens à la réalité du relativisme sémantique - alors tout n'est pas vrai ou faux, bien et bien, amour d'amour peut dire l'inverse et désormais désir, il va falloir à lui aussi que je trouve un sens ? Nous connaissons déjà, à l'heure des premiers émois, l'appétit et l'alimentation, la respiration, le sommeil, un grand coup de chaud nous apporte un type nouveau d'appétit, inédit, plus ou moins urgent, diablement plus impérieux. La pulsion est une injonction chimique de matière, le reste est représentation. Il me semble, pour en avoir moi-même fait rapidement le test et trouvé des descriptions dans mes lectures, que je pourrais devenir une homosexuelle amusée, accomplie et épanouie en moins de six mois. Or je fais avec grand plaisir l'amour à mon époux et reçoit presque tous les jours encore, jetant un coup d'oeil ici ou là, la bénédiction de lubris, pourquoi dépenserais-je plus de temps à découvrir autre chose, m'exposant dans la transition à toutes les sortes de conflits, de jugements et de salacitudes non sollicitées, quand le besoin est comblé, quand je suis libérée de ma pulsion et la tête prête à s'appliquer à d'autres sujets qui comptent plus pour moi que la mise en scène sacrificatoire d'un

besoin secondaire jaloux de ne pas être vital ? *Homo sapiens* a évolué de manière à développer un assez grand contrôle sur son désir reproductif, un pouvoir de contrôle que le sens commun daté semble sous-estimer, ceci est une libération. Nous partons du principe que l'esprit oriente les pulsions qu'il interprète et raisonne vers tel objet comptant parmi les choix qu'il est en mesure de se représenter. Les pédophiles ne sont pas nés malades, ils se voûtent sur l'infection d'un désir mal dépassé, frustré, qu'ils n'ont pas su soigné eux-mêmes ni put confier à un médecin. La question du caractère génétique de l'étrangeté sexuelle n'a d'intérêt que dans la perspective d'une éducation assujettissante, sous le joug d'un état autoritaire soucieux de décider sa démographie et d'exercer son pouvoir au plus profond de la sphère privée. Existe-t-il déjà une société, autre que civile, où il ne soit plus nécessaire de justifier son homosexualité ? Bien plutôt, nous nous demanderons comment s'opère ce détournement, le détournement positif du besoin primaire de reproduction quand il n'a plus ce but ? Comme le hurlement du loup devient discours, la tambouille gastronomie. Tout d'abord, puisque l'orientation sexuelle se construit, postulat de départ, quels rôles tiennent dans ce chantier les stéréotypes et les répressions, les pressions d'entourage, les opportunités du milieu social, l'art et la publicité naturellement fétichistes ? Tous les individus nés de sexe mâle ont une prostate et la stimuler n'a rien dans l'absolu de gay. Et si cette construction, hypothèse, ne se figerait pas à l'instar de la plasticité cérébrale qui l'accueille ? Par exemple jusqu'à invoquer les Fatalités : elle est née comme ça, pauvre gouine. Ensuite, deuxièmement, puisqu'il ne s'agit, la fièvre

retombée, que de la satisfaction d'un besoin, d'un besoin qui pourrait l'être par nos propres soins, nous essayerons de comprendre pourquoi cela compte-t-il, pourquoi et comment la sexualité peut-elle pour certains devenir le pilier central de la construction identitaire ? Prendre des motifs ultérieurs. Nous profiterons de cette partie pour dresser des comparaisons, avec le véganisme notamment, autre réponse hyperbolique à une nécessité naturelle, parler du lait cru et de la politique migratoire. Enfin seront abordés les questions relatives aux types d'organisations sociales, leur densité, leur intensité, leurs systèmes éducatifs, leur économie, l'avancée de leur transformation séculière, et ce que l'autodétermination, le choix, si c'en est un, d'appartenir à une minorité sexuelle et de genre, y peut vouloir dire de radicalement opposé. Ce ne peut pas juste être : risquer sa vie, sacrifier son repos, pour quoi, jouir plus fort ? À l'inverse pourquoi risquer l'asymétrie quand on peut se payer le luxe du grec ? Qu'elles se suicident au botox pour leur Apollon, nous allons aux bains, tu viens ?

Madame Marie qui par facilité s'était réinstallée au début de la troisième conférence à droite du Fouchet lui tira tout-à-coup la manche, lui fit un clin d'œil, sortit de la salle en tapinois. Elle attendit dans le hall désert, adossée au pan de mur entre les portes, plusieurs minutes. Elle pesta pour la forme contre la fourberie des signes, qu'avait-il bien pu aller s'imaginer, sortit son téléphone portable et lui envoya : rejoins-moi dehors, nous ne pouvons pas rester comme ça, sans savoir. Elle attendit deux minutes, la semelle de sa chaussure gauche à la verticale contre le mur, à balayer du béton un grand reflet en cours d'eau. Elle vérifia, le message n'avait pas été envoyé. Elle réfléchit à son tour une seconde, modifia son message et revint dans la salle sans être vue, plongée sous la voix commode de Suzanne Doumergue. Fouchet la regarda, l'air de se

demander laquelle des quatre ou cinq commissions avait eu lieu. Marie s'assit sans commentaire et lui pinça la cuisse histoire d'attirer son regard vers l'écran de son téléphone allumé. Un message lisait : rejoins-moi dehors dans trois minutes, nous ne pouvons pas rester comme ça, sans savoir. Fouchet le comprit promptement. Il attendit que le boa céruse de Marie soit passé dans le hall, compta jusqu'à cent-quatre-vingt et sortit avec la démarche qu'il croyait être la plus efficace à évoquer le transit. « - Rien à foutre, viens. Il y a quelque chose qui ne sent pas bon dans ce centre des Congrès. C'est quoi cette porte, déjà. Il y en aura encore trois après celle-là, de dissertations, de toutes façons. Qu'est-ce qu'il y a avec ton téléphone ? » Lui demanda-t-elle, l'entraînant à sa suite. Fouchet lui expliqua n'en plus avoir, il était mort un mois plus tôt. Il était monté vendredi sans, tout avait été arrangé par courriels. « Toi alors ! Tu as quelqu'un en ce moment, dis ? Dis m'en plus, ça doit être dur ? Très dur. » Au deuil avait succédé la flemme, à la flemme le contentement, au contentement les nécessités extérieures, à ces dernières la procrastination phobique. Marie, danseuse, alla avec ce changement de registre : « tous ces perfides », déclara-t-elle dépitée, « qui collaborent sous l'occupation facho-libérale, vidés de toute force de résolution. Je les connais leurs points de vente, tu m'étonnes ». Ils remontaient le kilométrable couloir aux palonniers, en direction de la porte de secours qu'ils se rappelaient être un peu après les ascenseurs. « Quand ils te sautent à la gorge et te demandent où tu vis, et quel genre de prise c'est que tu as et c'est quoi ce rouleau près du routeur et pourquoi pas la sixième génération ? Bringue-braque se décida à prendre la fenêtre. » Mais Marie maintenant comprenait, elle aussi avait fini d'avoir honte d'avoir honte. Plambampt n'était pas Estruchamps mais quand même ! Elle avait repéré quelque chose. Mais elle comprenait. « La folie, » commença-t-elle par dire alors qu'elle se baissait pour ramasser une pile de papier, « même la folie, elle n'a plus le même sens quand on a redéfini la machine, clé cognitive et instruments, pourtant quand nous le privons du reste c'est un objet d'art, le dedans et le dehors se touchent et communiquent comme la Méditerranée et l'Atlantique ; pourtant quand eux le font, c'est un sujet d'art. » Un moment de pause. Étonnement la porte, ils n'avaient pas cessé d'avancer, était là. Faisant mine de chercher à droite à gauche le service d'un gardien, ils se justifièrent, poussèrent la porte et accédèrent au niveau inférieur. Des caméras étaient partout plus que probables. Ils prirent à gauche par deux

fois, traversant les coursives sans bruit, et Marie bouffonne au sortir d'un angle droit se jeta dans un roulade d'agent secret. Fouchet sembla remarquer et peser le fait que l'exécution de cette roulade avait remonté sous le genou un côté du pantalon de l'exécutante. Marie, après avoir dûment rengainé son arme, s'assit à terre jambes tendues pour faire un ourlet. Elle pleura un peu devant ce spectacle de roselière faisant la manne, cherchant la natte sous l'inappréciable tonsure chantournée de houppettes, j'ai nommé la rotule. « Coupable ! » L'on comprenait bien qu'elle était moins coupable de ne pas se raser que de l'avoir trop fait, en mai fait ce qu'il te plaît, encore et encore au risque de donner le change. « Forcément, ils finissent par réagir contre, pourquoi a-t-on tant besoin de se mentir, plus que de mentir, de pousser nos mensonges à leur perfection ? Une part de ceux qui n'ont pas à leur rivaliser vont y croire et s'y prendre et s'en amouracher, une fatalité de plus. L'émulation intestine des mensonges n'est-elle qu'une conséquence, elle aussi, secondaire, de la compétition reproductrice ? Tu me disais toi-même comme tu en avais bavé à décrire des jambes poilues, à les caresser sans distance. Dans mon idée, la faute à la photographie. Cette torture légalisée. Elle est arrivée à un très mauvais moment. Elle nous a convaincus, fait accroire, que toutes les femmes indépendamment de leurs moyens étaient de marbre et de glabre et que l'eau y humidifiait, fontaines-boules. Non, tu sais quoi, la faute à la bourgeoisie perfide, une de plus. Ah, tu veux montrer tes cuisses de chaudasse à toute la Terre ? Tu y perdras temps, argent, crédibilité et authenticité. Tu t'épileras dans la douleur. Oui, monsieur. Tu m'étonnes que de plus en plus de mecs ne veulent plus rien avoir à faire avec ces intrigues et trouvent d'autres façons de s'éclater entre eux sans chichis. Les leurs étaient gourdes, les nôtres sont fausses, la question des enfants aura disparu des fiches dans dix ans, viens, frère, t'emmerdes pas. Entre mecs à tour de rôle dans les rhododendrons, comme à l'ancien parc à lépreux. « Qu'est-ce que tu crois, toi ? La faute à l'étoile de mer ou au crabe, je veux dire, tu crois que l'on va découvrir des coudes de gènes qui tendent à vouloir prendre en cuillère leur propre forme ? Je me choisis, après moi le néant. Tu nais avec un tube à essai sans fond qu'il faut vider régulièrement pour ne pas souiller tes sous-vêtements mais tel gène te foudroie quand tu le fais dans le mauvais porteur d'orifices. Tu l'as déjà fait avec d'autres garçons, toi ? Elle s'était arrêtée brusquement et retournée pour lui sortir sa question, il improvisa un pas salsa, trébucha,

s'effondra contre une porte avec un grand bruit. La porte avait été sortie de sa gâche par le choc et Fouchet s'aplatit à l'intérieur. Marie naturellement l'y suivit, alluma la lumière, lui rentra les pinceaux et referma derrière eux. L'on crut entendre, dehors dans le couloir, une porte s'ouvrir, se refermer. Ç'avait pu être un chauffe-eau qui démarrait. Ils se trouvaient dans un local. La porte qu'ils avaient prise était la seule. Une photographie spatiale perturbante, en papier peint, occupait le mur du fond. Des objets d'équipement aléatoires étaient arrangés avec logique sur trois rangées de trois étagères industrielles, aux montants d'acier, trous rhomboïdes, finition peinture époxy rouge. Marie pensa aux filtres à café qu'ils avaient en vain cherchés le matin. Elle se mit à chiner.

« Filtres ventilation, oui, filtres vert nucléaire,
D'amour et de javel, filtres passe-bas, j'ai.
Moufles de gabardine, gantelets, gants légers,
Lingettes à la discrétion des secrétaires. » Fouchet les retrouvait, petits,
petits, ses esprits. Il sentait un à un les articles de papeterie, pour leur
odeur.

« Diffuseur senteur verger, papier vergé
Notamment pour les longues soirées d'inventaire.
Harnais, ceintures à vaporisateurs, langées,
Du câble, de la corde, des tendeurs, du viager,
Visières anti-postillon, tiens, une ceinture lombarde,
Sans doute pour les longues soirées d'inventaire. » Fouchet venait de
décrocher un jeu de l'armoire à clés, près de la porte, il le prenait en
bouche, forçant un peu, clés, anneau, phryge, mini-lampe allumée. Il
l'avait pris au crochet étiqueté AV, semblait-il. Marie vint lui prêter
attention et quand elle ouvrit sa main devant lui, il y recracha le jeu de
clés. Elle lui leva le maillot et lui accrocha à un passant. Marie retourna
aux étagères. Elle examina minutieusement un bras de levier qu'elle avait
pris pour une vieille quenouille. Elle s'y piqua presque le doigt, dis, avant
de la reposer. Elle empoigna ensuite ce qui semblait être un chronomètre,
ce qui semblait être des lunettes de soudure, elle souleva ce qui pouvait
n'être qu'une escargotière de petits flacons contenant du vernis à ongle.
Une bague lui tira l'œil, elle en approcha la main, la bague disparut. Marie
tapota à l'endroit où elle s'était trouvée, elle avait bien disparue. Des
vestes oubliées par dizaines, pliées avec une date épinglée sur le dessus.
Des parapluies, factures et couleurs, par dizaines. Assez, elle avait vu des

masques FFP2 plus tôt, elle en ramena un paquet au Fouchet et lui fit signe d'en mettre un, ce qu'il comprit plus plus. Elle lui fit voir le bracelet qu'elle s'était elle choisi, sorte de bracelet de bonbons en sucre multicolores à cette différence qu'une fois sorti de leur sachet sous vide, les annelets s'en évaporaient l'un après l'autre, en parfums inattendus, comme s'ils eussent été d'acétone ou d'alcool à brûler de différentes puretés. Le sachet disait douze heures. Ayant chantonné un petit peu, avec les bras et son boa céruse, Marie s'assit au sol contre le mur. Elle tira Fouchet par la manche qu'il vienne à sa hauteur, elle lui lut une liste de prénoms, issue d'un des prospectus qu'elle avait ramassé à l'occasion, à lui de deviner quel parti politique ou pré carré. « Nora, Thomas, Chloé, Olivier, Sarah. Jean, Rita, Frédéric, Claire, Victor, Claire, Lucas. Sybille. Kenza. » Celle-là était un peu dure, plus facile. « Jean-Luc, Gilles, Dylan, Franck, Pierre-Romain. France, Magalie, Mylène, Véronique. Coline ou Aurore, Angéline ? Audrey ? » Fouchet piqua de l'index vers la droite, à droite toute, se tordit le bras derrière l'épaule gauche. « Tu peux être drôle, toi ? »

Ils jetèrent un œil dans le couloir et y retournèrent. Alors qu'ils revenaient sur leurs pas pour mieux repartir et retrouver Ada, ils tombèrent bec-à-nez avec quatre pigeons. Ceux-ci se sautèrent dessus-dessous, ailes empêchées, avant de revenir à un calme plus regroupé. Leur démarche semblait dire : revenons-nous-en. Et si ce n'était pas, à proprement parler, sauter de l'âme au phoque, Marie décida que l'on les suivrait. Entrèrent dans sa décision : du bons sens, des connaissances basiques relatives au fonctionnement de ces bêtes-là, de la jugeote, du goût pour l'aventure, un je-ne-sais-quoi prémonitoire, de la facilité à se livrer à l'inattendu, de la prodigalité à en offrir, du sentiment nous l'avons dit, du raisonnement nous l'avons dit, ce qui avait été dit, ce qui le serait, l'âme, une certaine quantité dont la mesure exacte demeurera perdue d'ocytocine, somatostatine, corticolibérine, bradykinine, de la thyroxine même problème avec l'épinéphrine et la dopamine, des œstrogènes et du cortisol, du calcitriol nous l'avons dit, des leucotriènes détails passés, des prostaglandines, des prostacyclines, des tromboxanes, l'étouffement culminatif d'une promenade dans des couloirs souterrains. Et aussi que « les pigeons sont nos chats du futur. Ce qu'on dépense à nourrir ces seaux troués là, dans l'égoïsme le plus total, pour notre propre plaisir et notre satisfaction, cela suffirait à l'alimentation de deux ou trois malheureux qui pour n'avoir plus

voulu de nous n'iront plus nulle part. Notre Raphaël, tiens. On croirait qu'ils ont évolué à nos côtés, je te vois venir, frère du wagon du même train infernal, ailiers délaissés, engeance de peste, j'ai fait atterrir les ailes de la souffrance. C'est totalement faux, les façades de nos bâtiments ressemblent aux falaises de leurs origines, notre flot de déchet a des marées qu'ils connaissent depuis toujours. » Mais Marie marchait un peu vite, son rythme obligeait les pigeons à de petits bonds précipités dont ils ne se remettaient qu'aux prix de flexions et de déhanchements malaisés. Fouchet lui tira sur la manche, le spirituel. Elle ralentit. « Oh ! » Lâcha-t-elle. Ils venaient, après une large antichambre de réservoirs et leur tuyauterie, dix chauffe-eaux, de déboucher sur le parking. C'était la tente beige cappuccino de Raphaël, là, la berline grise, là-bas. Les pigeons les menèrent droit à la tente, près de laquelle avait été placée une gamelle de flacons d'avoine et de lait concentré. Fouchet, son expression coupée en deux par le masque, eu l'air de regarder Raphaël comme le pauvre diable qu'il était. Raphaël était assis profondément dans sa chaise, un casque audio sur les oreilles, un pétard entre les doigts qu'il frottait machinalement contre la paroi intérieure d'une canette tronquée. À droite de sa botte, par terre, une boîte de riz au thon, l'opercule prête à être tirée. Il prit l'information, pausa son lecteur et partant d'un demi-rire, s'esclaffa : « - c'est pas la mort ! Qu'est-ce que tu te figures, vieux ? » Il se réajusta dans sa chaise de camping, tenant d'une main en place la canette-cendrier qui en occupait le filet porte-boisson. « Je ne dors pas toujours bien. Je ne jouis pas d'une marge. Je ne suis pas à l'abri d'un changement de propriétaire. Et alors ! Nous sommes légions. Essaie, un coup. Ça se trouve, tu vas kiffer. Et après, tout s'organise, on se comprend. Tu te trouves un intérim, un an, dix-huit mois. Tac, pendant que les abonnements crèvent. Un truc bien dégoûtant, restauration rapide franchisée ou téléconseil. Six mois tu rassembles le matériel, six mois t'économises. Tac, t'anticipes, t'anticipes. L'été, sois pas débile. Tu te fais un nouveau compte pour la prime et les restes, en cas de coups durs successifs. Un ami, au mieux, ça facilite toujours tout. » Raphaël regarda Fouchet avec intention, il le tirait des superficialités, il démêlait. De profil, avait-il de quoi ? Était-ce pour lui ? « N'y vas pas du jour au lendemain. Je te parle pas de ça. C'est du vagabondage dont je te cause, pas du drame social, addiction, abandon, rejet ; il existe un monde où ce sont deux trajectoires très différentes. D'ailleurs, leur rencontre, à proscrire, n'essaie même pas, que

du mauvais sang. Je me mets l'attirail sur le dos, » Raphaël désignait sa chaise pliable, sa tente, les deux sacs qui attendaient, « je suis un randonneur. » D'accord, d'accord. Fouchet et Marie attendaient l'ascenseur du parking pour remonter, quand celle-ci se fit question de l'heure, et du retour à la réalité.

**7 Un état a-t-il besoin d'une grammaire prescriptive ?
Comment sortir d'une voiture en marche et dites-nous donc un
peu pourquoi la pureté c'est de la merde.**

Ramune pastèque, format généreux, format généreux le soju coréen à la myrtille sans alcool, pulpite d'aloé véra, canette de jus de corossol, canette de nectar de lychee, vingt-cinq pour cent, cartouchière de fortifiants au ginseng, infusion au concombre amer, posé, chacun des sept comme il l'entendait savourait son rafraîchissement, après la tempête le calme, un peu de repos. Ce dimanche avait été un vrai marathon, pas vrai. Un nouveau type de dimanche éternel à ajouter à la liste. En ligne attablés deux par tables de collègue, Stravesh et Victor, Suzanne et Colette. En face, veste et pull sur sa chemise, le Francis. À un angle du carré, qui gambille, Edwige. Et Dansjoue qui leur avait trouvé aux détours des couloirs du centre Des Forêts cette pépite de distributeur sponsorisé, de les regarder les six, paternel, content de lui-même. Dansjoue restait debout, le bas du dos en appui sur l'évier de fortune. Chacun son rythme, ils prennent sur la langue une goutte de leur dringue. Barbe et tête tondues à ras, moustache de quinze jours, Stravesh aurait fait extrêmement soigné si ce n'était pour ses sourcils épais, en bataille. Victor, à côté de lui, paraissait très fin, il avait un long cou et de grandes oreilles que son coiffeur devait prendre un plaisir égotiste à dégager, ou perfide. Il avait du ventre et des lâchers-prises par en-dessous que l'approche de la quarantaine excusait en avance. De Suzanne en comparaison l'on appréciait la posture, dans la perspective, droite sans l'être absolument, à donner aux arrondis de ses pommettes, de son menton, de ses épaules et de ses seins un plan sur lequel rondoyer. Colette avait elle un nez. Ce nez était en racine de douglas, superbe, qui

avait dû épuiser des mondes de sens au fil de sa vie, trouvant au caoutchouc, au gras, à la pruine nubile, aux dernières ébauches, aux rides, à l'ensablement, un nombre d'amendements digne d'un article de Montaigne. Francis, en face, avait toute sa garde-robe avec lui, à s'occuper, et Edwige les jointures blanches, car gambillant dans le vide crescendo, elle se tenait de plus en plus fort. Edwige venait de lire devant d'autres gens une compliquée dissertation qu'elle avait écrite à propos de la question du besoin qu'ont les états d'une grammaire prescriptive, par opposition à descriptive, lui nous avait donné un petit guide du dévéhiculage ; c'était Colette qui avait sali les valeurs positives que le prédicat de pureté, adjectivé, d'ordinaire s'accapare. Dansjoue peinait, ce n'est rien de le dire, à accepter qu'un lobule nasal pût se creuser à ce point, quand Marie entra dans la petite salle de réunion. « - Oh ! » S'exclama-t-elle de sa note la plus grave, surjouant l'exclamative. « Not' Fouchet l'est pas 'vec vous.

- Non non. Je ne vous avais pas vu sortir.

- Lui je sais pas. Je suis passée me mettre un coup d'eau quand Francis attaquait sa conclusion. » Dansjoue souriant lui indiqua de la main un sac de toile noire, culotte baissée aux pieds de trois bouteilles de jus. « - Et Wiltord ?

- À la salle de traite lui aussi. » Marie noua son boa autour des hanches plutôt, elle choisit : thé au jasmin sans sucre, cinquante-huit centilitres et se mit sans attendre à s'en dispenser des gouttes sur la langue, à l'exemple des autres. Les cheveux de Victor avait un surprenant dégradé, très étendu sans qu'il les eût plus longs que les clavicules. Dansjoue avait déjà regardé quand Fouchet revint à son tour, tout ce qu'il y avait de plus séparément. Fouchet eut un passage à vide, pénétré en solitaire dans l'espace fort peuplé. En premier, il se figea, ce que l'approche de la quarantaine n'aurait jamais dû excuser. Quelqu'un lui mit quelque chose dans la main, une sorte de témoin, et il resta à l'endroit-même, pour ne déboucher sur de la clarté qu'à partir des mots : « - la pomme », que Wiltord avait prononcés, revenu depuis un moment. « C'est à partir de cet instant que, lentement, la pomme a commencé à faire notre conquête à tous », avait dit l'organisateur Wiltord Pécaril à tous ceux qui l'écoutaient. Il s'était étonné, aux cabinets, expliquait-il, de la couleur qui lui échappait. Revenant par la galerie, soucieux, la sixième conférence de ce dimanche conclue, de trouver d'autres toilettes pour ne pas créer d'embouteillage à la pompe, il était allé

plus loin, revenant, le pied joyeux, il s'était rappelé que l'eau que l'on boit a déjà été bue, il reconnut en la pomme sa perfection future. C'était l'ange Gabriel qui lui canonisait par l'urètre. Ç'avait été bon et ce le serait jusqu'au bout, quand l'univers noir aurait fini de sucrer ou de sucer par les orifices artificiels de l'atmosphère échauffée la part des anges. Ils boivent ce qui leur a été donné. Dansjoue retrouse le grand sac poubelle verni qu'il va falloir sortir à un moment, de manière à le laisser grand ouvert. Les congressistes s'organisent une compétition de lancers-francs, initiée avec les bouteilles vides, continuée avec des feuilles froissées de notes ou de brouillon. Francis devait la gagner, que chacun puisse rentrer en paix. Dimanche, deuxième jour, clap de fin. Marie fit avec sa bouche le bruit de la bulle qui crève. Stravesh d'y entendre la levure qui travaille et Victor d'en retrouver l'odeur. Le vernis des tables prit soudain le brillant d'une belle terrine. Mordu par le remord de ce qu'il venait d'enclencher, Stravesh tenta bien de dire encore une chose ou deux qui appartînt en propriété aux sciences sociales mais l'ambiance avait changé, il parlait comme la bouche pleine. Nul ne le relança. Le goutte à goutte d'un fond de bouteille, dans le grand sac poubelle noir engrena à tort la production des glandes gastriques. Suzanne tapait du doigt comme s'elle eût coupé du céleri, Marie se mentait en mâchouillant un capuchon de stylo-bille. Comment avait-on pu ne plus penser à se nourrir ? Au loin, dehors, les moteurs grésillaient dans le trafic. Ils n'avaient rien prévu à manger, Wiltord s'en voulait à mort. Dansjoue leur proposa de dévaliser un autre distributeur ; l'on avait pas cheminé six dissertations d'université pour perdre deux-cent-quatre-vingt calories à ouvrir un paquet de chips qui en contenait cent, avant taxes digestives. À l'inverse eux neuf d'agréer l'idée d'une bouffe, une vraie, que le lendemain l'on ferait ça mieux, avec du fromage, du solide, du gros feuilleté, qu'il faudrait prévoir le coup. « - Nous avons toute la semaine qui vient ! » Prévoir, Wiltord, cela le connaissait. D'habitude. Marie qui l'avait désigné l'embrassa au nom de tous. Allions-nous nous quitter de la sorte, alors, sur de belles promesses ? Non, quand même pas. C'était en une question-réponse la substance du rassemblement. D'un coup, ils sentirent sur eux tomber comme une nuit de mai la réalisation. Ils avaient le centre de conférence de la grande ville pour eux tout seuls. Jusqu'à 1400 personnes en plénière, 8400 m² de surface. Le brouillard ne se forme pas différemment. Un enchantement d'ignorance, monté d'une présence aberrante, est maintenu, compressé, par la force

d'un hasard surnaturel, l'heure du jour. Fouchet pour s'agiter crut voir une ombre passer dans le couloir, devant la porte ouverte de la petite salle. Il sortit à la hâte, voir. Personne. Pas de doute, la situation était plus qu'inexplicable incompréhensible. Les avaient-ils tous oubliés, enfermés ? Les couloirs étaient déserts, l'éclairage au minimum. Le public s'en était allé, les gardiens avaient disparu. Quand les avait-on vu pour la dernière fois ? Une, deux heures plus tôt, ils étaient venus refermer la salle Montréal, « deux heures » ! Marie décida de faire des groupes, trois, il y aurait trois fois plus de chance que quelque chose arrive ou sorte de ce dimanche soir d'euphorie. Alors qu'elle avait fait les groupes, Dansjoue qui s'était jeté à corps perdu dans son rôle disait : « - d'accord, d'accord, allons-y ». Et les autres, et les autres. Quoi ? Marie repartirait seule avec Fouchet ? Wiltord ne l'entendrait pas de cette oreille. Il ne l'avait pas vue de la journée quoi. « - Être d'accord c'est consentir à se mentir pour une raison, bonne ou mauvaise. La raison est si bonne, ici, qu'elle fait exception. » Ce terrible front beaucoup trop grand lui donnait des aires de dinosaure quand il ne le plissait pas, des au-dessus de fier. Marie et Wiltord iraient de leur côté que l'on n'en parle plus. Stravesh rendit à celui-là son gavroche sans visière que l'on puisse procéder pour le reste à une sélection des équipes. Dansjoue choisit Colette. Stravesh choisit Edwige. Dansjoue choisit Francis, Stravesh Fouchet. Il aurait pris Suzanne mais le règlement stipulait que les choix devaient alterner en genre. Or, dans ce cas, elle pouvait ne pas s'appliquer, en vertu du cas exceptionnel dit d'identification suivie défini article 2 alinéa 2 : « - tant pis ». Dansjoue choisit Suzanne.

Stravesh suivi d'Edwige et de Fouchet partit le premier pour prendre le couloir d'en face, de l'autre côté de la longue traverse aux palonniers. Arrivé avec eux dans l'atrium principal du centre des congrès Louis-René des Forêts, il les fit slalomer entre les piliers devant les portes closes de salles de réunion, de formation, de classe et de projection. L'atrium avait de grands îlots végétalisés dont ils firent pour chaque le tour complet, des bancs et des tables avec prise secteur, qu'ils testèrent, trois étages en L de cages à poules ou salles de travail réservables à l'heure, accessibles par un échafaudage embelli, agréable à descendre aussi bien qu'à monter. Ce qui faisait de cette ancienne façade d'atelier un atrium était l'intriqué texte métallique doublé de feuilles de verre armé qui du toit du bâtiment partait

faire son angle droit à cent mètres de là, se donnant moins pour mission de faire entrer la lumière ou la nuit dans l'espace que de les pourfendre et de les feuilleter où elles étaient. Stravesh laissa ses sergents deux minutes contre un garde-corps pour tripatouiller sur son téléphone. « - Tripatouiller », soupira Edwige, en direction de Fouchet, « une langue meure-t-elle jamais ? » Oui, Fouchet semblait savoir que le grec n'était jamais mort, langue une fois vivante, il n'était tout bonnement plus le même qu'en 458 avant Jésus Christ, « ça t'en touche une sans faire bouger l'autre ». Annulaire et pouce rapprochés, Edwige pinça la barre du garde-corps en trois endroits. « Quand on y regarde de plus près, ce ne sont que des considérations de comptoir académique, ayant pour origine une découpe arbitraire en époques simplifiées et préhensibles. Qu'une impossibilité de tout déconstruire épargne. » Edwige devrait attendre le prochain épisode de sommeil pour passer à autre chose que cette dissertation qu'elle avait coécrite, lue et relue à en connaître par cœur des phrases entières, lue à voix haute une heure plus tôt. « Mais l'on peut toujours tirer des fils », lança-t-elle avec le pouce, le pouce comme un crochet. « Par exemple, je disais : plus la tâche attendue de l'outil est limitée, délimitée, plus son usage se perdra vite. La langue administrative, scolaire, est oubliée dès le lendemain du bachot. Une suée estivale avant un plongeon dans la rivière. Sauf cas de cours royale, laquelle aurait confisqué comme souvent les pouvoirs de reproduction, de législation et d'archive, tout usage extérieur, par un tiers état, sciemment ignoré. » Stravesh, revenu auprès d'eux, hésitait à interrompre Edwige, elle se tordait parlant, d'un procédé un peu comminatoire, mains croisées, les poignets. N'imaginons pas, pensait Stravesh, ce qu'il pourrait advenir entre elles de ma belle ramée. « C'est le paradoxe, aujourd'hui. Je ne voulais pas perdre tout le monde, tout à l'heure. Tu pourrais croire que c'est à l'apogée d'une langue, première fois de l'histoire où chacun de ses usagers peut la lire et lire tous ses locuteurs qu'elle est la plus vivante. Et non ! C'est là où elle coure son plus grand danger : la diglossie. L'éclatement en dix, vingt, trente versions pudibondes bien que primitives, restrictives, ennemies. La guerre diglossique. La schyzo, l'homodiglossie, trouvez-lui un nom. Situation linguistique d'un groupe de sujets qui pratique deux langues en leur accordant des statuts différents, ici moins hiérarchisées qu'exclusives l'une de l'autre, ici deux fois le français. À l'extrême, la langue n'est plus que forme, les échanges entres groupes ne

sont plus que fonctionnels, et la fluidité du sème, l'essence vitale de toute langue, est remplacée par des écussons qui signalent l'appartenance de tel ou tel mot, de telle ou telle tournure, à un milieu social, une communauté, un lieu. Dès lors, la langue ne fait plus qu'accompagner l'action, drapeau muet d'un jour sans vent, sans jamais la décrire, la rendre, l'interrompre.

- Allons nous asseoir », proposa Stravesh. Il se retourna, plaqua son téléphone contre un lecteur, ils pénétrèrent les trois dans une des salles de travail en groupe. La petite salle rectangulaire avait des murs gomme-gutte aux plinthes blanches, sur l'un, un tableau blanc, magnétique, effaçable à sec, son guide d'utilisation, sur l'autre, une console de thermostat, une reproduction de Robert Havell d'un des 435 Birds of America, un rappel des règles d'usage et d'évacuation. Dans la continuité des échafaudages qui les avaient menés là, le sol était de trois plaques de tôle larmées d'apparence antidérapantes, en inox. Une table pour quatre, en obus ou lancéolée, était poussée contre le pan vitré qui faisait face à la porte. Ils s'y posèrent et précipitèrent dans la surprise leurs regards en contrebas. Un long jeté de texte métallique, similaire à celui de l'atrium, inclinait d'au-dessus d'eux à deux mètres du sol, en bas, aucune autre forme d'occupation de l'espace n'était visible. « - L'on peut, ce n'est pas le plus faussé des points de départ, tout prendre par le bout sensible ; à qui servent les registres de langue ? » Très certainement, l'angle parlait à Stravesh. « - Qui sont ceux qui tiennent à une grammaire prescriptive toute-puissante ? - Ignorant au passage, se substituant sans scrupules à la linguistique universitaire. - Et qui la fait appliquer ? - Les avantagés dans ce domaine, qui l'ont assimilée sans effort, au biberon. Les chercheurs de prestige qui ont souffert pour se l'approprier. - Ceux qui sont rémunérés pour la faire respecter, souvent dans l'inconscience heureuse de s'être trouvé une qualité positive. - Les patriotes égarés. - J'entends ceux qui refusent de réapprendre, de désapprendre ou de déconstruire, ceux qui ne le peuvent plus. - Les fossoyeurs anachroniques. - Les donneurs de dictée. - Les planqués, jardiniers ignares, décorés académiciens, épandeurs auto-proclamés phytosanitaristes. » Edwige poussa vers Stravesh un extrait photocopié. « - Nous serons par nos lois les juges des ouvrages ; par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis ; nul n'aura d'esprit hors nous et nos amis ; nous chercherons partout à trouver à redire, et ne verrons que nous qui sache bien écrire. - Le français de référence considère qu'une façon de parler, la sienne, est supérieure aux autres, en toute situation. »

Assez soudainement, Fouchet chut, chia sous la table. Sa taciturnité pacifique, décrite, légendaire, venait de prendre un nouveau tour. Enfin, il aimait comme nous tous observer sans être vu, de l'intérieur si possible, et d'en-dessous ce serait le nec. Le truisme les avait-il gêné, Edwige et Stravesh laissèrent leur cancan partir à droite à gauche. « - En substance, à débattre. Poser les termes du débat, plus personne ne le fait. Tu croirais que partout ailleurs ne se forment plus que des enseignants du primaire allergiques au non-redoublement, à chaque cycle leur mission est de tout reprendre depuis le début sans jamais approfondir, sous prétexte qu'une nouvelle classe est née. Au mieux, ils n'écoutaient pas la première fois.

- Si seulement j'y croirais.

- S'elle y croyait seulement !

- À qui le dites-vous ?

- La langue véhiculaire, lorsqu'elle est vernaculaire, devrait-elle être figé pour servir de support à l'évaluation scolaire et à l'examen ? Véhiculaire deux points », Fouchet s'était donné pour défi de reproduire avec les lacets des espadrilles d'Edwige le texte métallique qu'il voyait, par la baie, de dessous la table aussi bien. « - Je boirais bien un truc, moi. Fouchet, vous ?

- Doit-on se priver des archaïsmes ? Véhicule. Ne sent-on pas parfois des restes de forces inconnues pousser en tous sens, quand se prononce à travers nous un de ces vieux mots qui s'est dit autrement à vingt et huit reprises au cours des siècles, ici et là ?

- Jargon, Edwige.

- La littérature est un jargon. Du verbe être, et cela implique un grand chapelet thaï de conséquences. La littérature dit : frondaison, et tous les littérateurs, grands et petits, entendent fort bien de quoi l'on parle. Dîtes frondaison à un arboriste. La littérature a son vocabulaire, en aucun cas supérieur par défaut, sur le papier. La validité de l'usage tient à la situation et à l'acte discursif particulier. La validité de l'usage doit dépendre de l'effet recherché. Ce vocabulaire est celui d'un très petit cercle, fortement concerné par la forme, rythme et euphonie. » Edwige était partie. La journée avait été longue, Stravesh l'abandonna, au seul auditeur restant. Il sortit de la cellule, referma la porte sans faire de bruit alors qu'elle continuait. Fatigué, il se dit que vraiment cette Edwige n'avait qu'une corde à son arc, et qu'elle ne passerait plus à autre chose aujourd'hui. Enfin, il avait essayé. « Statistiquement, les expressions figées, comment les appeler, pas les idiomatiques, pas les proverbes, tu vois, les

collocatives, performatives ou autres formules de politesse, langage de métier, validations d'action de fonction dépersonnalisées, elles sont beaucoup plus fréquentes dans nos énonciations que les expressions dites libres. Après vous. Excusez-moi. Bac ! Bonjour, que puis-je faire pour vous ? Je suis un tampon représentatif entre vous et l'application de votre droit tel que contracté s'il-vous-plaît utilisez la terminologie consacrée. Son nez est bien aromatique avec une dominance de fruits rouges. J'aime m'allégoriser en dehors des heures de travail, et vous ? Ou n'expriment-elles qu'un désir réprimé d'expression personnelle, belle journée ! Ça va là-dessous, vous suivez ? »

Stravesh, pour sa part, était redescendu dans l'atrium. Flânant près des bordures pour se dégourdir les jambes, il avait remarqué un parterre d'herbes aromatiques et de la menthe surtout qui vint justifier à rebours toute l'entreprise. Il en mâchait une feuille avec intensité, une fesse sur le rebord de béton, laissant sa main gauche s'occuper dans le paillis, la crachait plus loin avant d'en prendre une autre. Au bout d'une dizaine de feuilles de menthe, il commença aussi à se parler. « - Fouchet », se disait-il. « Pourquoi Fouchet ? Tu as toujours choisi de jouer les personnages mauvais, dans tous les jeux compétitifs que tu reprenais, que tu reprenais. Pour rendre plus plausible tes dénis de défaite, ne fait pas l'ingénu, qui ne le devine pas, ne pas t'exposer à l'autocritique, ma dauphine, réaliser ce qu'impliquerait ton incapacité à capitaliser sur les avantages des plus forts. » Stravesh cracha au loin sa boulette de menthe humide. « Je crois à la diversité. Comme je ne compte pas être un champion, je participe ; l'activité est récréative. En choisissant un personnage, une civilisation, un héros sous-joué à mon niveau, je participe au plaisir de tous les autres joueurs, à la variété de l'expérience communautaire, à la remise en question des classements. Se différencier, être le plus malin, tu profites de l'ignorance probable de tes adversaires, relative au peu d'entraînement qu'ils ont eu contre ton personnage. Pâte à papier, moi ce que je dis.

- L'immense création commune », dans les échafaudages, disait au même moment Edwige à Fouchet qui était remonté sur sa chaise pour monter ses pieds au bout de la table lancéolée de la petite salle de travail, « l'immense création continue d'un mimétisme différé, sans direction, irrésolu, vivant, en fermentation et en circulation depuis des millénaires. On peut avoir des avis très différents, c'est même très bien », assurait-elle. « Qu'est-ce que le beau ? Dans ce langage détourné qu'est la langue poétique, de ne rien dire.

Il a pu l'être. Or ne serait-ce pas là l'utile ? Qui offre et délivre, intact, préservé, le message. Plus une société est riche d'avis individuels moins elle a de chances de redevenir bête.

- Pâte à papier ! Tu m'ouvres ? » C'était Stravesh qui toquait à la porte de leur salle d'étude. Fouchet se leva pour le laisser entrer. Drôle de système. « On y retourne ? » Leur demanda Stravesh. « Les autres doivent nous attendre. Ils se font peut-être du souci. » Fouchet s'était rassis. L'attention sans raison particulière lui planta ses griffes de chat bête et ne put plus les retirer. « - Va te faire mettre », dit-il simplement, le Fouchet, avant d'ajouter : « - moi je dors ici, tu le diras à monsieur Wiltord ». Stravesh était fatigué, délégué dispensateur, il traîna son regard sur la table encore couverte de feuilles griffonnées, de feuilles surlignées, « - bonne nuit, Stravesh », lui dit Edwige. Qu'y faire renâcla-t-il, il leur laissa deux pieds de menthe sortis de sa poche, proposa d'ajuster le thermostat ; cela irait, il sortit sans négliger de sourire.

« Doit-elle être contenue ? Chat alors. Cette expression, cette expansion continue de forces contraires sans auteurs. Recherche. » La palabre d'Edwige, chuchotée, aromatique, gardée sous la table par son plateau berçait agréablement Fouchet, dans une tiédeur à dominance palato-alvéolaire sourde. « Doit-on la laisser aux gardiens ses experts, ces chiens de faïence ? Les linguistes, attention, pas les écrivains publiés, chantage ! Une chaise d'art moderne n'est pas faite pour qu'y soit débité une chaise de station. L'on ne s'y oublie pas, l'on y tord son maintien, et sa cholonne verchébrale. Un canapé non plus ch'est pas fait pour écrire. Uchage. Discushion. » Couchés sur le flanc face à face, ils s'étaient rapprochés sous le manteau de laine d'Edwige. Fouchet avait descendu les rideaux, Edwige avait spiralé ensemble ses deux jambes. L'un comme l'autre à leur façon se protégeaient des intempéries. Elle achalanda un suprême nuage d'haleine : « - Tristement, che peux vous prédire que la lichérature ne demeurera une chience étudiable aux fraîches du chontribuable que tant qu'elle menchira et que le prêche-tige d'un bien-parlé établi la léchichimera chez pour lui évicher les choux de bâton ».

Une minute après que Stravesh, Edwige et Fouchet eurent enfilé leur couloir, Dansjoue et son équipe avaient mis les voiles. Parce qu'il avait du cran, de ce cran qui n'est pas sans vaillance sans devoir s'huiler la coulpe de bravoure, Dansjoue entreprit de descendre jusqu'à son terme la traverse

aux palonniers. L'on n'en connaissait pour lors qu'un tronçon, lequel partant des ascenseurs du parking allaient à la cafétéria, s'ouvrant d'un côté vers les principales salles de conférence, Montréal, Marigot, Rabat, Liège, Fribourg, Cayenne, Bandundu Ville, pour n'en citer que quelques-unes, de l'autre en niches successives, espaces divers de taille variable, toilettes, fontaines à eau, renseignements, presse gratuite et dépliants promotionnels, distribution automatique, salles fumeurs, espaces réservés au personnel, notamment. Depuis leur départ, seul devant, Dansjoue avait été grave. « - Pourquoi les enfants de tous les pays du monde où il s'en trouve caillaient-ils leurs vitraux ? » Onopordion, voir friches rudérales pluriannuelles thermophiles. Dansjoue se retourne sur ses sbires. Suzanne et Victor discutent avec animation sans regarder où ils vont, avec les mains, oublieux, ils suivent au radar, Francis leur emboîte le pas, il manque de leur rentrer dedans, il essaye tant bien que mal de se donner des airs d'indépendance et de mystère, Francis est une île. Dansjoue ralentit le pas : « parle-nous un peu de toi, Francis ». Alors que les quatre modifiaient leur allure pour aller de front, Francis descendit la tirette de sa veste et pans rejetés plongea ses mains dans les poches de son denim. « - Je suis un romantique sans espoir qui croit encore à la galanterie, à la spontanéité et aux valeurs d'antan. Je cherche quelqu'un qui partage ma passion pour faire en sorte que chaque moment compte. » Il avait surtout les pics de la moustache qui lui dépassaient sous la lèvre. Ils durent tout à coup s'aligner contre le mur pour ne pas être renversés par deux laveuses auto-portées qui passèrent à toute vitesse. C'étaient Wiltord Pécaril et sa partenaire Marie. Débridés pour les besoins du centre, et de l'illimitée traverse aux palonniers en premier lieu, les engins avaient atteint une fois un record de cinquante-six kilomètres à l'heure. Francis en rabattit les pans de sa veste et navette mordue la referma. Dansjoue était cette fois définitivement énervé. « - Non, Monsieur, je n'aime pas le travail salopé. » Francis avait lu à la salle Montréal, quatre heures auparavant, sa réflexion sur le sujet suivant : dites-nous un peu pourquoi la pureté c'est de la merde. Dansjoue, pour le moins, redonnerait au mot salaud son sens d'origine fût-il imaginaire. « Ah ! Laisse tomber. » De dépit, lâcha-t-il ; « et pourquoi nous avait-il fait parler de ça avant ?

- Quoi donc ? » Lui demanda Victor à juste titre. « - Ces histoires de grammaire ! Cela change-t-il qu'on soit un million ou un milliard ? » Les autres de garder le silence. Ils s'étaient arrêtés devant la porte d'un local

réservé au personnel que Francis ouvrit, s'étant appuyé sur la poignée dans sa recherche d'une posture de confiance. Le local servait à l'entreposage de chaises pliables, en grand nombre. L'espace restant était obstrué de chariots de nettoyage. Francis referma la porte, grinçant, il macula son erreur d'une sorte de rire. Suzanne pour passer à autre chose, leur épargner ce qui venait, dit : « - l'opé a bien fait le lien, je trouve, moi ». Elle avait dit l'opé pour dire Edwige. Dansjoue consentirait, à sa façon, il enchaîna : « - que cherchons-nous déjà ?

- La confirmation qu'on nous a abandonné le centre Des Forêts », déclara Victor dans un excès suspect de clarté. Pour la nuit, pour la nuit.

« - J'ai bien aimé le sujet, en vrai. » Suzanne avait trouvé son intérêt à l'écoute de dites-nous donc un peu pourquoi la pureté c'est de la merde.

« - Qu'as-tu pu en tirer ? » Lui jeta presque méchamment Dansjoue.

« - Qu'en ais-je retenu ? Pur-sang. La pureté du sang, crispation endogame d'avant ce que nous appelons l'antiquité gréco-romaine. Pense malformations congénitales. Problèmes cérébraux. - À terme extinction », ajouta Victor, enthousiaste. « - C'est déjà en parallèle un rappel. » Suzanne, rhétorique, marqua son temps d'arrêt. « La pureté de la langue. - Sa confiscation ! » Victor encore lui s'exclamait. « - Sa condamnation aux accords de participe passé, son enfermement suivi de typhus et d'une mort ayant pour conséquence principale le décès. - La pureté du métal. - Monter dans les carats, pour priver toujours plus. - Où est ma casserole à induction ? - Et ma bassine à confiture ? - Oups. - Exception ! - L'exception qui confirme la règle. » Suzanne jubilait sans retenue aux limites de la décence. Dansjoue et Francis demeuraient atterrés. Victor, même jeu qu'elle : « qui m'a volé mes médailles de maillechort ? Qui m'a volé mes petites cuillères mâche-fort ? » Suzanne inspira profondément à se faire papillonner les narines : « - que l'air est pur, ici ! - Voilà que je crache du sang », Victor de leur histrionner une hémoptysie. « - Pure fruit, je te jure. Achète. - Je suis resté pur, pour toi, tu sais. - Qu'elle me tarde cette minute ! Espérons que la goutte n'ait pas tourné au pus ! - Oh non ! » Ces deux-là s'entendaient trop bien pour que cela ne soit qu'animique. Suzanne dit : « - vous savez quoi, les amis. Moi, je vais aller voir ces chaises d'un peu plus près, dans le local, là, s'elles seraient pas mieux des fois que les promos tremblantes de notre salle de réu. Après, je veux pas vous entraîner dans la délinquance. Victor, tu viendrais avec moi, jeter un œil, je sais pas moi, si c'était le cas et que l'on décide d'en rapporter un

lot. Pour m'aider à les porter. - Les porter. Bien sûr. » Suzanne et Victor s'éclipsèrent dans le local éclairé par l'issue de secours. Ils fermèrent derrière eux. Dansjoue, philosophe, avait médité l'évènement et de manière plus générale leur tournure, aux évènements. Pondéré, il se prononça : « - comme ici, les faits étaient trop rebelles, à cette occasion, pour être hébergés dans leurs dogmes. Il leur a fallu se dispenser de les accueillir ». Dansjoue agrippa Francis à la ceinture, la technique était d'un sumotori, il savait que Francis en avait une, de ceinture, ce qui n'est plus si commun de nos jours, ayant pu la voir plus tôt sans avoir eu à essayer, bref, luttant avec lui, protégeant la sienne, il ouvrit du coude la porte du local et l'y envoya rouler, pétant, pour finir, l'opportunité s'était présentée au cours de l'effort, du derrière poussivement, à l'intérieur, avant de les enfermer pour de bon eux et lui, pour ce faire, traînant un distributeur automatique qui était là et le renversant en travers de l'embrasement. Dansjoue reviendrait à la petite salle, attendre les autres, tranquille, tant il est vrai qu'on peut avoir des avis différents, et que c'est même très bien.

Wiltord et Marie avaient suivi de loin, un temps, le groupe de Dansjoue, avant de découvrir dans un renforcement, sur un côté de la traverse aux palonniers, un parking de quatre emplacements où étaient mises à recharger, à disposition, les laveuses auto-portées du centre. « - En voilà une solution », découvrit avec son amoureuse Wiltord. « En complément des trams et bus, pour ceux et celles à qui ils ne peuvent convenir, des voitures autonomes en libre-service dans toutes les gares. Leur propriété interdite. » Comme si de rien n'était, Wiltord dévissa de l'ongle du pouce le capot d'un des engins et le souleva. Ces rectangles sur deux roues, d'une certaine distance, si l'on oubliait la couleur, « faisaient penser à la moto d'Akira ». Ou à celle de Sol. Il en démarra une aux câbles puis une autre, revint auprès d'une Marie sidérée, « j'ai une vie avant toi, tu sais, bébé », qu'il embrassa et mena par la hanche et aida à enfourcher sa nouvelle monture. Rivalisant de désir, ils donnèrent quelques bons coups de poignet cependant que n'existât que leur chevauchée. Il ne leur fallut pas longtemps pour s'habituer à leur nouveau moyen de transport. Ils prirent une série de couloirs plus étroits, fonçant de front à un avant-bras des murs. Accouplé à son bolide, Wiltord se demanda si, en termes de circulation d'air, pour l'immense espace du centre, ils ne valaient pas la consommation de dix climatiseurs. Ils enfilèrent aller-retour un long rang

de colonnes. Au bout, ils déversèrent dans la traverse, déchargeant à faire hurler les moteurs et ce fut à ce moment-là que Wiltord, à cinquante-sept kilomètres à l'heure, péta son fusible et sauta de sa laveuse sur celle de Marie. La cabriole passa comme une lettre à la poste. Serré derrière elle, il l'entoura de ses bras dissidents, flatteurs, soutien dont elle eut après coup la nostalgie, dont elle aurait aimé encore croire capable les tissus élastiques, inanimés ou non. Marie les gara très convenablement, une dizaine de mètres après les portes de la cafétéria. « Tu crois », la questionna Wiltord, « que c'est ce que Fouchet nous donnait en avance quand il a ouvert sa porte sur le périphe ? Tu te rappelles ; sa réponse anticipée. - Je ne crois pas. » Marie déroula le pantalon de rechange qu'elle avait enturbanné autour de sa tête pour servir de casque. « C'est toi qu'as dû la lire, alors ? - Comment sortir d'une voiture en marche ? - C'est net, celle-là, moins encore que toutes les autres, n'a été imaginée pour s'arrêter d'elle-même, ses conducteurs trépassés. - Casuistique innée qui pousse l'homme à changer les choses en changeant leur nom ! Et à trouver le biais qui permette, en restant dans la tradition, de rompre la tradition, quand un intérêt direct donnerait l'impulsion suffisante. - Certes, Monsieur. Hui ce genre de barbouze ne nous dit plus du tout la même chose, Monsieur. À la barbe barbante. Enfin. Ça me rappelle que nous avons totalement oublié de lui demander, pour Partick. On avait dit qu'on lui en parlerait, la semaine avant qu'il arrive. Il faudrait. - Je sais pas. - Quoi ? - Il nous en aurait parlé. La discussion va passer par le sujet d'elle-même. - Tu crois. - Je me demande si ce n'est pas ce qui l'a arrêté dans cette situation parfaite pour ne jamais passer à autre chose. S'il n'est pas mort, il m'attend. - Tu m'en voudrais si je lui changeais les idées, si je lui remontais un peu le moral ? - Pas du tout. C'est une semaine de carnaval. » Fougue méthodique, Wiltord la prit à la nuque et l'embrassa à pleines lèvres. Il sortit de sa poche un cône préroulé de cannabis et l'alluma devant les portes de la cafétéria. Excès mesuré, folie de vendredi soir, adaptation. Il avait fait un pas à l'intérieur du réfectoire, il tenait encore d'une main la poignée, il tirait fort, Marie voyait descendre sous ses yeux le grand cylindre gradué. Il lui passa et dit : « bédave, gâteau, savagnin, ah ! Enfin adultes. Ce n'est plus une inconvenance de tout faire à la fois. - Magnin, caca, pipi, toutes en thérapie. - Qu'est-ce qu'on fait là, déjà ? - Tu l'as dit », répondit d'abord Marie avec un impressionnisme fort vague. « Nous cherchons un bon endroit pour la bouffe de demain, après les conférences.

Où tout cela se fasse sans dommage. - Et nous l'aurions trouvé ? - Ma foi. - Repasse-moi le jobard, fille de joie. Je vois des fruits là-bas, dans des bacs d'étain, au bout du rail. Une orange te ferait du bien. » Marie descend une des cinq-cent-soixante chaises retournées sur les quatre-vingt-quatre tables. Elle tire une latte de machiniste, laisse tomber à ses pieds le tiers de joint, l'écrase du talon. La voilà qui entreprenait de nouer son boa au dossier de sa chaise. Elle eut un peu de mal mais ne s'en laissa pas compter. La proue de son attention de nouveau disponible, elle reprit : « - je suis déjà tellement intelligente, si en plus je me mets à manger, dormir, copuler de façon optimale, ce serait criminel. Si l'on fait le compte, se sentir bien, être bien dans sa peau, avoir dans ses habitudes, intégrés au quotidien, à la petite semaine, des moments privilégiés de bonheur et de contentement renouvelables, donne moins souvent d'occasions aux montées de plaisirs notables, aux orgasmes, que les petits plaisirs idiots ou impulsifs ou gourmands. Se taper un joint après le petit déjeuner, une barre chocolatée à minuit, dire du mal. C'est vrai.

- Tu vas aller nous en presser une dizaine. » Wiltord pendant ce temps repéra et prit la mesure des volumes du gustatorium. Wiltord pendant ce temps roula un second pétard. Wiltord pendant ce temps alla inspecter l'autre côté du comptoir, les cuisines, la chambre froide et quand Marie vint le retrouver une carafe de jus d'orange amélioré dans chaque poing, elle le trouva à faire la vaisselle car il voulait que tout soit rose, tout soit sans tache. Le for, le savait-elle, est une des six volontés perfectibles, en cela similaires qu'elles gagnent en puissance surtout par les menues répétitions. « - T'es un culturiste du cervelet, en fait. - C'est une façon de voir les choses. Il en faut des différentes, c'est même très bien. » Marie sauta sur un plan de travail, derrière lui, pour admirer à la dérobée comme il faisait bien ses micro-pas. « - J'ai trouvé un chocolat recraché, sous un présentoir, devant. - Qu'avait-il ? - Ceux à l'alcool, avec un bilou de cerise. - Classique. - La Terre, me suis-je écriée. - Je n'ai rien entendu. Ces cuisines sont bien isolées, il faudra se le rappeler. S'on veut se mettre de la musique, par exemple, t'y as pas pensé. - La Terre. - Ah bah oui. - Un roc au cœur d'alcool avec un fruit cuit dedans, passé sous un meuble, dans le noir, qui s'est mis à champignonner avec ce qu'il avait d'accroché. - Marrant, » commenta Wiltord, « comme toutes les utopies ont tendance à commencer de la sorte. Par un crachat. Putain ! Oh ! Qu'est-ce qui vient de me juter dans la bouche. Infâme. - Tfffa. » Quand ils bavardent surtout,

quelle construction. Il n'y aurait qu'une fin de monde pour permettre ça. « - Tiens. Faut que l'on vienne là, demain ! On est à la ramasse. On a meilleur temps. On a un réfectoire et tout et nous on se sépare en groupes, on part chacun de notre côté, - on a un rêt, et nous comme des cons on fait le jeu des dramaturges et des minotaures à Jupiter. - Vu. »

8 Une démocratie doit-elle formuler ses buts ?

Edwige, il fallait que l'on eût calomnié Edwige Sablé, sans avoir rien dit de mal, elle fut arrêtée un matin. Les gardiens n'avaient pas fait ce lundi-là, le lundi de ses appréhensions, le tour des cages à poule de l'atrium du centre des congrès comme ils le faisaient chaque matin d'ouverture. Deux femmes entrèrent dans celle où Edwige avait passé la nuit, vêtues de baggy. Cette dernière se réveille en sursaut, inconfortablement s'appuie de la main sur la difformité cachée sous son manteau pour se redresser. Les deux ne travaillaient visiblement pas au centre puisqu'elles portaient cette même casquette blanche que pour l'avoir un peu fréquenté, l'on avait jamais vue. Elles tirèrent par les chevilles Edwige de sous la table, de sous sa veste, avant de l'allonger dans une housse, avec deux grilles d'aération, à claire-voie plastique, pour les pieds. Une contraction de minutes plus tard, Des Fouchet sortit la tête de sous le grand manteau qui avait appartenu à cette femme de grande taille, et put voir qu'elles n'étaient de fait plus là, toutes, et ne s'étaient pas juste arrêtées de bouger pour le confondre. Il se vêtit et descendit dans l'atrium. Dans une jardinière du bas, il prit par lassitude un pétale de rose et une fois qu'il l'eut en main, il lui vint l'idée de la porter à sa bouche. Il le mâcha. Cela lui plut. Il mâcha des pétales de rose. Le passage s'intensifiait autour des jardinières de béton, des allers-venues. Soudain, il surprit quelqu'un qui l'observait, à distance, quelqu'un le fixait, repérait les lieux, Marie vint droit à lui.

Marie et Wiltord étaient arrivés en voiture comme les matins précédents, une demi-heure plus tôt, sur les deux coups non suivis de dix heures trente. Sans s'attarder, ils avaient survolé guillerets la longue

traverse aux palonniers. À la salle de réunion, ils avaient rencontrés Gerty, Dansjoue, Noël et Angèle Couillet, la congressiste du matin qui devait lire sa dissertation à midi trente, comme ce serait l'heure toute la semaine. Salutations distinguées, Wiltord Pécaril ne voulant pas finir seul sans en proposer son sachet de cerneaux de noix, en proposa à la ronde : « - la double liaison. Ce sont les acides gras polyinsaturés, très importants, idéals pour le matin ». Marie gaillarde, ironique, opinait tout ce qu'elle pouvait, « - la double liaison, ça fait tout ». La noix était un superaliment. Cependant, Wiltord avait bien vu ce qui clochait, il savait ce qui n'allait pas et tira de son autre poche un sachet de noni-choco qu'il intima à Angèle d'entreprendre. Les billes de chocolat, voilà, étaient infusées d'extrait de feuilles de noni, réputées pour leur vertu anxiolytique. Wiltord avait lui aussi ses petits secrets qui faisaient des miracles. Noël, Gerty, Dansjoue, purent dans la dispense apprécier plus librement la dissolution du sucre dans leurs veines, sucre des tasses de café et des croissants, gémissements d'extase étouffés. Êtres dans la destine qui s'abandonnant à leur devenir biologique, moteurs sucre au service du chaos et de la sélection qui lui est naturelle, épandant avec toujours plus de justice la chymotrypsine ou molécule du futur partout, partout sur les huit continents, trouvent bonheur. Stravesh arriva. Ses plus cordiales salutations, il vint réactiver sans le savoir la glorieuse levure raciste de sa langue natale : « - ô, les amis, j'ai les niakoués qui se cachent dans la jungle, ce matin, c'est pénible. Je peux plus me moucher sans une glace-à-main, moi qui me moquais sans ménagement de tous ces vieux cons répugnants que je voyais s'épiler la narine ! Si on m'avait dit ». D'ordinaire, il se les épilait le dimanche soir mais là évidemment, avec leur journée d'hier. Avaient-ils trouvé le sommeil, en rentrant ? « Oh ! Angèle ! Ça va ? C'est ton tour aujourd'hui. » Angèle se décomposa devant eux. Deux déglutitions de dyspnée et Wiltord allait devoir s'y recoller. « - Je me demande si je couve pas des dépressions », bredouilla la jeune réincarnée, une seconde riant au-dehors un spasme nerveux, la suivante respirant pour un stéthoscope invisible, « pour ne rien vous cacher. - Arrête ! » Fredonna doucement Wiltord. « - Je ne sais pas comment vous faites. - Tu romances, Angèle. Tu vas assurer, tu étais super en classe. Tous moyens sur lesquels le stress n'a pas d'incidence. Tu te souviens ? Ça va se faire tout seul. - Je me sens nulle, je peux à peine lever le bras, ce matin. Qu'est-ce que je vais faire ? - Tu dis dépression parce

que le mot est à la mode. La dépression c'est être broyé dans la bouche d'une vache qui rumine, c'est être couvert de sucs gluants, lentement écrasé, délibérément dissous au petit feu d'une impitoyable alchimie d'estomacs. - Je n'entends plus que des cris. - Les contacts qui prennent tous cette viscosité, cette condensation délétère. Ce que vous me décrivez, Angèle, c'est un manque d'exercice, d'activité, notamment des abducteurs et du grand psoas. » Bon paillard qu'il était, Wiltord lui non plus n'était pas parfaitement immunisé au cortisol du moment. Marie reconnut la situation et se mit à lui caresser les frisons de la nuque, elle s'excusait de n'avoir pas tout absorbé plus tôt, dans le privé, elle redonna à l'assemblée son face-à-main de plaisanterie : « - il n'en fait grâce à pas un, de sa blague favorite. Vous chercherez ». Angèle Couillet s'ouvrit sur les fausses raisons de son stress que chacun pouvait battre en brèche. Sa dissertation n'avait pas assez de sources, six mois pour un tel sujet, la démocratie, ses buts à l'heure des proliférations, qu'aurait-elle pu lire en six mois, qu'aurait-il dû et qu'avait-elle encore le temps de ? Elle n'était pas légitime, prendre la parole, elle, qui n'avait pas commencé ! Marie envoya promener ces inepties, « et eux, alors » ! Qu'est-ce qu'ils avaient ? Un diplôme vieux de vingt ans, théorisé vingt ans plus tôt. Et puis les façons caduques de présenter, une gueule d'ange. Pets-de-fouilles. Elle envoya Angèle et son Wiltord se promener du côté de la salle Montréal, et voir en passant s'elle était ouverte et si le projecteur fonctionnait.

Les deux fouettés du plat, Marie mit au petit Dansjoue, son souffredouleur favori, un crochet au foie. « Où qu'il est ma mnïe ? Et il est où ma mnïe ? » Dansjoue endolori et cherchant à le cacher manqua de comprendre d'emblée que l'on parlait de Fouchet, il gloussa comme une dinde. « - Essaie l'atrium », suggéra Stravesh, où ils s'étaient quittés la veille. Marie sans délai partit sur ses traces et prit le couloir d'en face, de l'autre côté de la longue traverse aux palonniers. Laisant courir sa main gauche au flanc du haut mur gris, aveugle, ignorant à droite une puis deux ouvertures d'où des échos pourtant provenaient, elle désanussa dans l'atrium en moins de temps qu'il n'aurait fallu. Fouchet était assis comme un sac sur une des bordures de cette serre tiède, à mâcher le pétale d'un rosier proche. L'on lui voyait dans les pores ronds des joues et les pores ovales du front. Les paupières de la première vieilleuse lui tombaient sur les yeux, poilues de cils, des œillères aux coins des yeux, d'une tâche exclusive, il avait des compromissions dans le sable du front et pourtant

s'était une gueule qui lui poussait et pourtant Marie ressentit vivement l'attraction qui pouvait s'en dégager. Nonobstant néanmoins, elle s'assit à côté de lui, sortit de sa poche trois paquets de deux choco-biscuits rémois et se mit à les tremper dans le gobelet de thé qu'elle avait transporté indemne. La forme s'imprègne de sens, pensa-t-elle, qui la restructure, pensa-t-elle, dont à un point elle s'effondrera par délitement, il la verra lui granuler dedans, et ce ne sera pas propre, pensa-t-elle, il ne passera plus un blutoir, plus un tamis, il ne passera plus son crible ou sa passoire, plus son chinois. Fouchet n'avait guère envie de retourner à tout ce cirque, il s'était allongé sur le ventre, sous un buisson de viorne David, un peu plus loin. Marie lui laissa son moment, le temps de son thé. Enfin, elle se le mit sur l'épaule, elle rebroussa chemin vers la traverse, puis la salle Montréal, que l'on entende quand même cette conférence.

Nous partons du principe que chaque démocratie, pour pouvoir légitimement utiliser la force publique contre ceux qui la produisent, doit s'être proposé une définition de même qu'une série d'objectifs quantifiables en conséquence.

Ainsi, dans une première partie, nous basant sur les trois types de définition sommaires que nous avons évoqués en introduction, voyons quels objectifs pour chacun, devraient, sur le papier, être mesurables et donc explicites et donc en toute logique évalués par des organes publics indépendants ? Avant de descendre dans les détails, pensons d'abord, à un premier niveau, en termes de progrès et d'évolution. L'organisation démocratique des territoires et des vieilles *gens* a son histoire, polémique, une histoire dont les processus adhérents, de la tribu nomade, si un tel groupement de mammifères a bien existé chez nos ancêtres, à nos jours, ne compte plus ses étapes, époques arbitraires, dates pratiques, dénominations et autres ères aux airs d'aires de repos intellectuelles. La démocratie athénienne de Solon, née pour le développement des nouvelles pratiques esclavagistes n'a rien à voir avec celle de l'Uruguay et sa constitution révisée en 2004. Pour le reste de cette conférence, nous dirons : démocratie, pour parler des démocraties actuelles, indirectes ou représentatives, démocraties dans leurs formes contemporaines, parmi lesquelles nous incluons les démocraties

semi-directes, la démocratie directe n'ayant existé qu'à l'échelle locale. Pour l'indice de démocratie des différents régimes nationaux nous nous référons à la carte de l'Economist Intelligence Unit (E.I.U), de 2024.

Rappeler ses origines n'est jamais qu'une tâche au mieux répugnante à moitié, toujours décrédibilisatrice. L'anthropologie et la sociologie sont de bien méchantes disciplines, nous nous en passerons. Pourquoi se perdre à fouiller les lacs de saumure sous-marins quand les étoiles nous tendent les bras ? Des molécules essentielles à l'apparition de la vie ont-elles bien été collectées sur l'astéroïde Ryugu, oui ou non ? Ceci dit, pour l'ensemble d'un peuple ou de ses citoyens, selon le régime, il existe un état de faits statistique, à deux moments M, de début et de fin de mandat. En somme, quels peuvent être les buts quantifiables d'une démocratie selon la définition qui lui est donnée ? Seront laissées de côté les mesures de la vie économique que l'achèvement de la globalisation de l'économie a définitivement interdites.

Premièrement, si le dénominateur commun des démocraties est l'existence d'institutions et de lois qui visent à protéger la population des dérives tyranniques ou dictatoriales que peut exercer une personne ou un groupe quelconque, y compris la majorité ; si l'on admet que son rôle premier est la pacification du changement et des conflits sains, en d'autres termes, la protection des libertés individuelles et l'arbitrage impartial des forces qui sans droit pourraient conduire à la communautarisation voire à la guerre civile, il nous faut commencer par la rhétorique, précisément ce dont il est question aujourd'hui, la dissertation. Où une tranche importante de la population est contrainte, par défaut de structure représentative, associative, médiatique ou autre, à laisser une autre parler à sa place, naît le populisme. Dès lors, il est possible que personne ne saute en l'air en entendant qu'un jeune homme de Drancy, scolarisé dans le privé, parle pour des ouvriers cinquantenaires de Haute-Saône. Si un système éducatif réduit systématiquement, pour des raisons économiques et pratiques d'insertion professionnelles prématurées, l'importance des matières

qui enseigne et développe l'expression organisée et audible des idées, Lettres, Histoire-Géographie, Philosophie, comment le débat public peut-il espérer se sortir des impasses qui le menacent ? Langue de bois, positions manichéennes, superficialité, mensonge. Le débat public a besoin de diversité, que ce soit dans ses intervenants ou dans ses formes. Que peut espérer le téléspectateur d'une joute entre trois acteurs formés au même club de théâtre rue Sainte-Marguerite, sinon une pièce de théâtre ? Il est trop facile pour n'importe quel lycéen britannique de faire le parallèle entre une session parlementaire à Westminster et sa dernière sortie scolaire à Trentham Monkey Forest. À l'heure de la publicité déguisée et des réseaux sociaux, contrairement à ce que l'on pourrait croire, l'expression et la langue, les sciences molles, n'ont jamais autant produit de richesse. L'équilibre entre outillage des opérateurs et émancipation des citoyens est mesurable, il se mesure en heures de programme scolaire. L'idéal, dans la finalité d'harmoniser les communautés sans les saper, communauté religieuse ou association de boulistes, dans le respect de la liberté de penser et de l'autodétermination, est de permettre la cohabitation explicite des élans de sympathie et d'empathie. L'élan de sympathie est naturellement antipathique, c'est celui qui s'insurge : nous ne sommes pas comme ça, ces gens n'ont rien à faire ici, partagé un état avec eux est une disgrâce. Si l'empathie est ciblée, la sympathie est de foule. Exemple d'empathie : j'appartiens à ce groupe, je viens de ce quartier, je connais, je suis aux caisses, au supermarché, cela ne m'empêche pas de me représenter sans haine jalouse, sans ressentiment, sans peur ontologique ou de déplacement, la vie de ce professeur d'université qui insiste à me faire scanner ses trois boîtes de sardines plutôt que de passer aux caisses automatiques. La sympathie va à tous ceux avec qui un individu se sent en phase, classe géo-sociale, philosophie de vie, génération, l'empathie va aux individus des autres groupes, pris séparément, envers lesquels notre devoir de citoyen nous impose une curiosité tolérante. Typiquement, sous nos yeux, nos fraternels du sexe opposé. Chaque communauté devrait pouvoir exprimer au

mieux, sans pression supplémentaire, d'une manière compréhensible, ses revendications, désirs et besoins, les mobiliser, les défendre, les modifier, et puis les transmettre à ses représentants, qu'elles soient débattues dans les chambres des administrations territoriales et nationales, selon leurs codes. Cette capacité des communautés à alimenter le débat, à accéder au débat est déjà partiellement encadrée par ce qu'on appelle l'égalité du temps de parole, elle ne l'est pas encore, à ma connaissance, pour ce qui concerne l'expression elle-même et la formation ou rémunération des porte-paroles. L'écueil hégémonique d'une langue des dominants, forcément inadaptée aux problèmes des dominés, restant à faire disparaître. Sécurisé, neutre, laïque, l'espace virtuel où s'ébat cette chose publique que l'on appelle le débat est un endroit où les connaissances sont malmenées et les croyances déconstruites. Une démocratie pacifiée, pourrait-on dire fonctionnelle, donne à ses citoyens le goût du conflit dédramatisé. Par conflit dédramatisé, il faut entendre : conflit sans conséquences pour la sécurité des interlocuteurs ou leurs droits, une contestation saine, qui peut vexer, qui peut enrager, mais libérée de l'honneur, de la voie de fait ou de la déchéance économique. Le goût du conflit, la compréhension intime que la démocratie est un chaos d'enthousiasmes aux règles changeantes, est ce qui garde chaque citoyen, chaque citoyenne, dans la vie politique et idéologique de son ou ses pays. L'utopie est là. Cette question touche bien entendu, par plusieurs coins, à la liberté de la presse, part royale de l'indice de démocratie, or la presse s'elle n'a pas été rachetée, souffre d'un penchant sympathique exclusif, elle ne s'adresse qu'à ses abonnés. Sa voix ne porte pas dans le camp opposé. Sans l'appui préalable d'un système éducatif nouveau qui amènerait plus de citoyens à lire le type de presse et les idées qu'ils répugnent, le journalisme n'est jamais qu'une chambre d'échos. Par ailleurs, de trop nombreuses sympathies ne peuvent pas faire journal et compléter le tableau. L'utopie est là, un équilibre des forces qui ne tiendrait pas compte des rapports de force numériques. Oui, 86 % de la population finlandaise vit en zone urbaine, cela signifie-t-il que les questions de

gestion des immenses forêts du nord du pays ne les concernent pas et que seuls ceux qui y vivent devraient s'en mêler, ou à l'inverse que les 86 % doivent dicter à ceux qui y vivent que faire, selon leurs intérêts de citoyens ? Oui, votre célébration de la Nativité dégénérée en maxi-gaspillage fourré de haine intrafamiliale est sacrément con. Cela dit, je comprends ceux qui y trouvent des plaisirs, moi-même, un vin chaud bien épicé, par-ci par-là, aux heures propices. Regardez-les s'alcooliser comme des cochons, dit le musulman pratiquant avant d'aller vérifier sur les sites de revente les bonnes affaires de fin décembre. L'utopie est là, sportive d'une certaine façon, des gens qui s'enguirlandent sans jamais en venir aux mains, que l'idée de violence physique arrêterait aussitôt. Qu'ils soient de mondesséparés par le paysage ou l'argent, ou de la même image. Qui se jettent des vérités au visage mais ne refuseraient jamais l'union de leurs enfants, de s'asseoir à la même table, d'acheter les légumes de l'un, de faire réparer chez l'autre son vélo. Un observateur à peine conscient peut en trois phrases évaluer si son interlocuteur possède les outils critiques qui font de lui un citoyen et pas juste un administré plus ou moins aigri, un cornichon plus ou moins cuit au vinaigre. Si quelque chose peut lui être dit sans la présence d'un policier ou de cinq hommes de main fantoches. Cette aptitude à la conversation, cette aptitude au compromis qui appartiennent à l'esprit critique sont mesurables, à la fin du parcours scolaire et certainement plus tard, par exemple aux différentes périodes d'élection, nous y reviendrons. L'esprit critique est ce qui permet à une personne de s'élever au-dessus de ses sympathies, héritées, choisies, épousées, pour satisfaire aux besoins vitaux de la vie commune, à ses nécessités, droits et devoirs. La démocratie se doit de réactiver le sens critique régulièrement. Et non pas de laisser faire l'arbitraire des fonctions, des emplois et des endroits. La dictature absolue est un état-prison où chacun à son tour se résignant à se taire sur son cas a forgé un barreau. Le premier stade intermédiaire entre la démocratie et la dictature se reconnaît par la pauvreté et la polarisation de son débat public, par la facilité avec laquelle il se laisse embarquer sur des sujets bateaux,

des sujets que la foudre rhétorique ne coule plus à la sortie du port. Peu à peu, le mouvement agité de vie républicaine devient une division moléculaire lente, abasourdie par l'hypotension, tassée sur elle-même, fumante, un compost.

Maintenant, si l'on choisit de définir la démocratie par opposition, la démocratie n'est pas une dictature, la démocratie n'est pas une ploutocratie, que nous faut-il mesurer ? Rien de plus simple, ils ne restent plus qu'aux contribuables et ayant droits d'exiger car les outils de mesure et les statistiques de départ existent déjà. Outils et statistiques sont nombreux, documentés et mis à jour tous les ans. Pourtant, ils ne sont pas ou peu mentionnés par la presse généraliste, laissés de côté à l'occasion des débats, boudés par les partis politiques et ce malgré leur facilité relative de compréhension. Laquelle de ces deux républiques à régime parlementaire est la plus proche d'une ploutocratie ? Ploutocratie : système politique dans lequel la puissance financière et la puissance économique sont prépondérantes au point de créer des différences entre citoyens, toute chose égale par ailleurs, l'idée d'une démocratie ploutocratique, sorte d'entreprise dont la richesse de ses actionnaires et présidents garantirait la prospérité, se défend. Laquelle, la Croatie, où la part des richesses détenues par les 50 % les moins élevées est de 0.6 % ou l'Allemagne, où la part des richesses détenues par les 50 % les moins élevées est de 4.8 % ? (Pourcentages tels que trouvés dans l'Atlas socio-économique des pays du monde 2024 de Larousse.) Très clairement, le partage des richesses est un des principaux enjeux, si ce n'est l'enjeu principal d'une organisation sociale non aristocratique. Nous disons aristocratie, l'aristocratie est, au XXI^e siècle, de fait ou dans l'idée, ploutocratique parce que l'argent y circule à l'international sans plus se soucier des frontières. Pourtant, l'administré ne tarit pas de plaintes à l'endroit des taxes publiques. Elles sont jugées abusives et cependant la multiplication des intermédiaires, leur insertion tentaculaire dans tous les marchés possibles, et donc la paupérisation conjointe de ceux qui sont en fin et en début de chaîne, à cause de la réduction de leur marge, ne semble pas poser

de questions. Le producteur de céréales vend sa récolte au fabricant de farine lequel à l'usine de petits gâteaux qui vend sa production au supermarché, laquelle est achetée sur une plateforme en ligne et récupérée par un livreur indépendant. Moins une société qu'une suite de prédatrices dignes de la comptine des petits poissons dans l'eau, moins un marché qu'un colisée. La pire conséquence de ce phénomène de multiplication des intermédiaires étant sans doute l'éloignement caractéristique, teinté d'ignorance belligérante et de préjugés, des producteurs locaux de matière première, s'ils en restent, et des consommateurs. Est-ce à l'état de retaxer de façon forcée chaque intermédiaire, jusqu'à ce que les liens de dépendance vertueux, mutuellement profitables, apparaissent de la plus claire des manières, chiffrés en monnaie ? Dans un état où la pseudo-liberté des consommateurs est reine, cela n'entraîne que la disparition des producteurs, telle sera la règle tant qu'il y aura des pays où la main d'œuvre est exploitée. Enfin, s'il s'agit de définir la démocratie par opposition à la dictature, nous avons évoqué l'indice de démocratie de l'E.I.U. Là encore, comme l'a suggéré le paragraphe précédent, une démocratie doit, et même quand elle se définit par négation, débattre de ses fins, elle doit les annoncer, elle doit les assumer, en objectifs actuels et chiffrés. Pourquoi plusieurs projets exécutifs brigant auprès d'une population le même mandat ne passeraient-ils pas une suite d'épreuves, des examens pour les citoyens que cela intéressent ? L'histoire non romanesque nous a démontré encore et encore qu'une société sans buts établis, laissons de côté les grands mots trop et trop peu philosophiques de liberté, de fraternité, revient toujours aux mêmes luttes inégales dès que l'état y existe, luttes d'armes ataviques qui finissent inexorablement par justifier que les intérêts privés dépouillent l'intérêt collectif, que les fins, l'art, la personne, le vivant, animal et environnement, deviennent des moyens. Ne peut-on que déplorer que les périodes d'élection ne ressemblent pas davantage à de vrais entretiens d'embauche ? Entretiens organisés et retransmis selon un code juridique, arbitrés par des jurys indépendants et compétents qui ne laisseraient pas

des capitaines mégalomanes faire leur cinéma, passer librement du plus abstrait, notre identité, au plus inutilement spécifique, Madame Dupont l'autre jour, en évitant l'essentiel et le mesurable, tout en évitant les questions posées, évasifs et fuyants comme quatre-vingt années de formation politique leur a permis, de pères en fils et filles, de devenir.

Pour le meilleur, si une formation politique candidate ne choisit pas ses objectifs en fonction d'une définition essayiste ou juridique de la démocratie, discutable *ad nauseam*, une constitution au fond, ou par opposition : « - attendez ce n'est quand même pas le parti fasciste républicain de Mussolini » ! Cette formation pourrait simplement se donner pour but l'implication politique du plus grand nombre de ses citoyens. Ce vœu pieu impliquerait, cela semble absurde à dire, une formation basique au droit. En effet, l'immense majorité des multiples droits dont peuvent jouir les citoyens de toutes les démocraties du monde est virtuelle. Ce sont des droits à faire valoir ; on en parle tant du virtuel, récemment. Et il ne peut pas en être autrement. Un droit s'invoque. Or peut-on faire valoir un droit qu'on ne se sait pas avoir, dans des temples où l'on ne se croirait pas autorisé à entrer ? C'est la vieille histoire de la buvette Pipi. Dimanche, on a vendu à Pierre une pinte de pisse. Sale histoire. Encore la bibine, il s'y faisait, mais l'urine c'en était trop. Pierre est excédé. Il prend son lundi, il cherche à exprimer sa juste colère de manière positive, on lui apprend que cela s'appelle porter plainte, il cherche où porter plainte, il fait la queue, mercredi, formulaire, jeudi, formulaire, Pierre porte plainte. Un mois, on lui imprime son mandat. Il retourne à la buvette, la buvette a déménagé. Formulaire, formulaire, il perd patience, il va voir un film, le temps qu'on lui réponde sa demande. Le film, pure bouse, à demander remboursement. Pierre reste quand même jusqu'au bout, il attend la fin du générique pour bien enregistrer à qui ne plus jamais acheter une entrée. Qui produit ? Studio Pissat.

En deux mille cinq cents ans d'histoire documentée, à l'échelle planétaire, il apparaît qu'aucun état n'ait été en mesure, si ce n'est momentanément, si ce n'est localement, de développer un sens

civique, même pas amoureux, en mesure de justifier l'impôt. L'impôt est l'état même, c'est sa force vive, c'est son sang qui circule sans repos. Richesse collective protégée, plus l'impôt est juste plus l'est la société qui le verse et le reçoit. Il est difficile, à titre personnel, de concevoir comment un système scolaire capable d'enseigner la traite très lucrative, aux conséquences pluriséculaires, la traite de ce que l'on appelait des nègres en termes de commerce triangulaire et de mission évangéliste civilisatrice, échoue systématiquement à expliquer que l'impôt est ce qui transforme vingt-cinq abuseurs potentiels en une classe d'heure civique qui danse sur du Orelsan ? La richesse du collectif, système de santé adapté aux besoins, bâtiments scolaires, enceintes sportives, matériel numérique, chercheurs, parcs naturels et infrastructures routières et ferroviaires, efficacité et modernité du moteur administratif, patrimoine sécularisé, espaces culturels valorisés, dans 95 % des cas l'accroissement de la richesse collective est l'accroissement de la richesse effective de l'individu. La vérité de cette assertion vérifiable par mille et un graphique d'économie est-elle si difficile à illustrer ? La question n'est pas là. La liste infinie des arrangements intrafamiliaux, l'avarice des fonctionnaires eux-mêmes et des individus par ailleurs d'une intelligence remarquable, en disent long sur l'incompréhension généralisée qui portant atteinte à l'impôt, limite la démocratie. Honnêtement, pensez-y une minute, l'argent comme moyen d'acquisition, et vous appellerez demain le centre des impôts et leur crierez que vous voulez payer le double. L'on peut choisir de croire qu'un héritier sensibilisé à la beauté de l'impôt commun au cours de son parcours scolaire, invité en toute fraternité à entrer dans la danse, ressentira l'indécence de son legs et y trouvera motif à scrupules. Le problème des inégalités scolaires, géographiques et de milieu, l'école privée étant cette aberration féodale appelée à disparaître, de communautés richissimes qui s'excluent elles-mêmes du reste de la société pour mieux se l'asservir, pardon, utiliser ses services, semble précéder les questions de l'impôt sur la fortune. L'héritage est une honte dont les héritiers se servent pour se venger. Pour les

autres, un troisième abonnement à un énième service de vidéos édulcorées à la demande vaut-il mieux qu'un ophtalmologue qui vous voit dans l'année ? À quoi bon une voiture neuve pour rouler sur une carpe à nids-de-poule ? À quoi bon un revêtement neuf si vos enfants arrivent à l'université sans avoir jamais mis les pieds dans une médiathèque ? En un mot, des citoyens qui ont conscience, l'intime conviction, d'avoir bâti une assemblée s'y intéresseront, ils s'y rendront.

Ma muraille ? La voilà ma muraille, notre muraille, dit-elle désignant ses concitoyens aller et venir. Ces gens-là se détestent, dit l'autre, je les ai vus s'envoyer des noms d'oiseaux, pas plus tard qu'hier devant les tomates du marché, elles sont tout sauf liées vos briques. Oui, mais elles se parlent. "La société est coupable de ne pas donner l'instruction gratis :", disait pourtant Victor Hugo, "elle répond de la nuit qu'elle produit." Or il semblerait que les sociétés humaines n'aient pas encore inventé une école républicaine qui ne donnent pas à un tiers ou un quart de ses pupilles le goût du fascisme. De nombreux pays semblent ces dernières décennies avoir essayé, sur ce point, l'ignorance. Donnez-leur l'éducation sans les outils pour la refaire. Les récents succès électoraux de l'extrême droite, partout dans le monde, forment ensemble le constat des échecs éducatifs des quarante dernières années. Et voilà de nouveau le spectre de la guerre qui se propose de tout faire oublier. L'aliénation des citoyens à leur propre histoire, la faute au récit national, à leur propre langue, la faute, en France, à une grammaire prescriptive et à l'utilisation notée des moyens d'expression, de nombreux autres griefs à passer à de faux représentants corrompus par système, leur donnent, donnent à chaque citoyen, l'effort empathique n'est pas grand, une envie de révolte aveugle que seule la gabelle a longtemps su donner, des grands besoins de boucs-émissaires.

Trois perspectives démocratiques, trois cercles : à l'échelle communautaire : une société pacifiée où la représentation de droit, inaliénable, fonctionne, qu'elle que soit la taille de la communauté,

du café lesbien au club de supporters ; à l'échelle nationale, une répartition juste contre le tendance à la concentration géographique et économique des pouvoirs ; à l'échelle individuelle : impliquer le plus grand nombre possible de citoyens dans les associations de ses choix, dans sa communauté de communes, dans la vie politique de son département et du pays ; voyons à présent quels types de prolifération, quels phénomènes prolifératoires tels qu'avancés dans les conférences de samedi et dimanche, ferment, bloquent, interdisent le progrès de ces perspectives. Avec l'explosion des frontières culturelles, bien plus notable que celle des frontières nationales, c'est-à-dire, pour les pays libérés ou presque d'une censure autocratique, la multiplication joyeuse et incontrôlée des influences étrangères, créolisation ou cosmopolitisme, ou assaisonnement ou cocktailisme, hétérogénéisation des centres d'intérêt, la cohabitation entre religions monothéistes, entre pratiquants et athéistes sur un pied d'égalité, entre citoyens de convictions véganes ou non, avec l'apparition continue d'activités libres et de loisirs et de sports nouveaux, le nombre de communautés n'a jamais été aussi important et l'état légifère n'a jamais semblé aussi lent à les reconnaître, à les compter, à les inclure. Le XXI^e siècle, sans aucun doute, est celui de la fluidité des appartenances et des représentations, une fluidité que la république d'après-guerre, son citoyen par défaut catholique ou protestant qui aime au choix l'une des deux bières de son troquet, et le football et peut-être le Paris-Dakar, ne peut pas suivre. Il faut construire, avec un nouvel appareil législatif les outils de son renouvellement continu. Il est temps que s'invente les modes de scrutin neufs qui ouvriront la porte à tous les autres, chaque population indépendante appelée à se déterminer elle-même. La proposition s'articule comme suit, elle tient en trois conjonctions : représentation proportionnelle à scrutin libre, chaque classe de mandats uniques suivie d'un temps neutre ou année constitutionnelle, au cours de laquelle plusieurs projets démocratique sont débattus puis élus. Objectif du système : répondre et assumer l'imprédictabilité dans sa forme même.

Toutefois, un système compliqué, à l'instar du parlement bicaméral suisse n'ostracise-t-il pas toujours la majorité de ses intéressés ? Si l'on s'en tient aux taux de participation aux scrutins, non. La question gagne à être renversée, une population décamillionnaires extrêmement variée dans ses territoires, ses cultures et générations, ne rend-elle pas de fait impossible l'application à son endroit d'une formule miracle, purement démocratique dans sa simplicité, directe ? Et un système nécessairement compliqué, un labyrinthe administratif auquel il faut se préparer dix, quinze ans, demandant professionnalisation, n'exclut-il pas ses acteurs, ses professionnels du reste de la population qu'ils sont censés représenter, et de la vie économique dans ses réalités concrètes ? L'hypothèse empirique qui suit a ses preuves : connaître une loi, acquérir les outils pour l'étudier, l'étudier en groupe, revient à l'amender pour soi, à s'en affranchir. Paradoxalement, l'état en dehors de l'état des soi-disant responsables politiques, la responsabilité étant diluée dans l'océan des fonctionnaires, est un état d'opportunismes pirates et de libre-arbitre autoroutier. Se retrouvent au cœur d'un système démocratique vicié les mêmes rapports de domination brute qu'aux temps les plus sombrement religieux de l'Europe post-invasions germaniques. Le bipartisme est de rigueur, c'est l'église ou la noblesse. Le choix moderne n'est pas moins étriqué, c'est la suggestion à l'un des deux ou l'exclusion coupable. La suggestion moderne contrairement à l'assujettissement féodal est participative. Les deux ont pour même conséquence la marginalisation, toutes les privations que cette dernière implique et les multiples herses à refranchir qui la sanctionnent. La suggestion implique que l'individu s'invente ses propres raisons d'adhérer à un système qui l'opprime car l'oppression a appris à ne plus dire son nom, à être moins directe. Ses raisons sont universelles, protection et sécurité relative, bien-être physique et matériel immédiat, rémunération, assurance signalétique des bons choix par la majorité réclamée.

En revanche, deuxièmement, même dans ce schéma végétativo-reproductif, il semble que le citoyen passif ait besoin de figure, de personnage, de chef, et que plus une démocratie est

peuplée, nous l'avons vu peuplée signifie complexe dans sa diversité, plus sa majorité aberrante justifie une présidence dictatoriale, une présence médiatique, comme pour contenir dans un seul sac les oppositions les plus criantes. Prouvant au passage que l'armure structurelle des lois ne répond pas au cahier des charges évoqué plus haut : protéger la population des dérives dictatoriales [...] y compris la majorité ; confer alinéa 3 de l'article 49 de la constitution de la cinquième république française. La démocratie, une vision, a été dépassée par la liberté d'auto-détermination et de culte qu'elle a permise. La nation s'est rendue inutile, tonnerre d'applaudissements ! Elle a livré ses individus à une foule sans tête, quand la société féodale livrait ses foules à quelques individus déterminés. Les exigences humanistes ne peuvent pas trouver de façons parfaites de s'appliquer à une population extrêmement variée arbitrairement tombée dans le même état. C'est quel pourcentage particulièrement voteur d'es opinions favorables, dans les vingt ou trente acquis, il faut viser. La démocratie du XX^e siècle doit reconnaître que le problème, par sa grandeur, la dépasse. La solution la plus évidente et douce semble être un basculement progressif vers un fédéralisme plus autorisé, les structures nationales se contentant de faire tampon entre les régions qu'elles arbitrent et l'international. Ce sont, en l'état actuel et dit crûment, des habitants de mégalofoles, ou mégalomaniques, une démocratie se méfie des mégalofoles, qui de leurs ministères "s'imprégnant du décorum, se prennent pour les meubles". Derrière, cette phrase : l'inégalité géographique problème central de l'état démocratique ; la ville prend à la campagne sans jamais donner, la capitale éclipse, censure la province, à tort. De la même façon, la prolifération démographique, doublée déjà de celle des communautés non-exclusives, s'est vue redoublée par les opportunités économiques qu'elles créaient, la prolifération des produits. Plus d'hégémonie, moins d'épargne mais plus de prêts, plus d'offre ajustée à la demande, plus de local ni de normes nationales, l'idée est d'inondation, inonder le marché mondial, de tout et surtout de n'importe quoi, si possible emballé dans le

plastique ou en plastique. Et dans ces bains aux airs de décharge sauvage, au fond, cachés dans les dépôts purineux, les ploutocrates noyeurs n'ont qu'à ouvrir le bec. Peut-on acquérir de la richesse sans nuire à autrui ? Si l'on fait fructifier un ensemble de biens hérités, non. Si certains individus appartenant au même état peuvent être mis sous zéro, pour zéro l'on peut utiliser le seuil de pauvreté, non. Direz-vous, alors, me diriez-vous, que l'ivresse, boire comme quatre, est un gâchis immoral ? Est-il égal de profiter sur le dos des pays moins avancés dans le mensonge et sur ses, verlan fortuit, concitoyens ? Ou l'un est-il pire que l'autre ? "Every Nigger is a Star", chantait Boris Gardiner, l'étrange transfert du scrupule dans le schéma suggestif porté par les élites économiques, imposé par elles plus elles sont libres de charges sociales nationales. Que l'épargne est lugubre ! Comme elle nous pénalise tous ! Revoilà, la comparaison n'est pas difficile, l'Église au caveau plein de métaux précieux et de victuailles qui prêche sa définition du péché de convoitise. La démocratie d'après-guerre telle qu'elle a existé et se perpétue, non sans sénilité, a des besoins de classement inutiles et contre-productifs. En ce qui concerne le discrédit des tâches dites ingrates parce qu'elles sont sous-dotés, tâches physiques, manuelles, répétitives, existe-t-il un monde où les diplômés d'université peuvent les choisir par indépendance et personnalité, ce discrédit crée la redondance, qui crée l'intermédiaire, qui creusent les fossés économiques et sociaux, échec réel de l'idéal d'égalité, échec réel de l'idéal de fraternité. Les familles envoient-elles dans les bras du doute, doute vertueux, doute parenticide, sciemment, à leurs frais, des quarts de génération complets, dans les filières sans débouchés professionnels définis ? Si tous deux avaient le même salaire, des avantages qui se valent, lequel est le plus sale, dégradant, l'éboueur ou le banquier ? Mais une question pareille nous renverrait fatalement, nous qui parlons, à celle de la taxation des transactions financières, laquelle aux bénéfices de la traite et puis à 1789 et là nous serions mal, nous dirions : personne ne peut dire que l'histoire n'a pas été coupée nette alors, à la guillotine, c'est assez connu, Paris est célèbre dans

le monde entier et les fortunes alors, du monde entier, avaient été redistribuées à tous et en priorité au peuple et dans le peuple en premier à ceux qui n'avaient rien demandé ; car il vaut mieux éviter de réveiller les vieilles dettes qui dorment, surtout quand elles sont impayables. La croissance, ce qu'on appelle croissance pour ne rien risquer de dire ou avoir à lire, pour assurer la continuité du service conversationnel, la croissance du P.I.B, pour produit intérieur brut, qui "n'est que l'un" des indicateurs que produit la comptabilité nationale, qui "ne peut rendre compte des évolutions portant sur la répartition des richesses", déclare la commission Stiglitz-Sen-Fitoussi dans son rapport de septembre 2009, est une illusion et une malédiction, spécialement dans un contexte prolifératoire aggravé. L'histoire écrite de l'humanité n'a servi qu'à enregistrer les innombrables exemples qui nous disent qu'il ne saurait existé un "âge d'or" sans exploitation, il ne saurait y avoir de croissance sans récession. Le conflit n'est pas de décolonisation, il oppose ceux qui se sont faits voler le produit de leur travail et de leurs terres pendant des siècles à ceux qui l'ont volé, non, en France et en Allemagne, le conflit n'est pas confessionnel, il oppose les centaines de milliers devenus millions de travailleurs émigrés lésés, leurs fils sans emploi, dont l'industrie automobile, notamment, n'a plus besoin pour le moment, et ceux qui n'ont pas su les accueillir décemment. Une fois la machine en marche, qu'elle tourne au-dessus de la barre des deux chiffres ou à vide, on ne saute pas plus d'une voiture en marche que d'une voiture sans frein sur son erre. Notre devoir, vous comprenez, est de faire la situation de nos enfants, n'est-ce pas. Arrive un jour où l'État arrête ses distributions de vodka. Plutôt, pourquoi ne pas se servir du produit intérieur brut et de son bras droit le pouvoir d'achat, pour relever ce qu'ils évaluent le mieux : la docilité des ménages d'un espace économique. Le P.I.B. est un indice de bêtise matérialiste, pas un but de la démocratie ! Encore une qui a plus d'argent que de jugeotte dit l'expression populaire. Combien pense-t-on pouvoir leur donner avant qu'ils ne commencent à en faire quelque chose qui ne profite pas directement les 10 % supérieurs de la crème

croate ? Croatie où le P.I.B. était, en 2021, de 13,1 %. La croissance est un moteur qui s'auto-alimente dans le seul but de rouler le plus loin possible, et le patron donna aux ouailles qu'ils avaient logés entre son supermarché de produits obsolètes et ses supérettes de nouveautés un beau gros louis d'or à casser. Cette question du partage des richesses est également très intéressante pour ce qui concerne la protection de la boucle héréditaire. Ce que nous entendons par là, surtout à une époque où la famille tend à se fluidifier, c'est que si quelqu'un, dans un cercle de cinquante têtes, fait hériter en son nom une part du gâteau de cents, il sera plus enclin à se scandaliser du fait que quelqu'un d'autre en lègue vingt à lui seul. Alors que s'il en fait hériter trois, et que dans le même temps ses deux voisins n'en font plus hériter qu'un demi, voyez-vous. D'où la logique et la beauté, pour les superviseurs, de l'existence d'une classe moyenne motivée à défendre l'héritage dans ses formes les plus égoïstement stupides.

Enfin, la prolifération, abondance redondante de super-produits sous-développés, pose aussi des problèmes au niveau individuel, elle empêche les citoyens d'agir en tant que tels, de prendre part au débat et de s'impliquer. Là, la prolifération est d'ordre culturelle, dispensatrice de confusion sans conséquence, elle réexpose à Panurge le problème du libre-arbitre sans héros à suivre. D'ordre culturel, nous l'avons vu, le citoyen des démocraties occidentales, d'Amérique du Sud et d'Océanie jouit d'une telle variété de livres, de musiques, de films, de sports, de jeux vidéos, de fonds philosophiques de toutes sortes que la sœur jumelle d'une adolescente portugaise à tout autant de chances de se trouver de l'autre côté de la rue qu'au Chili. L'équation est la suivante : à plus les représentations personnelles sont libres de se former dans l'hétéroclisme, à moins le socle de références culturelles significatives commun est vaste, à plus l'échange local, productif, d'idées et l'accord sont difficiles. Et si l'université, historiquement et toujours, a été le lieu de la confrontation fertile des mouvements intellectuels, l'uranium-235 y arrive de plus en plus fissionné. L'université a été re-resinistrée vingt années de suite par les crues,

lire à ce sujet *L'intimidation de B.*, p. 1 à 560. Internet est, l'on caricature, une université précoce qui mine l'université réelle, la rendant inutile, aux besoins spécifiques du débat démocratique, cela s'entend. Le partage curieux et la découverte joyeuse des différences, pour magnifiques, ne remplacent pas la construction conflictuelle commune. Dominantes, ces tendances enfanteraient au contraire une sorte d'utopie de citoyens du monde partout chez eux, indépendants des lois arbitraires de leurs lieux de résidence cosmopolite, neutre, où se découvrent chaque jour de petites similitudes de plaisir décomplexé et où rien ne crée tant d'horreur que l'action de creuser le passé, la famille ou les mots creux, et les différences fondamentales profondes, à en fuir tout soupçon d'abîme. Cette prolifération de choix se manifeste de même dans l'orientation professionnelle et les domaines possibles d'emploi mais d'une façon horizontale là plus marquée, sans toutefois faciliter pour l'individu isolé le passage d'une classe à l'autre, s'il est encore permis de faire un usage momentané de la notion, en témoigne les récits, biographies et autres actes artistiques ou manqués de transfuges de classe. Le problème de la multiplication des choix, de ces choix entre pareil et même sans importance, engendre celui de la paralysie d'analyse. Les errances universitaires se prolongent, aussi longtemps que les ressources familiales le permettent. Les sacrifices qu'il faut faire pour échapper à la Reproduction grandissent. Écueils d'une société qui hiérarchise bêtement ses fonctions d'après : le plus abstrait est le plus noble, qui oriente donc par défaut, par faiblesse vers l'université, sans faciliter ou parfois juste permettre le retour aux métiers manuels ou à formation pratique, qui manque totalement à ses devoirs de présentation par des mises en situation temporaires de ses pupilles en milieu professionnel, pertinentes et régulières. Réalités dont l'attrait récemment né pour les contes de changement de vie devrait suffire à rendre. Le coût monumental qu'implique la volonté de non-orientation précoce, déterministe, des écoliers, semble conduire les systèmes éducatifs au formalisme le plus vain, sans cesser d'avantager ceux qui ont toujours su où ils allaient, c'est-à-dire ceux

que leurs milieux ont persuadés vers des buts qui sont les leurs. Dernier point, peut-être le plus problématique, dans une société où les figures nationales et régionales d'autorité et d'exemplarité tendent à disparaître dans l'éclatement des connaissances et des références culturelles de niche, dans la faille des allégeances générationnelles, comment se parler ? Sans pouvoir invoquer Hugo ou Sarkozy, sans films pour petits et grands, sans journal universel et de référence, dès lors que chaque classes successives de troisième aura son petit roman, son petit flotteur, son mémo-même et sa série, comment le porteur d'une idée politique s'y prend-il pour s'adresser à l'ensemble de ses concitoyens ? Sur un autre plan, comment fait-on société sans héros ni bouc-émissaire ? Tiens, une pucelle à cheval, où qu'elle va celle-là ! Quand on ne peut plus dire où est mon doux Jésus, et gémir. Quand on ne peut plus dire : ce sont les juifs, c'est Poutine, quand chacun sait que Poutine n'est que le coucou d'une horloge oligarchique à poids pluriséculaire, alors certains s'unissent dans le rejet de tout ce qui a été, histoire fantasmée et roman national sans plus se donner la peine de les connaître, ces héroïsmes, l'intellectualisme masculiniste, horreurs impérialistes et leurs personnages, alors certains pour se rassembler se servent des points les plus neutres, ce sont les étoiles du show-business, alors certains freinent des quatre fers, le choix, réactionnaires, oublient tout et nomment leurs boucs-émissaires et en font l'origine du mal qui les unit, et certains parmi ceux-ci décident de faire société à part et se cherchant désespérément de nouveaux héros dans cette croisade tombent pour les plus caricaturaux, et ce sont eux les 15 % les plus voteurs. Et où faire société ? Où, tragiquement ? Sur la plateforme privée, limitée en caractères, la plus populaire du moment.

Si les démocraties du monde n'ont pas vocation à avoir toutes les mêmes buts ni les mêmes définitions, elles devraient se rappeler les unes les autres au devoir de les formuler, de les reformuler. Les objectifs économiques et sociaux qui ressortiront de ces débats, pour lesquels l'imposition sera collectée, devront être propres,

concrets et chiffrables. Un citoyen, une citoyenne ne peut pas, sans mettre un genou à terre, laisser ses représentants dire : croissance, égalité, émigration, et ne pas les arrêter aussitôt. Si la démocratie indirecte est un vaisseau, nulle coalition ne saurait en prendre le gouvernail avant d'avoir dit où elle comptait aller, en toutes responsabilités réécrites, cela devrait être légalement impossible, et de s'assurer que la majorité de ses passagers comprenne ce que cela implique. Une coalition aux manettes ; le bipartisme étant de toutes évidences la forme la plus basse, à peine recevable, du gouvernement dit démocratique, une sorte de choix manichéen revisité, moderne, de qui subir pour se protéger de qui, comme autrefois le baron ou l'évêque. De plus, cette démocratie, tout type de vaisseau en mouvement qu'elle ait choisi d'être, doit être capable de se réparer à flots, c'est-à-dire sans avoir à en passer par les fièvres de la guerre civile, d'une x-ième crise économique, de la paralysie générale de ses institutions. Ainsi, chaque mandat pourrait être suivi d'une période électorale, une année blanche selon un processus prévu, période suffisamment longue durant laquelle sa structure constitutionnelle serait débattue et l'élection prise au sérieux réalisée, sur dossier, avec épreuves imposées aux équipes candidates, avec décompte des votes blancs, c'est une évidence, et reports et conséquences, en vertu, enfin, d'un nouveau mode de scrutin qui conférerait aux citoyens impliqués plus de points que ceux qui choisissent de s'en moquer. Pour faire court : vote obligatoire. Pour faire court : chaque citoyenne, chaque citoyen inscrit sur les listes a de base, sur un compte électoral personnel, 100 points à répartir comme il l'entend entre les dossiers partisans retenus pour l'élection, chaque citoyen, chaque citoyenne peut s'en rajouter jusqu'à un total de 1000 en participant aux rassemblements et discours publics, en visionnant avec son compte les audits des différents projets politiques, de même que des contenus explicatifs sur, par exemple, le système de représentation de son pays, ses assemblées, son histoire, bref en s'exposant à toutes sortes de contenus académiques, neutres et subjectifs choisis et jugés recevables par une commission électorale

indépendante que saura créer en séparation de l'exécutif, à l'image du législatif et du judiciaire, la démocratie de demain, afin de rendre amélioré le bien public à ses bienfaiteurs.

9 L'humanité doit-elle se mêler des extinctions d'espèces ?

« - Personne ne suivait. C'était encore plus un confus que la dernière fois où je vous l'ai lue. Personne ne pouvait suivre, je l'ai senti. M'épargnez pas ! » Ils se regardèrent, Dansjoue, Stravesh, Wiltord, Fouchet. Celui-là mit le feu aux poudres et un fou-rire général éclata, redémarrant. Wiltord s'en revint toutefois assez vite à Angèle Couillet pour essayer de l'intégrer au passage de libération qui allait, il lui ouvrit ses paumes en signe d'impuissance, ce qui est fait est fait. Il trouva rapidement autre chose : « - il est bon de réaffirmer de temps en temps l'intérêt de la gymnastique intellectuelle. L'on n'a pas forcément besoin de filets, de cage de but, de ligne d'arrivée, le parallèle avec la discipline sportive est riche de sens, de correspondances. Un bon embrouillamini des familles, ça remet les idées en place. Tu nous as montré combien le sujet t'avais travaillée, sérieux, tu nous as même justifié la semaine de conférence entière. L'entraînement à la dissertation comme pratique de sa citoyenneté, attends ! C'est pas rien. - Et puis, attends, » renchérit Stravesh, impayable, « au moins tu es sûre que personne ne te récupérera ! » Et tous d'éclater à nouveau de rire et de succomber aux rappels.

« - C'était n'importe quoi », soupira la pauvre Angèle.

« - Nan mais attends, c'est aussi cool pour exciter, tu es prenable, tu vois, » moulinait à son tour Dansjoue, « si jamais quelqu'un se sent de partir sur un diatribe, nan mais c'est n'importe quoi, moi je suis pas d'accord. La démocratie, c'est de la merde, le suffrage universel, mon fiac.

- J'ai envie de crever. »

Dansjoue continuerait, il répondrait à celle-ci aussi. « - Si l'évaluation de la douleur est impossible, disait Plutchik, » disait Dansjoue, « c'est qu'elle est déjà elle-même la traduction libre d'un message nerveux, par un

sixième sens artiste et volubile, non attesté communément, dont le commun refuse d'admettre l'existence, j'ai nommé le for. » Marie revenait des cabinets où elle avait dû passer à la fin de la conférence. Tous de célébrer par le sourire son retour, Fouchet et Wiltord, Stravesh et Dansjoue, Angèle et K. Michel qui était là lui aussi. L'on aimait beaucoup Marie, dans le groupe. Puisque cet accueil ne lui avait rien dit de ce qui précédait, elle ne s'embêta pas à retourner les gentilleses et les politesses et les signes fraternels et sincères, elle se jeta sur Angèle pour la prendre à la gorge. C'était à s'arracher les poils des sourcils ! « - Il faut tous que vous donniez vos solutions miracles, vos minables eureka-mon-fiac de petites solutions miracles, à chaque fois ! Chaque semaine, alors qu'à chaque cours, pendant six mois, les trois professeurs, Monsieur K. Michel ici présent, se sont évertués à vous le rappeler, vous répétaient : sans une base objective incontestable pas de crédibilité, sans la réaffirmation à chaque paragraphe de la neutralité du ton, ce n'est plus de la dissertation. - Oui », reprit K. Michel. « C'est Rome, vous vous rappelez, nous montons nos points, nos idées, collines de la même hauteur, et nous les relient selon notre plan, dialectique, ou analytique, ou thématique, adapté. - Encore ton histoire de vote à points, en conclusion, je signe. Tu l'as fait tout du long ! T'abuses. » Angèle avait à peu près le même âge que Marie. Au départ, elle avait senti la moutarde naturelle lui monter au nez mais seule des larmes avaient suivi, d'abandon dissolu. Elle s'essuya les joues aux belvédères des épaules, elle sortit ses clés, elle sortit son téléphone et s'en alla. « Petite nature. » Marie renifla, Marie visa que son mollard tombât bien au travers de la claire-voie au sol. L'on ne savait plus quelle heure il était. Un narrateur les fit passer dans la salle de réunion. Là, le professeur de lycée monsieur K. Michel, élégant de taille, plus heureusement qu'un autre alopécié et ses profonds yeux verts, un homme maussade voire hostile qui avait pour chaque copie une remarque de la plus bienveillante perspicacité, remercia Wiltord Pécaril, son collègue en un sens. Il aimait le faire et cela n'avait rien de mal. Il le remercia encore une fois de sa détermination et du temps qu'il consacrait sans compter, il se félicita de ce que cela permettait et se réjouissait d'y participer encore jusqu'à dimanche, et Monsieur Dansjoue de même, et il remit son couvre-chef et s'en alla. « - Dix-huit heures trente, hein ? La prochaine. » 18h30. Ce sera le cas jusqu'au samedi. Deux conférences par jour. 12h30 à 13h30 et 18h30 à 19h30. 18h30. Une éternité. Le temps de faire trois fois le tour du

centre des congrès. Dans un sens et dans l'autre, devant, derrière, dessous, dessus. Wiltord laissa fuser vers l'écran une brève hilarité de colombe. « - Ce sera Abel Bêche », dit-il, « qui vous parlera des extinctions d'espèce. Alors que la Terre ressemble de plus en plus à un gros caillou sur lequel une sirène pose ses marées de fesses incontinentes. » Si le sujet ne vous intéresse pas, passez directement au chapitre 11 : 10,4 milliards de vies à la première personne, l'aporie narrative. Ou, première option, au risque d'un jet d'intelligence, passez au chapitre 13 : si les vertus de l'oisiveté étaient la solution ? Ou, deuxième option, jet de charisme minimum 19 et pénalité d'énucléation de l'œil droit, l'exhibition du Kraken, sautez chapitre 18. « Je te laisse la voiture alors », continua Wiltord s'adressant à Marie et Fouchet dans une moindre mesure, dans la continuation probablement d'un échange qu'ils avaient eu le matin, « si vous voulez aller en ville, à l'apparte. Moi, je vais prendre le bus pour le campus, voir ce que j'ai comme boulot qui s'accumule, retourner mes livres, peut-être faire une ou deux courses en vitesse, pour ce soir. Je vous rejoins ici, six heures au plus tard. » L'on vida par groupes la petite salle de réunion.

« - Ça va, toi ? » Marie reprenait ses marques et la température de son équipier. Fouchet souffrait, encore un peu. Il souffrait de quelques remontées acides qu'il ne pouvait parfois contenir sans s'étrangler avec de petits bruits. Certaines ressemblaient un peu à de courts rires, éternués. Mais peu importait, vaille que vaille, il fallait le faire. Sa détermination, raffermie par les tristes épisodes de l'avant-veille, était sans faille, Marie le comprenait. Il ajusta cette grande veste qu'il portait et la noua à la taille. Ils avaient descendu l'interminable couloir sans même y penser. Dans l'ascenseur, Nathanaël fut brusquement secoué par l'absence érotique de pomme d'Adam qui l'avait empêché, Adam, en symbolique, de plus jamais déglutir, de devoir manger soit assis soit debout, et ce cou qu'elle s'était fait, l'amie Marie, large, très favorablement tranché, ou potelé, ou annelé, avec de saillants muscles mastoïdiens qui jouaient aux cordes vocales et que la bouche avait envie de mordre sous leur cuir parfumé et respirant. « Pigeons ! » Trois pigeons, dont l'un gondola sans dommage la berline en sautant de son capot, se complémentaient. « Ils ont du gris quand même. Et pas n'importe lequel », acta une Marie superfétatoire à la mode des publicités de la toute fin des années mille-neuf-cents. « Oui, vous aussi mes rats volants, et oui, votre corps complet est un amalgame en putréfaction qui se refuse par protocole, oui, oui. Comme maman, mes

crottes, dont le symbole idoine n'est pas la monade, qu'est-ce que c'est, mais le compost. Des conteneurs plastiques plus ou moins gros, étanches, parfumables, avec pour émotions des vers. » Les pigeons partirent dans telle direction, d'eux-mêmes ou que les singes les y chassassent et d'une minute l'autre l'on repassa du parking souterrain du centre Des Forêts à la salle des chauffe-eaux, au sexy dédale de couloirs réservés au personnel. « - Nous sommes d'accord ? » Débute Marie. « On ne tue personne sur critère ? On laisse naître, on laisse vivre. Toute morale axiologique nous l'impose. Sapie-la-pensée avant tout et puisque l'espace habitable est encore pour un temps limité, Sapie avant toutes les autres espèces, qui s'adapteront comme elles pourront, vite ou pas, ou s'éteindront. L'homme ne fait rien d'autre, dans sa prétendue humaniste protection des espèces que sa prolifération étouffe, que faire des vaches. Il parasite celles des espèces qui pourraient commencer, dans les conditions que nous imposons, à prendre le dessus, quoi pour, pour sauvegarder cinquante ans celles qui vont crever la gueule ouverte si nous y passons. Prolifération, deux points, chaos avide d'engloutir des mondes sans nombre. Il transforme tous les aurochs qui le titillent en vachettes à cloche, ton homme, il bovine, il bovine. Elles bovinent, elles bovinent, les nanas de la réintroduction. Ils favorisent des espèces difformes, nées de leurs effluences, inadaptées, caduques, qui mourront avec eux. Si l'on accepte que le hasard des conjonctures d'ensemble vivant est aberrant, incalculable, non résumable à l'entendement même assisté par la machine, alors il n'y a qu'à laisser faire. » Fouchet grinça, de la gorge ou du genou l'histoire ne le dit pas. « En essayant d'être le moins malfaisant possible, bien sûr. Il ne s'agit pas de tous se parer de fourrures et d'ivoire pour aller déféquer dans un hôtel au milieu du désert. Bien sûr. Mais sans se reprocher d'être, sans se croire au-dessus. Dans les deux cas nul ne peut prédire ce que cela donnera. C'est se donner par hypocrisie l'impression de bien faire. Est-ce qu'on ne peut pas choisir de croire que les blattes évolueront après nous pour donner deux milles sous-espèces toutes plus remarquables les unes que les autres ? Sépie-Faustus-Casse-l'Antienne, les protectionnistes et les éleveurs font le même boulot. Le premier pour la tite conscience douloureuse, le second pour le tite estomac délicat. Les deux côtés d'une même pièce. » À cela par contre Fouchet opina. « Viens, on dit on les suit. » Vaille que vaille. À cela Fouchet opina de plus belle car il aime bien comme les pensées graisseuses et les lolos cérébraux rebondissent pareil de ce cou adorable,

en haut jà en bas. « La notion d'habitat naturel n'est plus pertinente », déclarait Marie. « Sur Terre, l'habitat du vivant c'est l'ombre de l'homme. » Fouchet leva l'index, vite, pour dire comme c'était bien troussé, toute cette affaire. « Laissons une bonne fois pour toute nous suivre ce qui par hasard le peut. » Les pigeons, candides haïssables, menèrent Marie et Fouchet droit à leur sanctuaire. Leur milieu naturel, au centre des congrès Louis-René des Forêts se révéla être, à en juger par la superficie d'un demi-hectare et les débuts d'aménagements, un projet annulé de second parking souterrain, une expansion abandonnée du premier, qui sait. Le sol était bétonné, les colonnes de soutien enduites. Ils avancèrent prudemment dans l'éclairage de biais, distant, coupé par les obstacles divers, marchant sur ce qui devait être, ressemblant sous les chaussures à de la terre, le résultat de plusieurs années de guano. Une puissante lumière localisée au loin éclairait de son intensité diminuant l'ensemble du vaste chantier. Un mur de cuves de jardin, empilées par deux, remplies aux trois quarts, défendait à la vue le bon tiers de l'espace, d'où toute la lumière, sa lumière filtrée par elles, venait. Considérée à demi dans le clair-obscur des rayons, la foule des rongeurs et des insectes qui reflueait de drôles de dragonniers aux bords blanc translucide aux cadavres d'oiseaux, il était étonnant qu'elle se soit limitée, odeur et raffut, à cette partie abandonnée du centre. Il n'était pas improbable, avança Marie, que la petite dune de sable gris qu'ils avaient enjambée pour passer la sortie de secours sans porte où les pigeons avaient disparu, se souvenait-il, fût du raticide, mélangé à d'autres poudres répulsives ou insecticides. Soit les pigeons en avaient fait leur affaire, mercuriels s'iel voulait ; soit le dernier humain à avoir quitté cet espace avait anticipé de longues vacances dont il n'était pas encore revenu. Ils suivirent quelques minutes le mur de cuves polyvinyle, se guidant à leurs armatures d'acier tiède, hypnotisés par leur contenu, verdissant dans le vanille, qu'un système compliqué de tuyaux en chasse d'eau et de robinets reliés à des programmeurs animait. L'on s'arrêta, ç'avait bien été depuis tantôt un chœur de groupes électrogènes, là, sur une bâche étrangement propre. Le chant était infernal. Leurs moteurs thermiques étaient sustentés indépendamment, automatiquement, par une seconde chorale de fûts métalliques qui leur borborygmaient la cadence. Une série tentaculaire de câbles partaient des batteries qui se chargeaient dans des caisses pour s'enfiler sous les cuves, vers l'intérieur, vers la lumière, par les ouvertures pour fourche de chariots

élévateurs. L'on ne s'entendait plus parler. Ils ne leur vint pas à l'esprit de tout couper. Ils continuèrent. Un peu plus loin le long du mur de cuves, ils finirent par trouver un espace, une enfilade étroite entre deux et sous les dix câbles qui les reliaient, qui leur permit d'accéder de l'autre côté, au camp de lumière. La première chose qui les frappa, quand ils purent de nouveau ouvrir les yeux sans se les brûler, fut une longue langue de buisson et de plante qui avait d'abord, semblait-il, cheminé au sol vers les lampes chaudes et les parois de papier réfléchissant, et puis, celles-ci obstruées par le feuillage, dans l'entropie, vers de potentielles sources miraculeuses de nourriture. Sur ce qui avait pu être plus d'une centaine de cycles, le cannabis, le peyotte, la rhubarbe géante du Chili et l'élodée de Nuttall, source : Marie, avaient cru, fleuri, bourgeonné, débourré, fourni, pourri et repoussé sur leurs humus, excédant dix fois la surface originale des bacs hydroponiques qui leur avaient été consacrés. Cependant que Marie passait sept vingtaines de minutes à comprendre ce prodige, à s'accroupir, à soulever de la feuille et orienter vers la lumière, à goûter de l'inflorescence, à récolter ce qui se donnait à l'être, à remarquer que des variétés qu'elle ne connaissait pas de yucca nain et de sansevière succulente, du genre sansevieria ou langue de belle-mère, étaient apparues, et une fougère, à enregistrer, son ami Fouchet lui observa le bas du dos. La nature reprenait ses droits. Trois tentes, petit deux, de toile occultante attirèrent ensuite leurs curiosités, vissées contre le mur du sous-sol à la suite d'un stock oublié de fenêtres d'occasion, elles avaient pour porte des fermetures à glissière. Dans la première, Marie y pénétra peut-être un peu vite, un réseau incognoscible de toiles d'araignées que l'on avait encouragé en doublant la toile de tente par du grillage, sans plus trace de leurs tisserandes. « Des acouphènes, Fouche ? Tu es sûr. Ce ne sont pas des acouphènes. Tu n'as donc pas entendu parler des travaux du docteur Connie Grace. » Tout ce que cela coûtait, démontrait Marie lui faisant signe de se tenir immobile pour ne pas arracher plus de pages à la toile, c'était un cheveu. Elle s'en arracha un qu'elle fit le temps de trois ou quatre développements symphonique toucher les fils arachnéens à peine visible, pour leur plus grand divertissement. La fermeture de la seconde tente descendue, celle-ci révéla son contenu : quatre caisses à champignons, des psilocybes, l'on avait compris cette fois, des trompettes de la mort, ce qui surprit, et deux variétés inconnues. Appuyés contre les caisses, deux étagères sans fond de bouquins et de thèses, intercalés avec

un souci de régularité apparent de diffuseurs d'humidité à piles hors-service. Ce que l'on appelle par peur fraternelle fratricide champignon en avait fasciné plus d'un. Dans la troisième tente, Marie et Fouchet dérangèrent deux colimaçons qui bavassaient sur leur litière de gravier. Ces animaux, des escargots terrestres géants, gastéropodes à coquille, plus précisément fulica, de la famille lissachatina, de compagnie comme tous, de la taille enviable d'une petite tête, ont un besoin important de calcium et peuvent être nourri d'ossements. Quels ossements et dans quels buts ? Ils refermèrent cette dernière tente avec précaution. Pour finir, Marie dirigea, vue perdue puis retrouvée une nouvelle fois, se dirigea, toujours dans l'encampement de cuves et à chaque pose de pointe de pied soucieuse de ne pas écraser de jeunes pouces qu'elle aurait manquées, les dirigea vers un grand bassin d'eau vive, ou paraissait-il de loin, sous des tubes de néon. Les civelles y avaient pullulé au point que progéniteurs, progénitures et ancêtre s'y entre-serpentaient l'anguille à faire déborder instantanément les vaines arrivées d'eau qui provenaient des cuves par deux tuyaux d'arrosage. Quel spectacle. Fouchet épuisé tomba là-dedans de fatigue, sans avoir crié gare. Marie l'en retira prestement. Ç'aurait pu être la fin. Elle lui évita ce jour-là la mort certaine d'une coupure brutale d'oxygène que connaîtrait tôt ou tard l'ignorance bénie du parking souterrain abandonné. Ç'aurait pu être la fin mais même avec ce clou le compte n'y était pas. « Voilà que vous vous évanouissez comme une femme », lui dit-elle pour plaisanter, quand elle lui eut libéré des vers les conduits auditifs. Elle se doutait qu'il avait petitement dormi, elle savait aussi comme le désir ensommeille. Et elle continua sans plus dire, dos à la lumière face à lui, à lui tirer des rides ces émotions frétilantes qui lui rappelaient comme adolescents nubiles ils avaient été, ou insondables, de plasticité.

10 La soirée du lundi.

Marie et Fouchet trouvèrent la salle Montréal fermée. Comme ce centre était vaste, mazette ; la porte était bien fermée, de la salle de réunion, quand ils venaient de passer, oui. Marie se rapporta au téléphone

portable qui lui appartenait. Redirigés vers le colossal réfectoire du centre des congrès Louis-René des Forêts, ils le redécouvrirent. Il était vide, évidemment, de ce que l'on pouvait voir, sauf huit places, au milieu d'une longue table de vingt-huit, dont l'on avait descendu les chaises autrement retournées, avec de menues touffes de poussières sous les pieds comme des ramages. Marie tira une chaise pour son bras droit et s'assit après lui comme si de rien. L'on avait joué avec l'éclairage, les ombres projetées découpaient. L'idée portait partout sa signature, pensa Marie, pensa Fouchet. Avec eux étaient assis Dansjoue,